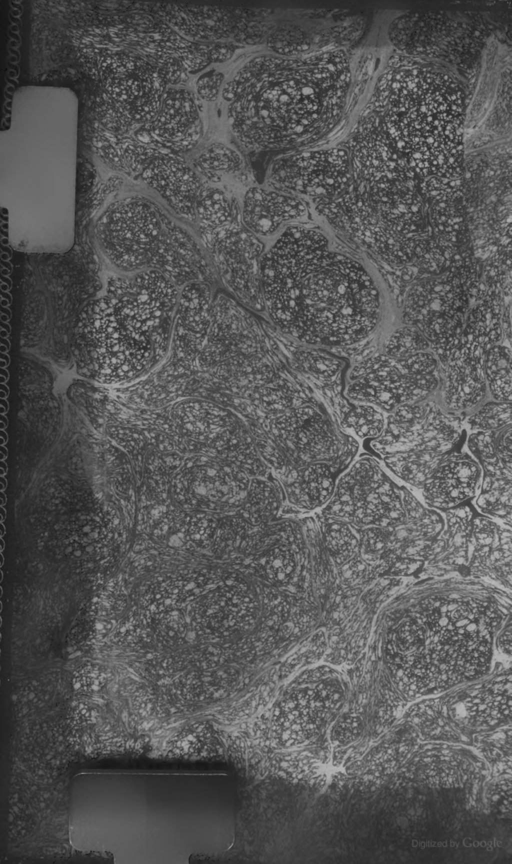
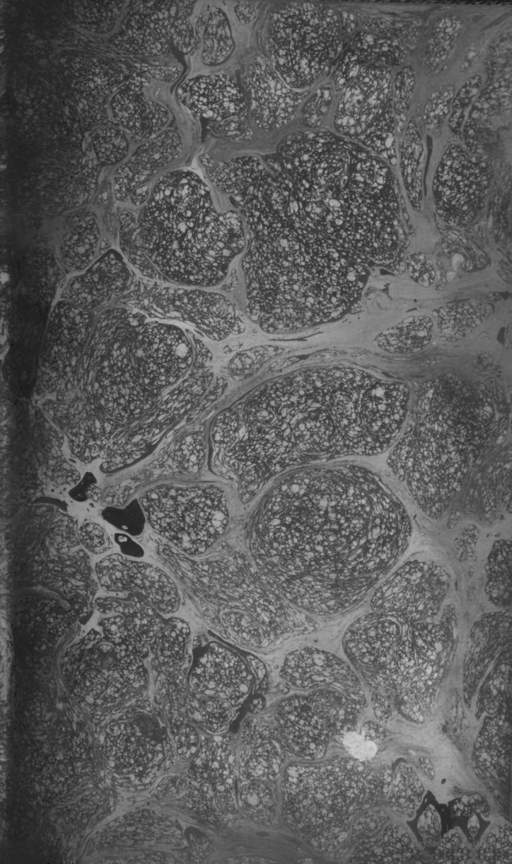
image
not
available





toujours le plus aimé se pendit à son cou, et l'on fut obligé d'employer la force pour l'en arracher. A midi il n'existoit plus. On l'enterra à onze heures du soir dans le lieu qu'il avoit désigné. La présence et les ordres du bailli prévinrent le tumulte. Des ouvriers portoient le corps : le vieillard et les enfans formoient le cortège. Albert n'eut pas la force de s'y joindre : on craignoit pour les jours de Charlotte.

FIN.

Lorsque le médecin arriva, il n'y avoit plus d'espérance. L'infortuné respiroit encore, mais ses membres étoient déja roides. On lui ouvrit une veine à tout hasard ; le sang coula : celui dont le dos de la chaise étoit teint fit présumer qu'il étoit assis lorsqu'il se donna le coup fatal, et que la violence de la commotion l'avoit renversé par terre.

Les gens de la maison, ceux du voisinage se rassemblèrent en foule. On le posa sur son lit, la tête enveloppée. Son visage étoit couvert des ombres de la mort. Un râle affreux, tantôt foible et tantôt plus fort annonçoit sa fin prochaine.

L'Émilie Galotti de Lessing étoit ouverte sur son bureau.

Je n'essayerai point de peindre la consternation d'Albert, ni l'état de Charlotte.

Le vieux bailli accourut au bruit de ce funeste évènement, et baigna le mourant de ses larmes. Les enfans désespérés se précipitèrent sur lui : l'aîné qu'il avoit

« malheureux ami. Ces chers enfans! ils « sont tous présens à mes yeux. Oh! « comme je me suis attaché à toi, et à « tout ce qui t'appartenoit! Hélas! je ne « pensois guère alors à ce fatal dénoue- « ment. Sois tranquille! je t'en conjure, « sois tranquille!.. Ils sont chargés. Minuit « sonne. Adieu, Charlotte! adieu! »

Un voisin vit la lumière, et entendit le coup; mais comme il ne se fit ensuite aucun mouvement, il ne s'en inquiéta point.

Le lendemain à six heures, le domestique de Werther en entrant chez lui le trouve étendu par terre, baigné dans son sang, et les pistolets près de lui. Il l'appelle, le prend dans ses bras. Point de réponse. Il court chez le médecin, chez Albert. Charlotte frémit au bruit de la sonnette. Elle éveille son mari; ils se lèvent à la hâte. Le domestique leur annonce en sanglottant l'affreuse nouvelle. Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

« le samaritain y répandroit une larme !

« Le calice de la mort est devant moi. « Je le boirai sans frémir. Présenté par « toi, puis-je le refuser? Ah! tout! tout! « Ainsi donc mes vœux, mes espérances « sont accomplis! j'arrive aux portes d'ai- « rain de la mort, déja froid et insen- « sible comme elle.

« Trop heureux, ô ma Charlotte, si je « mourois pour toi! si mon trépas pou- « voit te rendre le repos et le bonheur. « Mais, hélas! ils n'ont existé que dans « la fable ces êtres favorisés des dieux, « qui furent doués de la vertu suprême « de faire à leurs amis un sacrifice utile de « leurs jours, et d'allumer par leur mort « une nouvelle vie dans leur sein.

« J'ai demandé à ton père d'être en- « terré dans mes habits. Tu les as touchés, « tu les as consacrés. Que ce nœud d'un « rose pâle, que tu portois la première « fois que je te vis, soit enfermé dans ma « tombe : tu m'en fis présent le jour de « ma naissance. Embrasse pour moi nos « enfans, et raconte-leur le destin de leur

« prise à témoin de ma félicité ! O Char« lotte, ces lieux sont pleins de toi ; tout « m'y retrace ton image. Comme j'ai re« cueilli avidement jusqu'aux moindres « objets consacrés par tes mains !

« Portrait chéri ! je te le lègue ; garde« le précieusement. Mille fois mes lèvres « y ont imprimé d'ardens baisers. Tou« jours en sortant, en rentrant il recevoit « ma dernière pensée, mon premier re« gard.

« J'ai écrit à ton père pour le prier de « prendre soin de mon enterrement. Dans « un coin du cimetière, du côté de la cam« pagne, sont deux tilleuls ; je souhaite « de reposer sous leur ombrage. Ton père « peut accorder, il accordera cette der« nière grace à ton ami : demande-la lui « pour moi. Je n'ose prétendre que de « pieux chrétiens daignent mêler leurs « cendres aux miennes... Ah ! je voudrois « que tu gravasses mon nom sur une « simple pierre, au bord du chemin, ou « dans une vallée solitaire. Si le prêtre « et le lévite passoient outre, du moins

piers, en brûla plusieurs, et adressa à William quelques paquets renfermant des essais sur diverses matières. A dix heures il envoya coucher son domestique qui logeoit dans une chambre éloignée de la sienne, et lui donna ordre de tenir des chevaux de poste prêts pour le lendemain de grand matin.

A onze heures.

« Tout est paisible autour de moi. Je « suis calme. Je te remercie, ô ciel! de « m'accorder dans mes derniers momens « cette force d'ame et cette sécurité.

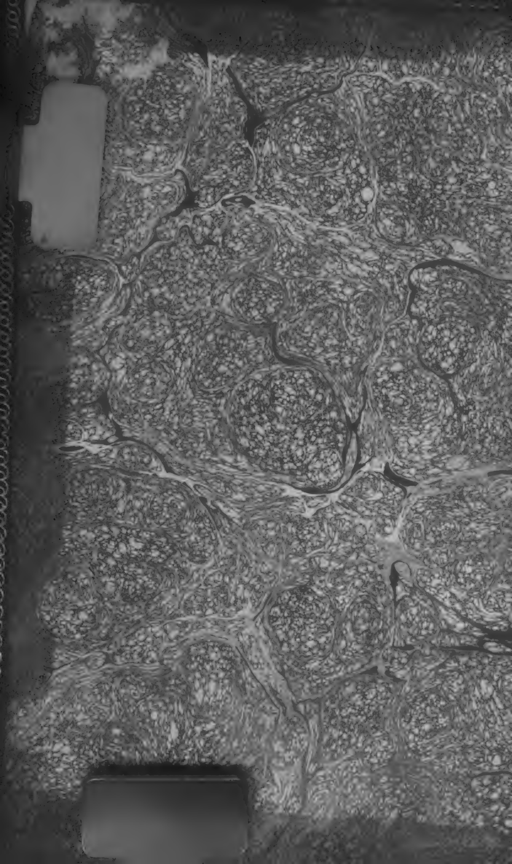
« Je vois briller, à travers les nuages « qu'emporte un vent rapide, quelques « étoiles solitaires. Astres charmans, vous « ne périrez pas, l'Éternel veille sur vous « et sur moi. J'apperçois Arcture, la plus « belle des constellations : la nuit, quand « je sortois de chez toi, elle brilloit tou- « jours au-dessus de ma tête. Avec quelle « ivresse je m'arrêtois à la contempler! « combien de fois les mains jointes je l'ai

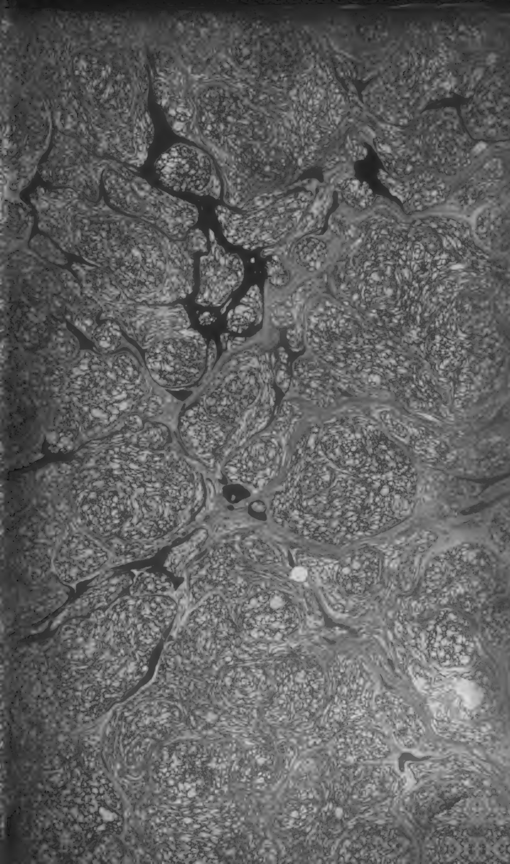
mena long-temps. De retour chez lui, à l'entrée de la nuit, il écrivit ces deux billets.

« O mon cher William! j'ai vu pour la « dernière fois le ciel, la campagne, les « bois; reçois mes adieux. Et toi, ma « tendre mère, pardonne-moi. Cher ami, « c'est à toi de la consoler. Que Dieu vous « bénisse! j'ai mis ordre à tout. Adieu, « nous nous reverrons dans un monde « plus heureux! »

« Je t'ai mal récompensé, Albert; mais « tu me pardonnes. J'ai troublé la paix « de ton ménage, j'ai semé la méfiance « dans ton cœur. Il est temps qu'elle en « soit bannie. O puisses-tu jouir du fruit « de ma mort! Albert, Albert, fais le bon- « heur de ton ange, et le ciel répandra « sur toi toutes ses bénédictions. »

Il fit dans la soirée la revue de ses pa-





<36613888190016

LES SOUFFRANCES
DU
JEUNE WERTHER.

Se trouve à Paris

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, rue du Pont de Lodi, n° 6;
Ant.-Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs;
Le normant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois;
Nicolle, rue des Petits Augustins;
Delaulnay, Palais-Royal;
Colnet et Goujon, rue du Bac.

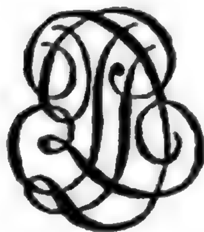
LES SOUFFRANCES
DU
JEUNE WERTHER

PAR GOETHE

TRADUCTION NOUVELLE

ORNÉE DE TROIS GRAVURES EN TAILLE DOUCE

Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni
VIRG.



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ

M. DCCC IX.



PRÉFACE.

C'est l'usage de mettre une préface à la tête de tout ouvrage. Je ne prétends pas distinguer le mien des autres; mais ma préface n'aura qu'un mot.

Les beautés et les défauts de Werther sont appréciés depuis trente ans. Je n'en dirai donc rien: mes éloges et mes critiques seroient également superflus. On pourroit même les soupçonner de partialité. Un traducteur ne devroit jamais sortir des attributions de sa charge. Il porte la parole pour son auteur au tribunal du public, il est son interprète, son avocat, et par conséquent il ne peut être son juge.

Je crois devoir cependant désavouer dans Werther certains principes contraires à la morale et à la saine raison. Je les

condamne par-tout où ils se trouvent, et pense qu'ils n'ont d'excuse que dans l'ivresse d'une grande passion qui trouble à la fois l'esprit et le cœur.

J'AI recueilli avec soin jusqu'aux moindres détails de l'histoire [1] du jeune Werther, et je vous les offre, lecteur, persuadé que vous m'en saurez gré. Vous ne pouvez refuser votre admiration à son esprit, à son caractere, ni vos larmes à sa destinée.

Et toi qui gémis, comme lui, victime d'un amour malheureux, puisses-tu trouver quelque consolation dans le récit de ses souffrances! que ce livre soit ton ami, si le sort ou tes fautes ne t'en ont point laissé!

[1] Une aventure tragique arrivée à Wetzlar, en 1772, a servi de fondement à Werther. Goethe n'a fait que changer les noms des acteurs. Celui du véritable héros de cette tragédie est Jérusalem. Il étoit fils d'un célèbre prédicateur de Brunswick; il devint éperdument amoureux d'une jeune personne dont le mariage étoit arrêté lorsqu'il la connut, et ne pouvant s'unir à elle, il se tua de désespoir.

(*Note du traducteur.*)

LES SOUFFRANCES
DU
JEUNE WERTHER.

PREMIÈRE PARTIE.

Le 4 mai.

QUE je suis content d'être parti! cher William, qu'est-ce que le cœur de l'homme? Te quitter, toi que j'aime, toi dont j'étois inséparable, te quitter, et être content!... Mais tu connois ton ami. Hélas! plus infortuné qu'injuste, il a besoin de toute ta pitié! La pauvre Éléonore! grace au ciel, ses malheurs ne sont point mon ouvrage. Passionnément épris des charmes de sa sœur, pouvois-je empêcher l'amour de se glisser dans son sein? Est-il bien vrai pourtant que je sois innocent? Ne me suis-je pas fait un jeu

des mouvemens ingénus de son ame simple et neuve? N'ai-je pas...? Mais pourquoi rappeler de tristes souvenirs, et m'abreuver sans cesse de l'amertume de mes regrets? Je veux, cher ami, je te le promets, je veux me corriger; je veux jouir du présent; et le passé tel qu'un vain songe sortira de ma mémoire. Ah! sans doute l'homme seroit moins à plaindre, si son imagination, trop ingénieuse à lui exagérer ses peines, l'armoit de force pour en supporter courageusement le fardeau.

Dis à ma mère que je ne perds point de vue son affaire, et que je l'instruirai dans peu du résultat de mes démarches. J'ai vu ma tante: elle ne ressemble point au portrait qu'on nous en avoit fait; c'est une femme extrêmement vive, mais bonne et sensible. Je ne lui ai point caché combien ma mère étoit mécontente de ses procédés. Elle s'est justifiée, et m'a paru peu éloignée d'acquiescer à toutes nos demandes, et de nous accorder même au-delà de ce que nous pré-

tendons. Mais je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails : assure ma mère que tout ira bien. Cher William, que de chagrins on s'épargneroit, si l'on se défendoit des préventions injustes!

Du reste, je me trouve parfaitement bien ici. La solitude de ce paradis terrestre répand sur mon cœur un baume salutaire; le printemps réchauffe et ranime mes esprits languissans : chaque arbre, chaque buisson est un bouquet de fleurs. Je respire, je vis au milieu des parfums. La ville est triste; mais la nature a déployé dans les environs toute sa magnificence. C'est ce qui engagea le feu comte de M*** à placer son jardin sur une de ces riantes collines dont l'aspect embellit et diversifie le paysage. Ce jardin est simple : on s'apperçoit dès l'entrée qu'il fut moins l'ouvrage d'un homme de l'art, que d'un philosophe sensible qui vouloit y jouir de lui-même. J'ai déja donné des larmes à sa mémoire dans le cabinet à demi-ruiné dont il faisoit sa retraite favorite, et qui est devenu

la mienne. Bientôt je serai maître du jardin : j'ai mis le jardinier dans mes intérêts, et il n'aura pas à se plaindre de moi.

Le 10 mai.

Tous mes sens sont émus d'une volupté douce et pure comme l'haleine du matin dans cette saison délicieuse. Seul, au milieu d'une contrée qui semble faite exprès pour moi, j'y savoure à longs traits l'ivresse de la vie. Je suis si heureux, mon ami, si absorbé dans le sentiment de ma tranquille existence, que mon art en souffre. Incapable de dessiner la moindre ébauche, jamais pourtant je ne fus si grand peintre. Lorsque le soleil, au plus haut de son cours, darde ses rayons enflammés sur la cime des bois au fond desquels il introduit à peine une foible lumiere; lorsque sa chaleur créatrice attire et développe de toutes parts les esprits odorans des végétaux, couché sur l'herbe

épaisse, à la chûte d'un ruisseau, j'observe près de moi les fleurs et les plantes qui ornent le sein fécond de la terre; j'écoute le bourdonnement des insectes, je considère leurs formes variées et innombrables. La nature se montre à mes yeux ravis telle qu'une amante adorée. J'élève mes hommages jusqu'au trône de son divin auteur; je célèbre la puissance, je bénis la bonté de l'Etre infini qui nous fit à son image, et qui créa pour nous tant de merveilles; et je m'écrie avec transport: Oh, que ne puis-je exprimer ce que je sens si vivement! ces émotions brûlantes, que ne puis-je les peindre en caractères de feu, et soulager ainsi mon ame du poids de reconnoissance et d'admiration sous lequel elle est accablée!

Le 12 mai.

Suis-je en effet transporté dans le riant domaine des illusions et des chimères?

ou mon imagination saisie d'un céleste enthousiasme communique-t-elle à tous les objets le charme qui la possède? Près d'ici est une fontaine sur les bords de laquelle un aimant mystérieux m'attire sans cesse. On descend une colline, et l'on se trouve en face d'une grotte profonde de vingt marches, où l'eau la plus limpide jaillit d'un rocher de marbre: le petit mur qui entoure la grotte, les arbres qui l'ombragent, la fraîcheur du lieu, tout inspire un sentiment religieux et tendre. Il ne s'écoule pas un jour que je n'y passe au moins une heure: c'est là que les jeunes filles de la ville viennent puiser de l'eau, innocente fonction que ne dédaignoient point jadis les filles des rois. Cette simplicité de mœurs me rappelle le temps des patriarches; il me semble voir leurs ombres vénérables errer autour de cette grotte, sous ces arbres hospitaliers.

J'y trouvai avant-hier une jeune paysanne; elle avoit posé son vase sur la dernière marche, et cherchoit des yeux une

de ses compagnes pour l'aider à le mettre sur sa tête. Je descendis, et l'ayant considérée un instant : Jeune fille, lui dis-je, puis-je vous aider ? Elle rougit. — O monsieur ! me dit-elle. — Ne craignez point. Elle redressa son coussin : je posai le vase sur sa tête, et elle remonta en rougissant de nouveau.

Le 13 mai.

Tu me demandes si tu m'enverras mes livres ? Au nom de Dieu, cher William, délivre-moi de ces guides importuns. Je ne veux plus être conduit, excité, enflammé. Ce cœur n'est-il pas assez ardent de lui-même ? il lui faut des chants de berceau, et je les trouve dans mon Homère. Que de fois ses chants divins ont calmé l'effervescence de mon sang, et rendu la paix à mes esprits agités ; car il n'est rien de si inconstant, de si bizarre que ton ami. Mais ai-je besoin de te le

dire, à toi qui m'as vu si souvent passer dans un même instant de la douleur à la joie, d'une douce mélancolie aux plus violens accès de rage? Aussi je traite mon cœur comme un enfant malade, je ne lui refuse rien. Garde-m'en le secret; il y a des gens qui pourroient m'en faire un crime.

Le 15 mai.

Tous les pauvres habitans du lieu me connoissent et m'aiment déja. Dans les commencemens de mon séjour, lorsqu'il m'arrivoit de me mêler parmi eux, de leur adresser des questions dictées par l'intérêt, la plupart s'imaginant sans doute que je me moquois d'eux me repoussèrent avec rudesse. Je ne me rebutai point pour cela; seulement je sentis plus vivement que jamais la justesse d'une observation que j'avois déja faite : c'est qu'en général les grands affectent de tenir à distance les gens du

peuple, comme s'ils craignoient de se compromettre en s'en laissant approcher; et si quelques uns daignent s'abaisser à descendre jusqu'à eux, c'est pour les mieux accabler du sentiment humiliant de leur dépendance.

Je sais que nous ne sommes point égaux, que nous ne pouvons point l'être; mais l'homme de qualité qui se soustrait aux regards du peuple pour s'en faire respecter, et le lâche qui fuit devant son ennemi de peur d'être vaincu, sont deux êtres également vils à mes yeux.

Le 17 mai.

J'IGNORE à quoi attribuer la bienveillance que les gens de ce pays me témoignent; mais ils ne peuvent me quitter. Leur affection me touche, et je regrette souvent de n'avoir pas plus de temps à passer avec eux. Si tu me demandes quel est leur caractère, je te répondrai, Le

même que par-tout ailleurs ; l'espèce est uniforme. La plupart travaillent pour vivre presque tout le jour, et le peu de liberté qui leur reste les tourmente au point qu'ils mettent tout en œuvre pour le perdre. O destinée de l'homme!

Dans le fond pourtant ce sont de bonnes gens : je leur dois les seuls plaisirs que je goûte encore quelquefois, comme de danser à leurs fêtes, de causer et de rire autour d'une table frugale dont le cœur fait seul les apprêts. Mais si je viens à réfléchir, au milieu de ces distractions passagères, à cette foule d'idées, de sentimens que je suis obligé de renfermer soigneusement, à cette force morale qui se consume en moi dans une mortelle inaction, alors le voile se déchire, et mon bonheur se change en un affreux tourment.

Oh, que l'amie de ma jeunesse n'existe-t-elle encore! ou plutôt pourquoi l'ai-je connue? Je me dirois : Insensé, tu poursuis une chimère! Mais je l'ai vue, j'ai admiré ses attraits, son esprit, ses ta-

lens; j'ai joui de son commerce enchanteur, de sa douce sensibilité. Tous les dons de l'imagination, toutes les ressources du génie, furent prodigués sans mesure à cette femme unique sur la terre. Hélas! elle ne comptoit que quelques années de plus que moi; elle étoit à la fleur de l'âge, et la mort l'a moissonnée! avec quel calme elle la vit s'approcher! Jamais, non jamais je n'oublierai son courage sublime, son angélique résignation.

J'ai rencontré dans le monde un M. de F**, jeune homme d'une assez jolie figure. Il sort de l'académie, et paroît fort infatué de son mérite. Ayant appris, je ne sais comment, que j'avois quelque teinture du grec, et que je dessinois un peu (deux phénomènes dans ce pays), il s'est avancé vers moi, et m'a débité d'un air triomphant tout le fatras de son érudition. Je l'ai écouté, et n'ai rien répondu.

J'ai aussi fait connoissance avec le bailli du prince, excellent homme, plein de

franchise et de loyauté. On dit que c'est un spectacle délicieux de le voir au milieu de ses neuf enfans. Tout le monde ne parle que de sa fille aînée. Il m'a permis d'aller lui rendre mes devoirs, et je compte lui faire une visite sous peu de jours. Il habite à une lieue et demie d'ici une maison de campagne du prince, où il vit retiré depuis la mort de sa femme, le séjour de la ville lui étant devenu insupportable.

Je t'épargne la peinture d'une foule d'originaux que j'ai trouvés sur mon chemin, ridicules personnages qui vous poursuivent impitoyablement d'offres de services et de démonstrations d'amitié.

Adieu. Cette lettre te plaira; elle est tout historique.

Le 26 mai.

Tu connois mes goûts, tu sais que j'aime une vie tranquille, un asile écarté: eh

bien! j'ai trouvé près d'ici ce qui a toujours été l'objet de mes desirs.

A une lieue de la ville, sur une colline d'où l'œil embrasse une perspective immense, est un hameau nommé Walheim. Une bonne femme encore active, malgré son grand âge, y vend du vin, de la bière, et du café. Ce qui fait le principal charme de ce lieu, ce sont deux tilleuls, dont les rameaux touffus ombragent devant l'église une petite place autour de laquelle sont éparses des granges, des métairies, et des chaumières. Je connois peu de sites aussi champêtres. Souvent je m'y fais servir à déjeûner de l'auberge, et j'y lis mon Homère. La première fois que le hasard me conduisit sur cette place à la fin d'une belle journée, je la trouvai déserte. Tout le monde étoit aux champs; je ne vis qu'un enfant d'environ quatre ans, qui en tenoit un autre de six mois entre ses jambes dont il lui formoit une espèce de siége: ses bras étoient croisés sur sa poitrine, et malgré la vivacité qui brilloit dans ses yeux noirs, il gardoit

une attitude immobile. L'aspect de ces deux enfans me plut. Je m'assis sur une charrue, et je m'amusai à dessiner ce joli groupe : j'ajoutai pour ornement une haie voisine, une porte de grange, et quelques débris de roues de charrette dans le même désordre où ces objets étoient jettés, et je parvins à faire un tableau intéressant sans y rien mettre de mon invention. Cette épreuve m'affermit dans la résolution de ne prendre désormais pour modèle que la nature; elle seule offre d'inépuisables richesses, elle seule forme le grand artiste[1].

Je restai près d'une heure plongé dans une douce extase. Sur le soir je vis accourir, vers les enfans qui n'avoient

[1] J'ai supprimé ici une longue et fastidieuse déclamation dans laquelle Werther, dont l'esprit est éminemment faux, abuse du principe très juste qu'il vient d'établir pour s'élever indistinctement contre toute espèce de règles; comme si les règles considérées sous le rapport des arts n'étoient pas le code du bon sens et du bon goût, de même qu'elles sont dans le système social le garant de l'ordre et la base de toute morale!

(*Note du traducteur.*)

pas quitté leur place, une jeune femme qui tenoit une corbeille sous son bras. Elle se mit à crier du plus loin qu'elle les apperçut : « Philippe ! Philippe ! tu es « un bon garçon ». Quand elle fut près de moi, elle me salua. Je me levai, et lui demandai si elle étoit la mere de ces enfans? Elle me répondit que oui, et, tandis qu'elle donnoit au plus âgé des deux un morceau de pain blanc, elle prit l'autre dans ses bras, et lui fit les plus tendres caresses. « J'ai confié ce « petit à son frere, me dit-elle, pendant « que j'allois à la ville avec mon aîné « acheter du pain blanc, du sucre, et un « poëlon de terre, pour remplacer celui « que cet espiègle me cassa hier en dis- « putant à Philippe le gratin de la bouil- « lie; (j'appercevois ces objets dans la « corbeille dont le couvercle étoit ren- « versé). Je veux faire ce soir une soupe « à mon petit Jean, dit-elle (c'étoit le « nom du dernier) ». Je lui demandai des nouvelles de l'aîné; comme elle me répondoit qu'il étoit resté derrière elle

dans la prairie, il courut à nous en sautant, et mit dans la main de Philippe un bouquet de fleurs qu'il venoit de cueillir.

Je causai long-temps avec leur mère. Elle m'apprit qu'elle étoit fille du maître d'école du village, et que son mari étoit allé en Suisse pour prendre possession d'un héritage. « On vouloit nous tromper, « me dit-elle, on ne répondoit à aucune « de nos lettres. Voyant cela il s'est dé- « cidé à se rendre lui-même sur les lieux : « pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! « Je n'ai point reçu de ses nouvelles de- « puis son départ ». J'eus de la peine à quitter cette femme. Je donnai à chacun de ses enfants un kreutzer, et j'en remis un à la mère pour acheter des gâteaux au petit Jean la première fois qu'elle iroit à la ville.

Cher William, lorsque mes sens agités veulent prendre sur moi trop d'empire, le souvenir de cette femme appaise aussitôt leur tumulte. Heureuse créature ! elle parcourt, libre d'inquiétude et de souci, le cercle étroit de son exis-

tence, voit un jour succéder à l'autre sans regrets ni desirs, entend le bruit mélancolique des feuilles qui tombent, et n'a pas d'autre pensée, si ce n'est que l'hiver s'approche.

Depuis que je la connois je ne quitte presque plus Walheim. Les enfans déjeûnent et goûtent tous les jours avec moi. Le dimanche le kreutzer ne leur manque jamais, et quand je ne me trouve pas à l'heure de la prière, l'aubergiste a ordre de le leur donner. Ils m'ont pris dans une grande affection. Ils me racontent tout ce qui les amuse ou les intéresse. J'observe avec un vif intérêt le développement de leurs petites passions, l'expression forte et naïve de leurs desirs, lorsqu'ils sont rassemblés avec leurs camarades. J'ai eu toutes les peines du monde à rassurer la mère, qui craignoit que ses enfans *n'incommodassent monsieur.*

Le 30 mai.

Ce que je te disois de la peinture s'applique également à la poésie. Tout l'art consiste à discerner le beau et à le choisir pour modèle; mais ce sentiment exquis du goût, cette heureuse imitation, ne sont le partage que d'un petit nombre de génies privilégiés. J'ai été témoin aujourd'hui d'une scène qui, simplement décrite, composeroit une idylle charmante; mais à quoi bon les noms de poésie, de scène, d'idylle? Faut-il toujours établir des distinctions, et poser des bornes dans le vaste champ de la nature?

Si ce début te fait espérer quelque chose de magnifique, tu es dans l'erreur. C'est d'un pauvre paysan que je vais t'entretenir. Je raconterai tout de travers selon ma coutume, et tu ne manqueras pas, comme à l'ordinaire, de m'accuser d'exagération. C'est Walheim, et toujours Walheim qui sera mon théâtre.

Il y avoit beaucoup de monde sous les tilleuls. J'avois envie d'être seul ; je m'écartai dans la campagne.

Un jeune paysan sorti d'une ferme voisine s'occupoit à réparer la charrue que je dessinai dernièrement. Son extérieur me plut. Je m'approchai de lui, et lui fis plusieurs questions. Nous eûmes bientôt lié conversation, et, comme il m'arrive assez communément avec ces sortes de gens, il ne tarda pas à prendre confiance en moi. Il m'apprit qu'il étoit au service d'une veuve qui le traitoit fort bien. A la vivacité de ses discours, au plaisir avec lequel il s'étendit sur ses louanges, je soupçonnai qu'elle le traitoit encore mieux qu'il ne s'en vantoit. Elle étoit veuve, à ce qu'il me dit, depuis plusieurs années, et les chagrins qu'elle avoit éprouvés dans une union mal assortie l'avoient décidée à ne point former d'autres nœuds. Je compris sans peine qu'il en étoit éperdument amoureux, et qu'il brûloit du desir d'obtenir sa main, et d'effacer de son ame le souvenir des torts de son pre-

mier époux. L'éloquence et la poésie me prodigueroient en vain leurs trésors, je ne pourrois parvenir à te peindre la figure animée de cet homme, l'harmonie de sa voix, l'énergie de ses gestes, le feu de ses regards, la tendresse et la passion qui respiroient dans tout son être. Ce qui me toucha le plus, c'est la crainte qu'il témoignoit de temps en temps que quelqu'une de ses expressions mal interprétée ne m'inspirât des doutes sur la vertu de sa maîtresse. Avec quel enthousiasme il exaltoit ses charmes, qui, bien que privés du premier éclat de la jeunesse, l'avoient captivé sans retour! Non, je n'ai vu de ma vie tant d'amour, un mélange si ravissant de pudeur et de volupté. O mon ami! n'insulte point à ma foiblesse; mais l'image de cet homme me poursuit par-tout. Une ardeur vague, une flamme secrète a pénétré toute ma substance; et l'imagination fascinée par un fantôme, je languis, je sèche comme embrasé des mêmes feux.

Je vais m'occuper des moyens de ren-

contrer cette femme, ou plutôt si je fais bien, je ne songerai qu'à l'éviter. Il vaut mieux toujours la voir par les yeux de son amant : peut-être perdroit-elle à se montrer aux miens; et pourquoi me priver volontairement d'une douce illusion?

Le 16 juin.

Tu me demandes pourquoi je ne t'écris pas, et tu te vantes de connoître le cœur humain. Tu pouvois présumer que j'étois content, heureux... Eh! oui, en vérité, je le suis.

Te raconter par ordre comment tout s'est passé, comment j'ai fait connoissance avec la plus adorable des créatures, seroit une entreprise au-dessus de mes forces.

Un ange! ah! chacun en dit autant de la femme qu'il aime. Qu'il te suffise de savoir qu'elle règne avec un empire absolu sur mon ame et sur mes sens.

Esprit, beauté, grace, noblesse, tout cela n'est qu'une peinture froide, inanimée, qui ne rend aucun de ses traits. Une autre fois j'essaierai..... non, maintenant, ou jamais; car depuis que j'ai commencé de t'écrire j'ai déja été trois fois sur le point de quitter la plume.

Je n'ai pu m'en défendre; il m'a fallu y aller. Je l'ai trouvée entourée de ses huit frères et sœurs. Je t'écris à mon retour de chez elle. Si je continue de la sorte, tu seras aussi avancé à la fin de ma lettre qu'au commencement. Ecoute donc, je vais m'efforcer d'entrer dans quelques détails.

Je t'ai mandé dernièrement que le bailli de S*** m'avoit permis de l'aller voir dans sa solitude, ou plutôt dans son petit royaume. Je remettois toujours ma visite, et peut-être ne l'aurois-je jamais faite, si le hasard ne m'eût découvert le trésor que renferme sa paisible retraite.

J'étois prié à un bal de campagne. J'offris à une jeune personne de ma con-

noissance et à sa tante de les y conduire, et nous convînmes de prendre en chemin Charlotte S***. « Vous allez voir une « femme charmante, me dit la tante, « comme nous entrions dans le bois de « haute-futaie au milieu duquel est si- « tuée la maison du bailli; n'allez pas, « ajouta-t-elle en riant, en devenir amou- « reux; elle est promise à un homme qui « est parti depuis peu pour recueillir une « succession, et qui doit l'épouser à son « retour. »

J'entendis ces détails avec assez d'indifférence.

Le soleil alloit disparoître derrière la montagne, lorsque nous arrêtames à la porte du bailli. Il faisoit une chaleur excessive. Les dames parurent effrayées d'un orage qui se formoit en nuages sombres et menaçans. Je m'efforçai de dissiper leur frayeur, quoique je commençasse à craindre moi-même que le mauvais temps ne dérangeât la fête.

Je mis pied à terre. Une servante ouvrit, et nous pria de la part de made-

moiselle Charlotte d'attendre un instant. Je traversai la cour, je montai un perron, et mes yeux furent frappés en entrant du plus agréable spectacle : six enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à douze, entouroient une jeune personne d'une beauté ravissante, de moyenne taille, vêtue d'une robe blanche, avec une ceinture et des nœuds couleur de rose. Elle tenoit un pain bis qu'elle leur distribuoit, donnant à chacun à proportion de son âge et de son appétit. Une douce bienveillance animoit son visage. La reconnoissance étoit peinte sur celui des enfans; leurs petites mains se levèrent toutes à la fois pour recevoir leur goûter; et lorsqu'ils l'eurent reçu, ils s'en allèrent, les uns en sautant, les autres tranquillement, selon que leur caractère étoit plus ou moins vif, regarder le carrosse et les chevaux qui devoient emmener leur sœur chérie. « Je suis au « désespoir, me dit Charlotte, de vous « avoir donné la peine de monter et de « faire attendre ces dames; mais de petits

« détails de ménage et le soin de ma toi-
« lette m'ont fait oublier le goûter de
« mes enfans, et ils ne veulent le rece-
« voir que de ma main ». Je lui répondis quelques paroles insignifiantes. Mes yeux, mon ame tout entière étoient attachés sur elle. Je n'étois pas encore remis de mon trouble lorsqu'elle me quitta et courut chercher son éventail et ses gants qu'elle avoit oubliés. Les enfans me regardoient attentivement à une certaine distance. Je m'avançai vers le plus jeune qui étoit d'une figure charmante; il recula avec une sorte d'effroi. Dans ce moment Charlotte revint, et le prenant par le bras: « Louis, lui dit-elle, va dire
« bon jour à monsieur ». L'enfant s'approcha de moi d'un air si gracieux que je ne pus m'empêcher de l'embrasser, malgré sa petite mine barbouillée. J'offris la main à Charlotte pour descendre. Elle chargea Sophie sa sœur cadette, âgée de onze ans, de veiller sur les enfans et d'embrasser son père lorsqu'il seroit de retour de sa promenade, et elle recommanda aux

enfans d'obéir à Sophie comme à elle-même. Quelques-uns le lui promirent ; mais une petite blonde d'environ six ans, plus avisée que les autres, s'écria : « Ce « n'est pourtant pas toi, Charlotte ; nous « aimerions bien mieux que ce fût toi ». Pendant ce temps deux de ses frères étoient montés sur le siège, où ils obtinrent, à ma prière, de rester jusqu'à la sortie du bois, à condition qu'ils se tiendroient bien, et qu'ils seroient sages.

Nous étions à peine assis, les femmes avoient à peine eu le temps de s'embrasser, de se faire les complimens d'usage sur leur toilette, sur leur coiffure, et de passer malignement en revue toutes les personnes qui devoient composer le bal, lorsque Charlotte fit arrêter la voiture et descendre ses frères ; elle les chargea encore de mille choses pour son père et pour les enfans ; et nous poursuivîmes notre route.

La conversation roula sur les livres nouveaux. La tante demanda à Charlotte

si elle étoit contente des deux derniers qu'elle lui avoit prêtés. « Non, répon-
« dit-elle; il m'a été impossible d'en ache-
« ver la lecture, je vous les renverrai à
« mon retour. Quand j'étois plus jeune,
« ajouta-t-elle, j'aimois les romans avec
« passion. Que de fois les dimanches, re-
« tirée dans un coin solitaire, il m'est
« arrivé de passer des heures entières à
« dévorer la vie et les aventures de quel-
« que illustre héroïne! quels transports
« de joie me causoient ses prospérités!
« que de larmes je donnois au récit de
« ses feintes infortunes! J'avoue qu'en-
« core aujourd'hui ce genre d'ouvrages
« n'est pas sans intérêt pour moi; mais
« comme j'ai rarement le temps de lire,
« je suis devenue difficile sur le choix des
« auteurs, et je préfère ceux qui, sembla-
« bles à Goldsmith[1], ne peignent jamais
« que des personnages pris dans la na-
« ture, et dont les tableaux simples et
« fidèles me retracent l'image de mon in-

[1] Auteur du joli roman du ministre de Wakefield.

« térieur, et les charmes touchans du « bonheur domestique. »

Je m'efforçai en vain de cacher l'émotion que j'éprouvois. Je n'étois plus maître de moi, et me livrant à toute ma sensibilité, je m'exprimai avec une chaleur, une véhémence extrêmes. Ce ne fut qu'au bout de quelques instans que, Charlotte adressant la parole à ses compagnes, je m'apperçus de leur présence. La tante me regarda d'un air railleur auquel je fis peu d'attention.

On parla ensuite de musique et de danse. « Si c'est un défaut de les trop ai-« mer, dit Charlotte, au moins convien-« dra-t-on qu'il en est peu d'aussi excu-« sables. Pour moi, je ne connois pas de « plus vives jouissances: quand je suis « dans une disposition mélancolique, je « n'ai qu'à jouer sur mon clavecin une ou « deux contredanses, et mon chagrin se « dissipe à l'instant. »

Avec quelle avidité j'écoutois ses moindres discours! comme je la dévorois des yeux! La voiture arrêta, et je ne me

doutois point encore qu'elle eût changé de place. Je descendis, tellement absorbé que je n'entendis pas la musique qui retentissoit déja de toutes parts.

On dansoit un menuet qui fut suivi d'une angloise. Je te laisse à juger de ma joie quand je vins à figurer avec Charlotte : tu ne peux te faire une idée de la perfection de ses pas, de l'harmonie, de la grace enchanteresse de tous ses mouvemens.

Je la priai pour la première walse. Nous nous amusâmes d'abord aux différentes passes, et nous laissâmes la place aux plus pressés pour éviter la confusion; mais lorsqu'ils l'eurent quittée, je m'en emparai à mon tour. Je ne me possédois plus. Tenir dans mes bras la plus séduisante des femmes, voler avec elle comme la foudre, voir l'univers entier disparoître autour de moi, hors un seul objet... Cher William, je ne sais, mais je t'assure qu'une femme que j'aimerois, dont je serois aimé, ne walseroit jamais avec un autre que moi.

A la troisième angloise nous fûmes le second couple ; et tandis que nous nous abandonnions au plaisir de la danse, une femme d'un certain âge, qui observoit depuis quelque temps Charlotte, s'approcha d'elle en riant, et la menaçant du doigt prononça deux fois le nom d'Albert d'une manière expressive. « Qu'est-ce « qu'Albert, lui dis-je, s'il est permis de « vous le demander » ? Elle alloit répondre, quand nous fûmes obligés de nous séparer pour faire la chaîne. Je crus m'appercevoir que ma question avoit élevé sur son front un léger nuage : lorsque nous nous rejoignîmes, il étoit dissipé. « Albert, me répondit-elle avec gaieté, « est le nom de celui à qui je suis pro-« mise ». Ce qu'elle me disoit ne m'étoit pas nouveau : la tante m'en avoit prévenu en chemin ; cependant j'en fus aussi surpris que si je l'eusse entendu pour la première fois, tant l'espace de quelques heures avoit apporté de changement dans ma situation ! Je perdis la tête, je fis manquer les figures, et Charlotte eut

besoin de toute sa présence d'esprit pour réparer le désordre.

Le bal n'étoit pas encore terminé. Les éclairs qui brilloient depuis long-temps à l'horizon commencèrent à devenir plus violens, et le tonnerre couvrit entièrement la musique. Un accident qui nous surprend au sein du plaisir nous affecte ordinairement davantage, soit à cause du contraste pénible qu'il forme avec notre joie, soit parceque la sensibilité de nos organes une fois excitée nous dispose à recevoir plus promptement et avec plus de force toutes sortes d'impressions. C'est sans doute à l'une de ces causes qu'il faut attribuer les ridicules grimaces que je vis faire à la plupart des femmes : les unes couroient épouvantées en poussant des cris ; les autres se cachoient le visage contre la muraille, sans oser tourner la tête, et se bouchoient les oreilles : enfin la frayeur et la confusion étoient au comble, lorsque l'hôtesse entra fort à propos, et nous conduisit dans une chambre où il y avoit des volets. A peine y fûmes-

nous entrés que Charlotte forma un cercle avec des chaises, et ayant invité tout le monde à s'asseoir, proposa le jeu suivant.

« Je vais courir autour du cercle de « droite à gauche. Chacun appelera le « nombre qui sera le sien quand je pas« serai derrière lui ; et cela doit se faire « avec une grande vîtesse jusqu'à mille. « Celui qui hésite ou se trompe reçoit « un soufflet. Attention, je commence ». Après cette courte explication, elle se mit à courir en rond, les bras étendus. Le premier derrière lequel elle passa appela un, le second deux, le troisième trois, et ainsi de suite. Insensiblement elle courut plus vîte, et toujours de plus en plus vîte. Quelqu'un se trompa, un soufflet ; seconde faute, second soufflet : j'en reçus deux pour ma part, et je crus sentir avec une joie secrète qu'elle me les donna plus fort qu'aux autres. Des éclats de rire universels terminèrent le jeu avant qu'on eût compté jusqu'à mille.

L'orage étoit maintenant dissipé. Les

plus hardies se levèrent. Je suivis Charlotte dans la salle du bal. « Avez-vous vu, « me dit-elle en chemin, comme le jeu et « le mouvement ont banni l'idée du dan-« ger? J'étois une des plus craintives, « mais l'effort que j'ai fait pour inspirer « du courage aux autres m'en a donné à « moi-même ». Nous nous approchâmes de la fenêtre. Il tonnoit encore dans le lointain; une pluie abondante arrosoit la terre, et l'air étoit embaumé des plus suaves parfums. Charlotte appuyée sur son coude, dans une attitude pensive, parcouroit la contrée de ses regards. Je vis des larmes rouler dans ses yeux qu'elle leva tour-à-tour vers le ciel et vers moi : O Klopstock! s'écria-t-elle. A l'instant je me rappelai l'ode[1] sublime à laquelle elle faisoit allusion. Son émotion passa dans mon ame; je pris sa main, je la baisai avec feu, et je l'inondai de mes pleurs.

Cependant la pluie cessa; le soleil sortit pur et radieux du sein des nuages, et

[1] L'ode de Klopstock sur la renaissance du printemps.

toute la campagne rafraîchie parut animée d'une vie nouvelle. Nous montâmes en voiture. Les dames ne tardèrent pas à s'endormir; Charlotte me demanda si je n'avois pas envie de faire comme elles. « Aussi long temps que je verrai ces yeux « ouverts, lui répondis-je en la regardant « avec ivresse, il n'y a pas de danger que « le sommeil approche des miens ». Nous arrêtâmes devant la maison du bailli; une servante nous attendoit. Charlotte s'informa de la santé de son père et des enfans; ils se portoient tous bien et dormoient encore. Je la quittai avec la permission de la revenir voir le soir même. Je l'ai vue, et maintenant le soleil et les astres peuvent achever tranquillement leurs révolutions. Je ne sais plus quand il est nuit, ni quand il est jour; il n'est plus pour moi qu'un seul objet dans l'univers.

Le 21 juin.

Mon bonheur ne peut se comparer qu'à celui des esprits bienheureux, et désormais quelque chose qui m'arrive, je n'en aurai pas moins joui des plus pures délices de la vie. Je suis tout-à-fait établi à Walheim. Une demi-heure suffit pour me rendre de là chez Charlotte, et pour m'enivrer de toute la félicité dont le cœur humain est susceptible.

Qui m'eût dit, quand je faisois de ce hameau le but ordinaire de mes promenades, qu'il étoit situé si près du ciel? Combien de fois dans mes courses solitaires me suis-je arrêté tantôt sur la montagne, tantôt dans la plaine au-delà du fleuve pour contempler la demeure qui renferme aujourd'hui l'unique objet de toutes mes affections!

Cher William, j'ai bien souvent réfléchi sur le desir naturel à l'homme de faire des découvertes, d'étendre la sphère de ses connoissances, et sur ce penchant

secret qui le ramène toujours en lui-même, et sous les chaînes de l'habitude.

J'essaierois en vain de te peindre les sensations que j'éprouvai quand, du sommet de la colline, je dominai pour la première fois sur la contrée. Ce bois touffu, me disois-je, que son ombrage doit être délicieux! Quel immense horizon l'œil embrasse de cette cime élevée! Ces collines enchaînées les unes aux autres, ces riantes vallées, qu'il est doux de s'égarer dans leurs nombreux contours! Séduit par la perspective, je prêtois à ces objets des formes parfaites, de magiques couleurs. J'allai les voir de près, et je revins sur mes pas sans avoir trouvé ce que j'espérois. Il en est de l'éloignement comme de l'avenir: une masse confuse, obscure, existe devant nous; nous tendons de tous nos vœux à nous en rapprocher, à percer le voile sous lequel elle se dérobe à nos yeux. Avons-nous franchi la distance qui nous en séparoit; ce nuage d'ignorance et d'incertitude est-il dissipé; nous devenons la

proie de nouveaux desirs, et notre ame, trompée dans son attente, se rattache à une autre chimère.

Ainsi le voyageur, las d'une vie agitée, souhaite enfin de revoir sa patrie. Il goûte auprès de ses foyers, dans les bras de son épouse, au milieu de ses enfans, le bonheur qu'il cherchoit en vain aux extrémités du monde.

Le 29 juin.

Le médecin de la ville vint voir hier le bailli. Il me trouva couché par terre avec les enfans, et prenant part à leurs jeux. Le docteur, personnage grave et méthodique, jugea ma conduite au-dessous de la dignité d'un homme, et me le témoigna par un souris méprisant. Je n'eus pas l'air de m'en appercevoir, mais le laissant débiter à loisir de belles phrases, je relevai le château de cartes qu'avoient abattu les enfans.

Oui, mon cher William, les enfans sont sur la terre les êtres que j'affectionne le plus. J'aime la candeur de leurs esprits, l'innocence et la pureté de leurs ames ; tout en eux me charme et m'intéresse. Leurs moindres actions me découvrent le germe des vertus, le principe des forces qui leur seront un jour si nécessaires ; je lis dans l'opiniâtreté de l'un le présage d'un caractère ferme et généreux, dans la légèreté de l'autre une heureuse disposition d'esprit à effleurer toutes les choses de la vie, et à glisser rapidement sur ses écueils ; ils me rappellent les divines paroles du législateur des hommes : *Si vous ne devenez semblables à l'un d'eux ;* et cependant, mon ami, ces enfans, nos égaux, nos modèles, nous les traitons en esclaves ; il ne leur est permis d'avoir aucun caprice. En sommes-nous donc exempts ? et sur quoi fondée cette prérogative ? Est-ce sur l'avantage de l'âge et de l'expérience ? Grand Dieu ! du haut du ciel, tu vois de grands, de petits enfans, et rien de plus,

et ton fils nous a depuis long-temps appris quels sont ceux qu'il préfère.

Le 1er juillet.

CHARLOTTE va passer quelques jours à la ville chez une de ses amies qui se meurt, au dire des médecins, et qui a desiré que cet ange lui fermât les yeux. Heureux, cent fois heureux, le malade consolé par Charlotte!

Nous allâmes la semaine dernière rendre visite au ministre de St***, village situé dans la montagne à une lieue d'ici. Nous arrivâmes à quatre heures du soir dans la cour du presbytère ombragée par deux beaux noyers. Le bon ministre étoit assis sur un banc devant sa porte. Il se leva dès qu'il nous vit, et s'efforça, malgré sa foiblesse, de venir au-devant de nous. Charlotte courut à lui, l'obligea de se rasseoir, et se plaça à ses côtés. Avec quelle grace elle s'occupa de lui! comme

elle éleva la voix de peur qu'il ne s'apperçût de sa surdité! Le voyant tourmenté de la crainte de la mort, elle lui cita, pour le rassurer, l'exemple de plusieurs vieillards qui avoient poussé leur carrière jusqu'à un terme inespéré. Elle vanta les eaux de Carlsbad, et lui conseilla d'y passer la saison prochaine; enfin elle le félicita sur l'amélioration qu'elle trouvoit dans sa santé depuis qu'elle ne l'avoit vu.

Pendant ce temps je m'entretenois avec la femme du ministre. La physionomie de ce dernier s'animoit de plus en plus, et comme il remarqua que je prenois plaisir à regarder les noyers qui nous couvroient de leur ombre, il se mit, quoiqu'avec un peu de peine, à m'en raconter l'histoire. « Le plus vieux, « dit-il, j'ignore qui l'a planté; le plus « jeune aura soixante ans au mois d'oc« tobre; il est de l'âge de ma femme. Son « père, qui fut mon prédécesseur dans « cette cure, le planta le jour de sa nais« sance. Cet arbre lui étoit bien cher, et il

« ne me l'est pas moins. Ma femme filoit, « assise sous ce treillage, lorsque j'entrai « pour la première fois dans cette cour « il y a quarante ans; je n'étois encore « que simple étudiant. J'eus le bonheur « de plaire au ministre ; il me choisit « pour gendre, et en mourant me nom-« ma son successeur ». Charlotte l'interrompit pour lui demander des nouvelles de sa fille; il répondit qu'elle étoit allée dans la prairie surveiller les faneuses.

Comme il achevoit ces mots elle arriva suivie de M. Schmidt, et courut embrasser Charlotte d'un air affectueux. Je n'ai guère vu de femme aussi attrayante que Julie. C'est une jeune brune, bien faite, piquante et spirituelle. Son amant, car M. Schmidt nous parut bientôt tel, ne manqueroit pas d'agrément s'il avoit un extérieur moins froid. Il ne voulut jamais se mêler à la conversation, quelque chose que fît Charlotte pour l'y engager; et ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'à en juger par sa physionomie, son silence venoit moins de défaut d'esprit

que de caprice et de mauvaise humeur. Cette conjecture ne tarda point à se confirmer. Julie s'étant un peu écartée à la promenade avec Charlotte, et par occasion avec moi, le visage de M. Schmidt, qui étoit déja fort sombre, se rembrunit au point que Charlotte crut devoir m'avertir par un signe d'être moins assidu auprès de sa maîtresse. Je ne connois rien de plus douloureux que de voir des jeunes gens abuser ainsi des sentimens les plus doux de la vie, et livrer à des tourmens cruels et volontaires le cours fugitif de leurs beaux ans; j'étois vivement ému, et le soir à notre retour au presbytère, où le bon vieillard nous avoit fait préparer une collation, la conversation étant venue à tomber sur les biens et sur les maux de la vie, je ne pus m'empêcher de prendre la parole, et d'exhaler mon dépit contre la mauvaise humeur.

« Nous nous plaignons souvent, dis-je, « du petit nombre d'heureux jours que « le ciel nous dispense; et cela, ce me « semble, avec bien de l'injustice. Si nous

« étions toujours dans la disposition de « profiter de ses bienfaits, ses rigueurs « nous seroient aussi moins sensibles. — « Mais, observa la femme du ministre, « nous ne sommes point maîtres de nos af- « fections. Dans quelle étroite dépendance « l'ame n'est-elle pas du corps? quand « l'un souffre, l'autre est à la gêne. — J'en « conviens. Nous traiterons donc l'hu- « meur comme une maladie: voyons si « elle est sans remède. — C'est ce qu'il « faut examiner, dit Charlotte. Pour moi, « je pense qu'il dépend un peu de nous de « la guérir. Lorsque je sens de la disposi- « tion à la tristesse ou à l'ennui, je fais « un tour ou deux de promenade, et ma « gaieté revient. — Voilà précisément ce « que je voulois dire. Il en est de l'humeur « comme de la paresse (ces deux vices « ont beaucoup d'analogie): nous ne « sommes naturellement que trop portés « à l'oisiveté; cependant si nous faisions « sur nous quelque effort, l'habitude du « travail nous deviendroit bientôt douce « et facile. »

Julie m'écoutoit attentivement.

Le jeune homme se tourna vers moi d'un air grave et composé, et m'objecta « qu'il étoit très difficile de commander « à ses impressions, et qu'on ne pouvoit « répondre de soi que jusqu'à un certain « point. — Il s'agit ici, repartis-je, d'une « impression pénible que chacun vou- « droit repousser; mais personne ne con- « noît l'étendue de ses forces sans les avoir « essayées. Que n'imitons - nous le ma- « lade? il consulte les plus habiles méde- « cins, se soumet aux remèdes les plus « violens, au régime le plus sévère pour « recouvrer la santé qu'il a perdue ». Je remarquai que le bon vieillard avançoit la tête afin de mieux entendre; j'élevai la voix, et m'adressant à lui: « On prêche « contre tous les vices en général; cepen- « dant je n'ai point encore ouï dire qu'on « ait attaqué l'humeur en chaire. — Ceci, « répondit il, regarde les prédicateurs de « ville: les paysans n'ont point d'humeur. « Je ne ferois pourtant pas mal d'en tou- « cher de temps en temps quelque chose

« dans mes prônes, ne fût-ce que pour « servir de leçon à ma femme et à mon- « sieur le bailli. »

Tout le monde se mit à rire, et le vieillard aussi, de si bon cœur qu'il fut pris d'un violent accès de toux qui commanda un moment de silence. M. Schmidt le rompit en ces termes : « Vous avez appelé « l'humeur un vice ; il me semble que « cela est exagéré. — En rien, repris-je, « si l'on doit nommer ainsi ce qui nuit « également à nous-mêmes et à autrui. « Ne suffisoit-il donc pas de la triste im- « puissance où nous sommes de contri- « buer au bonheur les uns des autres, « falloit-il encore nous le dérober sans « cesse ? L'homme sujet à l'humeur peut- « il répondre de s'en rendre toujours maî- « tre, de ne jamais répandre son poison « corrupteur sur la joie qui lui est étran- « gère ? Parlons vrai ; l'humeur a sa source « dans un secret dépit, un mécontente- « ment de nous-mêmes que nourrissent « l'envie et la vanité. Nous voyons des « hommes heureux, sans partager leur

« bien être, et cette image est insuppor-
« table. »

Charlotte sourit de la véhémence avec laquelle je m'exprimois. Une larme de Julie m'encouragea à poursuivre.

« Malheur! malheur à toi! m'écriai-je,
« être dur et barbare, qui abuses de ton
« empire sur une ame tendre pour lui
« ravir les jouissances qu'elle goûte en
« elle-même. Tous les trésors du monde
« ne sauroient payer un instant de cette
« félicité intime dont tes jaloux trans-
« ports l'ont privée sans retour. »

Mon cœur étoit plein; mes yeux se remplirent de pleurs. Je continuai.

« Que ne te répetes-tu à chaque instant
« du jour: Je ne puis rien pour le bon-
« heur de mes amis que de n'y point
« mettre obstacle; car lorsque leur sein
« est en proie au noir chagrin, aux orages
« des passions, il ne dépend pas de moi
« d'y rappeler le contentement et la paix.

« Et quand la dernière heure, l'heure
« fatale a sonné pour l'innocente créa-
« ture dont tes injustes caprices précipi-

« tèrent la destinée ; lorsqu'étendue sans « mouvement, l'œil éteint, les lèvres pâ- « les, déja la sueur de la mort arrose son « front décoloré... je t'apperçois debout, « à côté de son lit, dans l'attitude d'un « condamné. En vain le regret s'empare « de ton ame ; en vain le remords la dé- « chire : il n'est plus temps. Le coup fu- « neste est porté. Ni le sacrifice de tes « biens, ni celui de tes jours mêmes ne sau- « roient rendre une ombre de force, une « étincelle de vie à ta victime infortunée. »

Le souvenir d'une pareille scène, dont j'avois été témoin, se retraça dans ce moment à mon esprit. Je m'éloignai, et tirant mon mouchoir je m'en couvris le visage pour cacher les pleurs qui l'inondoient. Je ne revins qu'à la voix de Charlotte qui m'appeloit pour partir. Comme elle me gronda en chemin de l'excès de ma sensibilité ! « Vous vous tuerez, me « dit-elle ; il faut vous ménager » ! Oh ! oui, femme angélique, je te le promets ; je veux vivre et vivre pour toi.

Le 6 juillet.

Elle est toujours auprès de son amie mourante, toujours cette douce et céleste créature dont la seule présence répand la joie et calme la douleur. Hier au soir je sus qu'elle se promenoit avec Marianne et la petite Amélie; je fus la joindre. Après une heure et demie de marche, nous reprîmes le chemin de la ville. Nous nous reposâmes un moment au retour près de la fontaine, de cette fontaine qui m'étoit jadis si chère, et que j'aime aujourd'hui cent fois davantage. Charlotte s'assit sur le petit mur; j'étois debout, devant elle, en silence: je songeois au temps où mon ame encore vuide étoit agitée d'une vague inquiétude, et ce souvenir me faisoit mieux goûter ma félicité présente. Fontaine chérie, me disois-je, depuis longtemps je ne viens plus respirer ta fraîcheur; je passe rapidement sur tes bords, sans souvent même te donner un regard!

Je fus tiré de ma rêverie par la petite



Amélie qui remontoit l'escalier avec un vase plein d'eau. Marianne voulut le lui ôter. « Non, s'écria-t-elle, c'est à Char-« lotte à boire la première ». Je fus si touché de la grace de cette aimable enfant que je ne pus m'empêcher de la prendre dans mes bras et de la baiser tendrement. Elle se mit à pleurer. « Vous lui avez fait « mal, me dit Charlotte ». J'étois désolé. « Viens, Amélie, lui dit-elle en la prenant « par la main et la menant à la source, « lave ton visage dans l'eau fraîche; tout-« à-l'heure il n'y paroîtra plus ». Je riois de l'empressement de cette petite à se débarbouiller les joues dans la crainte qu'il ne lui vînt de la barbe. Charlotte avoit beau crier, C'est assez, elle n'en continuoit qu'avec plus d'ardeur.

Le soir, encore dans l'enchantement de cette jolie scène, j'en parlai à un homme à qui je croyois de la sensibilité, parcequ'il a de l'esprit; mais au lieu de partager mon émotion, il blâma gravement la conduite de Charlotte; il dit qu'il ne falloit jamais en imposer aux

enfans ; que c'étoit un devoir de les prémunir, dès le berceau, contre toute espèce de superstitions et de préjugés. Alors je me rappelai que cet homme n'étoit père que depuis huit jours. Je me tus, et ne demeurai pas moins convaincu de cette vérité : que nous devons en agir avec nos enfans comme Dieu en agit avec nous ; et nous rend-il jamais plus heureux que lorsqu'il nous livre à d'agréables chimères ?

Le 8 juillet.

QUEL embarras j'éprouve dans le monde quand on parle d'elle, quand on me demande comment je la trouve ! si elle me *plaît ?* Je hais ce mot à la mort. Quel est l'homme qui, connoissant comme moi Charlotte, n'auroit que du goût pour elle, ne ressentiroit pas toute l'ardeur de la passion qu'elle m'inspire ?

Le 10 juillet.

QUE nous sommes enfans ! comme notre destin dépend d'un coup d'œil ! Nous avions fait une partie de promenade à Walheim ; les dames étoient en voiture ; plusieurs jeunes gens les accompagnoient à cheval. Ils s'empressoient autour de la portière, et leur adressoient d'un air fat ces propos légers et flatteurs qui nous coûtent si peu et auxquels elles attachent tant de prix. Je cherchois à rencontrer les yeux de Charlotte ; ils alloient de l'un à l'autre, et moi, qui bornois tous mes vœux à la faveur d'un regard, je ne pus l'obtenir. Je lui offrois mille hommages, et elle ne faisoit pas attention à moi. La voiture s'éloigna ; je la suivis de l'œil aussi long-temps que je pus la distinguer ; j'apperçus Charlotte qui retournoit la tête pour regarder... qui? moi? Je ne vis que dans cette incertitude. Peut-être étoit-ce moi qu'elle re-

gardoit! peut-être! Adieu. O que je suis enfant!

Le 11 juillet.

MADAME M*** est fort mal; je prie le Ciel de conserver ses jours, puisqu'ils sont chers à Charlotte. Je ne la vois plus que rarement depuis qu'elle habite chez son amie. Hier elle m'en racouta un trait singulier.

M. M*** est un vieillard avare et chagrin, qui a fait toute sa vie le tourment de sa femme; cependant elle a toujours eu l'art de se conduire avec lui d'une manière irréprochable, et de se ménager des ressources à son insu. Peu de jours avant d'être condamnée par les médecins elle le fit appeler, et lui tint ce discours en présence de Charlotte.

« Il faut que je vous fasse une confi-
« dence qui vous épargnera après ma
« mort bien des peines et des soucis.

« Vous savez avec quelle économie j'ai « toujours administré votre maison, et « vous me pardonnerez, j'espère, l'arti- « fice dont j'use depuis trente ans. Dans « les commencemens de notre mariage « vous ne me donnâtes, pour l'entretien « de votre table et pour les frais du mé- « nage, qu'une somme très modique; « vous ne voulûtes jamais l'augmenter, « lorsque par la suite l'état de notre mai- « son s'accrut avec notre fortune. Enfin « vous vous rappelez que, dans ces der- « niers temps où nos dépenses étoient le « plus considérables, vous exigiez que je « pourvusse à tout avec sept florins par « semaines. Je ne me permis aucune re- « présentation, me réservant de prendre « tous les huit jours l'excédant dans votre « caisse. Personne n'a osé soupçonner « la probité de votre femme; je n'ai « rien dissipé follement, et je serois allée « sans crainte et sans remords au-de- « vant de l'éternité, si je n'avois cru « l'aveu que je vous fais nécessaire à « la justification de celle qui me rem-

« placera dans ces pénibles fonctions. »

Charlotte et moi nous ne pûmes concevoir l'étrange aveuglement de cet homme qui ne soupçonnoit point de supercherie dans la conduite de sa femme, et s'imaginoit ne payer que sept florins par semaine, tandis qu'il voyoit clairement une dépense de plus du double. Mais j'ai connu des gens à qui on auroit fait accroire qu'ils étoient en possession de la cruche d'huile perpétuelle du prophète.

Le 13 juillet.

Je ne m'abuse point. J'ai lu dans ses yeux un véritable, un tendre intérêt pour moi. Elle m'aime! cher ami, comment ce mot a-t-il pu sortir de ma bouche? Elle m'aime! quel bonheur! quel triomphe pour moi! Comme cette idée élève et agrandit mon être! il semble que Charlotte en se donnant à moi ait rempli l'immense intervalle qui me séparoit

d'elle, qu'elle m'ait fait participer de sa divine essence, et que l'éclat dont elle brille m'environne et m'illumine de toutes parts.

Est-ce présomption? est-ce conscience d'un sentiment réciproque? Je ne connois point d'homme qui puisse me faire ombrage dans le cœur de Charlotte; et cependant toutes les fois qu'elle prononce devant moi le nom d'Albert, je demeure confondu, anéanti!

Le 16 juillet.

Quel feu brûlant se répand dans mes veines lorsque ma main touche la sienne! lorsqu'assis à table, à ses côtés, son pied effleure le mien! je l'en retire précipitamment comme d'un brasier; une force irrésistible l'en rapproche. Tous mes sens sont agités d'un douloureux délire. O son ame, pure et céleste, ignore quel prix j'attache à ces légères faveurs! combien

j'en achète la jouissance fugitive! S'il arrive dans la chaleur de la conversation qu'elle s'avance vers moi, et que le parfum de son haleine parvienne jusqu'à mes lèvres... l'effet de la foudre est moins prompt. O William, si jamais soulevant ce voile d'innocence et de pudeur j'osois... Non, mon cœur n'est point corrompu; mais il est foible, trop foible, hélas! et de la foiblesse à la corruption il n'y a qu'un pas.

Non, Charlotte est sacrée à mes yeux. Le desir se tait en sa présence. Je ne sais ce qui se passe en moi quand je suis auprès d'elle; il me semble qu'un agent inconnu dispose de toutes les facultés de mon être, et que je change entièrement de nature.

Il existe un air, son air favori dont l'expression simple et touchante calme à l'instant mon agitation, et suspend toutes mes peines. Aucun des prodiges attribués à l'harmonie ne me surprend plus; Charlotte me les fait tous concevoir. Souvent égaré par le désespoir je suis capable

de me porter aux derniers excès : elle joue sur son clavecin cet air magique ; mon trouble s'appaise, les ténèbres de ma raison se dissipent, et je recouvre la clarté d'un jour pur et serein.

Le 18 juillet.

Il m'a été impossible de la voir aujourd'hui ; des importuns m'ont enlevé tous les momens que je lui destinois. J'ai chargé mon domestique d'une commission pour elle, afin d'avoir au moins près de moi quelqu'un sur qui ses regards se fussent arrêtés. Avec quelle impatience j'ai attendu son retour ! avec quelle joie je l'ai revu ! je lui aurois sauté au cou si je n'avois eu honte de moi-même.

Le 19 juillet,

Le matin, à mon réveil, je m'écrie : Je la verrai ce soir, et tout le reste du jour je n'ai pas d'autre pensée, d'autre desir.

Le 20 juillet.

Non, mon ami, je n'accompagnerai pas l'ambassadeur à D***; je suis trop ennemi de la dépendance, et l'on connoît assez le caractère impérieux de cet homme. Ma mère, dis-tu, voudroit me voir occupé. Je ris de ce souhait. Eh ! me croit-elle donc dans l'inaction ? Qu'importe au fond quel emploi je fais de mon temps[1],

[1] Il y a dans l'allemand : *Qu'importe que j'écosse des lentilles ou des pois ?* Les traducteurs ont soigneusement conservé cette niaiserie et mille autres semblables qui font de cet ouvrage, en général si bien écrit, un mélange bizarre et monstrueux de passion, de ridicule, d'éloquence, et de mauvais goût.

(*Note du traducteur.*)

puisque dans le monde tout est erreur et folie? et la plus grande de toutes n'est-elle pas de sacrifier son existence à l'ambition des honneurs et des richesses, sans y être poussé par son goût, ni par le besoin!

Le 24 juillet.

Tu me demandes si je travaille? Jamais je n'eus un sentiment si vif, si profond des beautés de la nature; mais l'expression me manque. Mes idées incertaines et confuses se ressentent du désordre de mon ame. Trois fois j'ai commencé le portrait de Charlotte, et trois fois j'ai été forcé de l'abandonner. Dans mon désespoir j'ai crayonné sa silhouette, et il faudra que je m'en contente.

Le 26 juillet.

J'AI déja formé vingt fois le projet de ne pas la voir si souvent; mais comment y être fidèle? Tous les jours je me promets de résister à la tentation, et tous les jours j'y succombe. « Demain, me dis-je, je « resterai chez moi », et le lendemain il se trouve toujours quelque raison d'en sortir. Charlotte m'a dit la veille : « Vous « reviendrez demain ». Le moyen d'y manquer? Elle m'a donné un ordre en la quittant; je ne puis me dispenser de lui en rendre compte. Le temps invite à la promenade; je dirige mes pas vers Walheim, et quand j'y suis parvenu, « Il n'y a plus, « m'écriai-je, qu'une demi-lieue d'ici « chez Charlotte : comment renoncer au « bonheur lorsqu'il est si près de moi! ».

Le 30 juillet.

ALBERT est arrivé ; il faut que je parte. Fût-il le plus parfait, le plus généreux des hommes, eût-il tous les droits imaginables à mon respect, à ma déférence, je ne pourrois lui faire le sacrifice de mon amour, je ne pourrois le voir paisible possesseur de Charlotte. William, il est donc vrai, l'époux de Charlotte est ici! Grace au Ciel, je n'ai point été témoin de leur entrevue ; elle m'auroit déchiré l'ame. Il ne l'a point encore embrassée devant moi : je dois l'aimer à cause du respect qu'il lui témoigne. D'ailleurs il me traite avec tant de bonté! il a pour moi tant d'egards! Peut-être à la vérité en suis-je moins redevable à sa bienveillance qu'aux bons offices de Charlotte; car les femmes ont un art prodigieux pour maintenir l'harmonie entre deux amans rivaux dont la conservation intéresse leur plaisir ou leur amour propre.

Malgré le peu de rapports qui existent entre Albert et moi, je me sens de l'attrait pour lui. Son extérieur froid, ses goûts tranquilles contrastent avec l'impétuosité de mon caractère que rien ne peut domter. Il a du discernement et paroît connoître le prix du trésor qu'il possède. Je le crois aussi peu sujet à l'humeur, celui de tous les défauts que je hais le plus. Il a conçu de moi une opinion favorable. Mon attachement pour Charlotte, cet intérêt si vif que je prends à ce qui la concerne excite et flatte sa tendresse. Te dire qu'il soit inaccessible à tout sentiment de jalousie, c'est ce dont je n'oserois répondre : je sais bien qu'à sa place j'aurois de la peine à m'en défendre entièrement.

Désormais que tout conspire à leur félicité, il n'en existe plus pour moi. Est-ce erreur? est-ce aveuglement? qu'importe le nom? la chose parle assez d'elle-même. Je savois avant l'arrivée d'Albert ce que je sais aujourd'hui : je savois que tout desir, tout espoir m'étoit interdit; je

n'en nourrissois aucun, autant du moins que je pouvois m'en préserver à la vue de tant de charmes; et maintenant d'où naît ma surprise, ma consternation, lorsqu'Albert de retour réclame ses droits et s'empare de son bien?

Je vous entends d'ici, vains discoureurs, pédagogues insensés, me prêcher la patience, la résignation à des maux sans remède. Qui me délivrera de cette engeance maudite? Cher ami, j'erre à l'aventure: je m'enfonce dans l'épaisseur des bois; puis de retour auprès de Charlotte, si je trouve Albert à ses côtés, je perds la tête et fais mille extravagances. « Au nom de Dieu, me disoit-elle ce ma-« tin, plus de scènes comme celle d'hier « au soir; vous êtes terrible quand ces « accès vous prennent». Entre nous, j'épie le moment où Albert est absent, je vole aussitôt chez elle, et quand j'ai le bonheur de la trouver seule, peins-toi les transports de ma joie.

Le 10 août.

Si j'étois sage je pourrois mener encore une vie douce et paisible. Fut-il jamais mortel aussi comblé des faveurs de la fortune? tant il est vrai que le cœur fait seul sa félicité! Associé à une famille charmante, chéri du vieux bailli comme un fils, de ses enfans comme un père, et de Charlotte avec toute la tendresse d'une sœur; rien ne manque à mes vœux. Albert, le bon Albert n'empoisonne ma joie par aucun transport jaloux; il me témoigne une affection de frère; il se plaît à épancher dans mon sein ses plus secrètes pensées: après sa femme je suis l'être qu'il aime le mieux. Souvent nous passons des heures entières à nous promener ensemble: il m'entretient de Charlotte, de sa respectable mère; il me raconte comme à son lit de mort elle recommanda sa fortune et ses autres enfans à cette fille chérie, et Charlotte à lui-même. Depuis ce temps, me dit-il, un nouvel esprit

semble l'animer. Véritable mère de famille les soins de son ménage, l'amour et la bienfaisance remplissent tous ses momens; et malgré les détails sérieux qui l'occupent sans cesse, elle n'a rien perdu de sa grace, ni de sa gaieté. Il dit... Et moi pendant ce temps je cueille sur le bord du chemin des fleurs que je jette dans le fleuve, et l'ame agitée d'un triste pressentiment, je les regarde avec douleur disparoître et fuir loin de moi.

P. S. Je ne sais si je t'ai mandé qu'Albert vient d'être nommé à une place qui le fixera ici. Je ne connois personne qui l'égale en intelligence et en activité dans les affaires.

Le 12 août.

Albert est bien le meilleur des hommes; il faut que je te rapporte une conversation singulière que j'eus hier avec lui. Ayant le projet de faire une excur-

sion dans les montagnes voisines de là ville, j'allai lui dire adieu: en me promenant dans sa chambre j'apperçus des pistolets; je le priai de me les prêter. « Volontiers, me répondit-il, à condition « que vous les chargerez vous-même; « depuis l'accident arrivé presque sous « mes yeux, je n'ai plus d'armes à feu « que pour la forme. »

Ces mots piquèrent ma curiosité; il la satisfit de la manière suivante. « J'étois à « la campagne depuis environ trois mois: « un soir, que le mauvais temps me te- « noit renfermé chez moi, dans mon dés- « œuvrement, il me vint, je ne sais com- « ment, à l'esprit, que je pouvois être « surpris, attaqué pendant la nuit, et que « des pistolets m'étoient nécessaires. Je « donnai les miens à mon domestique « avec ordre de les charger: au lieu de « me les rapporter, il s'amuse à jouer avec « les servantes, à les coucher en joue pour « leur faire peur. Une des armes part, et « la baguette restée dans le canon va frap- « per une jeune fille à la main droite, et

« lui fracasse le pouce. Juge de ses cris,
« de mon désespoir, de la consternation
« de toute la maison. Mon ami, à quoi
« sert donc la prévoyance, puisque l'évè-
« nement trompe presque toujours ses
« plus sages mesures! »

Ici je te fais grace de vingt distinctions subtiles et d'autant de parenthèses, le tout pour prouver, ce que tu sais d'avance, qu'il n'y a point de règle sans exception. Car tel est le caractère d'Albert. Lorsqu'il craint d'en avoir trop dit, il ne cesse d'adoucir, de modifier, de restreindre ses expressions, jusqu'à ce qu'il se trouve entièrement hors de la question. Il s'enfonça cette fois si avant dans ses rêveries métaphysiques que je le perdis bientôt de vue. Je pris les pistolets, et m'amusant à les manier, soit par distraction, soit par un mouvement involontaire, je les portai brusquement à mon front. « Ciel! s'écria-t-il en m'arrachant
« les armes avec un geste d'effroi, que
« faites-vous? — Elles ne sont pas char-
« gées, lui dis-je. — Eh! qu'importe? Que

« signifie ce mouvement? seriez-vous « assez fou? l'idée seule fait frémir. »

« O hommes! m'écriai-je à mon tour, « faut-il que vous vous arrogiez le droit « de prononcer sur tout? Ceci est raison-« nable, ceci est fou, ceci est bien, ceci « est mal. Êtes-vous donc en état d'en « juger? possedez-vous la connoissance « des rapports intimes des choses? Ah! « qu'avec plus de lumières vous seriez « moins prompts, moins absolus dans vos « décisions! »

« Vous m'accorderez au moins, repar-« tit Albert, que certaines actions sont « toujours condamnables, quels qu'en « soient les motifs et les circonstances. »

— « J'en conviens: cependant ceci mê-« me souffre des exceptions. Ainsi, par « exemple, le vol est un crime; mais le « malheureux qui, pour sauver des an-« goisses de la faim sa famille éplorée, « dérobe au riche une foible portion de « son superflu, vous semble-t-il mériter « la compassion ou la mort? Punirez-vous « du dernier supplice l'époux offensé qui,

« dans le transport d'un juste ressenti-
« ment, immole à son honneur une femme
« infidèle et son vil séducteur? cette foi-
« ble et intéressante créature qu'une er-
« reur passagère a rendue pour jamais
« coupable et infortunée. Les lois même,
« ces tyrans inflexibles, se relâchent pour
« eux de leur rigueur, et pardonnent
« à la nature un moment de fureur ou
« d'oubli. »

— « Vous changez la question. Le mal-
« heureux que les passions égarent n'a
« plus l'usage de sa raison, et les lois en
« lui pardonnant le traitent comme un
« homme ivre, ou comme un fou. »

— « Oh, vous autres gens raisonnables,
« vous voilà tous! Passion! ivresse! folie!
« dites-vous; vous en parlez si à votre
« aise! Injuriez l'homme ivre, méprisez le
« fou, remerciez Dieu comme le pharisien
« de ce que vous ne leur ressemblez pas.
« J'ai été ivre plus d'une fois, les passions
« m'ont égaré, j'ai été fou, et je n'en
« rougis point; car n'est-ce pas la cou-
« tume d'outrager l'homme extraordi-

« naire, l'homme de génie qui ose se « frayer loin du vulgaire des sentiers in« connus, et tenter pour la postérité quel« que mémorable entreprise? Ainsi donc « toute action noble et généreuse doit en« courir l'opprobre de ces odieuses im« putations! Êtres sages et froids, que « rien ne sauroit émouvoir, rougissez bien « plutôt, à vous seuls appartient la honte!»

— « Voilà de vos déclamations accou« tumées; vous dénaturez tout. Avouez « pourtant que vous avez grand tort de « comparer le suicide, dont il s'agit ici, « aux actions généreuses. On ne peut, « en effet, le considérer que comme une « foiblesse; car lorsque la vie est devenue « un supplice, il faut incomparablement « plus de courage pour en supporter le « tourment que pour s'en affranchir [1]. »

[1] Ceux qui se rappellent les deux lettres de la nouvelle Héloïse, où Rousseau défend et combat tour-à-tour le suicide avec cette éloquence entraînante que nul écrivain n'a possédée au même degré que lui, s'appercevront sans peine combien le citoyen de Genève l'emporte sur l'auteur allemand. De toutes les parties de la

J'étois près d'éclater : dans une conversation animée, où je parle avec effusion de cœur, je ne hais rien tant que des lieux communs et de froides maximes. Je me contins toutefois (ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû prendre sur moi cet empire), et je lui répondis aussi tranquillement que je le pus : « Le suicide une foi-« blesse ! quel blasphême ! Quoi ! vous « mépriserez ce peuple magnanime qui « brise les fers d'un tyran barbare et re-« couvre sa liberté ? Quoi ! vous traiterez « de lâche cet homme qui rappelle toute « son énergie à la vue de sa maison en « flammes, et transporte aisément des

composition, celle du raisonnement paroît être la plus étrangère à Goethe : dès qu'il s'agit de suivre un principe, de le développer, d'en tirer des conséquences, il est hors de son terrain, il s'écarte de sa route, et s'égare dans des rêveries abstraites ou de froides déclamations. Le mérite de son livre, car on ne peut nier qu'il n'en ait un très grand, consiste dans la connoissance approfondie du cœur humain, dans la peinture énergique de la plus terrible des passions, et sur-tout dans cette teinte sombre et mélancolique qui règne dans tous ses tableaux, et qui donne à ses personnages un intérêt si touchant.

(*Note du traducteur.*)

« masses qu'il n'eût pu soulever aupara-
« vant? Ce brave qui pour laver un affront
« attaque et renverse à la fois six adver-
« saires? Ah! si l'exercice d'un courage
« ordinaire est réputé force, peut-on don-
« ner le nom de foiblesse à l'excès de ce
« même courage? »

— « Tous ces exemples, repartit Al-
« bert, me semblent étrangers à la ques-
« tion. »

— « Cela se peut, lui dis-je; voyons
« donc à l'envisager sous une autre face,
« et tâchons d'apprécier les sentimens de
« l'homme qui rejette loin de lui le far-
« deau réputé si doux de la vie; car pour
« juger sainement d'une action il en faut
« analyser les motifs et considérer la fin.
« La nature humaine, poursuivis-je, a
« ses bornes; elle résiste au plaisir et à la
« douleur jusqu'à un certain point, au-
« delà duquel elle succombe: ainsi il ne
« s'agit point de savoir si tel homme est
« foible ou courageux, mais s'il peut
« porter ou non le poids de ses peines
« physiques et morales, et je trouve aussi

« ridicule d'appeler lâche le malheureux « qui se tue, que le malheureux qu'em- « porte une fièvre maligne. »

Albert se mit à crier au paradoxe. Je l'interrompis brusquement.

— « Nous sommes convenus, lui dis- « je, de nommer maladie mortelle celle « qui attaque directement les principes « de la vie, et soit en détruisant nos for- « ces, soit en les paralysant, s'oppose à « ce qu'une crise favorable en rétablisse « l'équilibre. Appliquons ceci à l'esprit. « Dans son assiette ordinaire il reçoit et « transmet avec ordre ses idées et ses « impressions; mais dès qu'une passion « dominante s'en empare, il se trouble, « et finit quelquefois par s'aliéner. Le « sage, témoin du triste sort de l'insensé, « s'afflige de l'impuissance où il est de « remédier au désordre de sa raison; de « même que le jeune homme, plein de « force et de santé, regrette de ne pou- « voir faire passer dans les veines du ma- « lade à l'agonie une goutte du sang pur « et subtil qui arrose les siennes. »

C'étoit parler d'une manière trop générale pour Albert; je crus que je me ferois mieux entendre par un exemple, et je lui citai celui d'une jeune fille qui s'étoit noyée depuis peu.

« Une douce et innocente créature, accoutumée dès l'enfance à l'occupation « et à la retraite, vivoit heureuse dans « son village. Chaque jour ramenoit pour « elle les mêmes travaux et les mêmes « plaisirs. Son unique amusement étoit « de se promener les dimanches avec ses « compagnes, et de danser les jours de « fêtes. Tout-à-coup son ame calme et « timide devient la proie d'une ardeur « inconnue; ses plaisirs passés n'ont plus « d'attrait pour elle; le feu de l'amour « s'est glissé dans ses veines. Un seul ob-« jet a fixé tous ses desirs, toutes ses affec-« tions; elle ne voit, n'entend que lui; « elle veut s'unir à lui par des nœuds « éternels, lui devoir toute la félicité « qui lui manque, tenir de lui la réunion « de tous les biens auxquels elle aspire. « Des baisers hardis achèvent de l'enflam-

« mer. Tous les genres de séduction as-
« siègent à la fois son ame. Elle ne rêve
« que voluptés, que délices; elle s'enivre
« du sentiment anticipé de son bonheur,
« et, près de le réaliser, lorsqu'elle ouvre
« les bras pour y serrer son amant, le
« barbare l'abandonne. Immobile, glacée
« de terreur, un abyme est sous ses pas;
« elle ne voit autour d'elle qu'horreur,
« qu'obscurité; aucun rayon d'espérance
« n'éclaire à ses yeux le sombre avenir.
« Celui en qui seul elle plaçoit son exis-
« tence ne vit plus pour elle; l'univers
« sans son amant est un affreux désert.
« Elle ne balance pas et se précipite dans
« les flots. »

« Telle est l'histoire de mille infor-
« tunés. La nature, accablée sous le
« poids des maux, succombe, et l'homme
« meurt! »

« Malheur à celui qui pourroit penser
« et dire : L'insensée! que n'attendoit-
« elle? que ne laissoit-elle agir le temps?
« son désespoir se fût à la fin calmé, et
« la conquête d'un nouvel amant l'eût

« consolée de la perte du premier. C'est « comme si l'on disoit : cet homme est « mort de la fièvre ; quelle folie ! que ne « différoit-il ? bientôt ses forces ranimées, « l'âcreté de ses humeurs adoucie, l'agi« tation de son sang calmée, il eût recou« vré la santé, et vivroit encore aujour« d'hui. »

Albert, au lieu de reconnoître la justesse de ma comparaison se mit à battre la campagne, et s'efforça d'échapper, par des subterfuges, à la vérité qui le pressoit. « Je n'avois parlé que d'une jeune « fille simple et sans expérience ; mais « comment excuser un homme, doué de « lumières et de raison, capable de se « porter à un pareil excès ? — Mon ami, « lui dis-je, à quoi bon ces distinctions ? « L'homme, quoi qu'il fasse, est toujours « homme, et le plus ou moins de raison « qu'il peut avoir est d'un foible poids « dans la balance, quand les passions l'a« gitent et que la nature reprend sur lui « ses droits. »

Il alloit répondre ; mais comme il étoit

tard je me levai pour partir, et nous nous séparâmes sans nous être entendus, et mécontens l'un de l'autre.

Le 18 août.

Triste destin de l'homme! Ses maux lui viennent presque toujours de ce qu'il a le plus aimé. Le spectacle de la nature qui remplissoit autrefois mon ame de plaisir et d'admiration me pénètre aujourd'hui d'une sombre tristesse, et n'offre plus à mes regards que l'abyme toujours ouvert de la tombe. Jadis quand du sommet d'un roc escarpé mes yeux errant au loin voyoient de toutes parts les trésors d'une abondante végétation orner le sein de la terre, d'antiques forêts ombrager les montagnes depuis leur base jusqu'à leur cime, les bosquets épars dans la plaine animer et embellir le paysage, le fleuve couler lentement entre les roseaux qui bordent son cours, et réflé-

chir dans ses ondes les nuages qu'emporte au firmament le vent du soir; quand j'entendois autour de moi le ramage de mille oiseaux cachés sous le feuillage, le bourdonnement des insectes s'élevant et s'agitant dans l'air embrasé par les rayons pourprés du soleil... avec quel ravissement je recueillois tous ces sons, je consacrois toutes ces images! Les ressorts du vaste univers se dévoiloient à moi; je perçois en imagination à travers les profondeurs de la terre, jusqu'au centre de ses forces occultes, de ses opérations mystérieuses; je décomposois l'étonnante structure des montagnes; je pénétrois les mystères de l'abyme; je sondois les immenses réservoirs qui, depuis le commencement des siècles, alimentent les fleuves et les mers. O comme la contemplation de ces sublimes merveilles m'accabloit de la petitesse de l'homme et du ridicule de son orgueil! Parcequ'il habite d'humbles abris construits de ses mains, il se croit le roi de l'univers! Insensé! qui mesure ses pré-

tentions au poids de sa misère! Depuis les monts inaccessibles qui s'élèvent au sein du désert jusqu'aux bornes inconnues de l'Océan, le Créateur anime tout de son souffle. Il se complaît également dans l'existence du moindre atome et dans ses ouvrages les plus magnifiques. Cher ami, le souvenir du temps où j'éprouvois ce céleste enthousiasme me rend encore quelques momens d'illusion ; mon esprit se ranime par l'effort qu'il fait pour le rappeler et pour le peindre ; mais bientôt cette force factice m'abandonne, et je sens avec une double amertume toute l'horreur de ma situation.

Un voile épais et lugubre s'est élevé dans mon ame entre la nature et moi. Cette scène si riante, si animée, n'est plus à mes yeux qu'un champ de deuil où triomphe la mort. Comment dire *ceci est,* puisque tout passe et s'écoule avec la rapidité d'un torrent, et qu'en dépit de ses efforts pour prolonger sa frêle existence, chaque créature disparoît à son tour ensevelie dans les flots du temps?

Il n'est point de minute où nous ne soyons cause et victimes de la destruction. La moindre de nos promenades coûte la vie à des milliers d'insectes ; il suffit d'un seul de nos pas pour renverser les édifices bâtis avec tant d'art par l'industrieuse fourmi. Ah ! ce ne sont point les inondations, les tremblemens de terre, les ravages des villes, la chûte des empires, ces grandes et rares calamités du globe, qui affectent le plus mon ame : ce qui la remplit d'une inexprimable douleur c'est ce fatal arrêt d'anéantissement prononcé contre tout ce qui existe ; c'est ce germe de mort que la nature a renfermé dans tous les principes de la vie. Au milieu de cet ordre admirable, de ce mouvement, de cette fermentation universelle, dont le ciel et la terre m'offrent l'image, je ne vois qu'un gouffre sans fond où tout va s'engloutir, qu'un monstre insatiable, toujours dévorant et toujours affamé.

Le 21 août.

Le matin quand je m'éveille après un sommeil agité, je l'appelle en vain; je la cherche en vain la nuit, lorsqu'un songe enchanteur abuse mes esprits. Je me figure que je suis assis près d'elle sur l'herbe émaillée de fleurs. Je me suis emparé de sa main, que je couvre de baisers. Encore à demi plongé dans des vapeurs mensongères, j'ouvre les bras pour la serrer contre mon cœur. Dieu! quelle douce illusion le réveil vient dissiper! un torrent de larmes inonde mes joues, et je porte un œil consterné dans l'orageux avenir.

Le 22 août.

Plains moi, cher William. Je n'ai plus de force, plus d'énergie. Mon esprit, jadis si actif, est en proie au tourment d'une inquiète lassitude. Je ne puis rester

un instant oisif, et cependant je suis incapable de rien faire. La conversation m'ennuie, la lecture me fatigue : hélas ! tout nous manque quand nous nous manquons à nous-mêmes. Heureux, mille fois heureux le paisible journalier qui le soir en se couchant n'envisage pour le lendemain qu'un objet, qu'une crainte, qu'une éspérance. Souvent j'envie le sort et les nombreuses occupations d'Albert; je me figure que tout iroit mieux pour moi si j'étois à sa place. Quelquefois je suis tenté d'écrire au ministre, et de lui demander de l'emploi : tu m'assures qu'il m'en accorderoit. Je le pense aussi. Sa bienveillance m'est connue depuis long-temps. Cette idée me sourit pendant une heure ; puis quand je songe à la fable du cheval qui fatigué de sa liberté se soumet au frein et à la bride, et reçoit le joug honteux de l'homme, je ne sais plus quel parti prendre. Mon ami, ce desir du changement n'est-il pas l'effet d'une fatale inquiétude qui me poursuit par-tout ?

Le 28 août.

Si mes maux n'étoient pas sans remède, les soins de ces excellens amis viendroient à bout de les guérir. C'étoit hier ma fête; dès le matin je reçus un paquet d'Albert, et je fus surpris en l'ouvrant d'y trouver un des nœuds couleur de rose qui ornoient le sein de Charlotte, la première fois que je la vis, et que je lui avois souvent demandé avec instances. Il y avoit joint une jolie édition d'Homère, mon poëte favori. O mon cher William, ils vont au-devant de tous mes desirs; ils ont pour moi ces prévenances délicates, ces attentions du cœur bien préférables aux présens fastueux dont l'orgueil se plaît à humilier l'amitié. Je baise ces nœuds avec transport, j'en respire l'odeur, et pense respirer à la fois le bonheur dont j'ai joui dans ces jours passés..... hélas! sans retour. William, je le sais, et n'en murmure point; les fleurs de la vie ne brillent qu'un moment: combien

se fanent avant d'être cueillies! combien peu donnent de fruits, et qu'il est rare que ces fruits mûrissent! Quelques uns cependant parviennent à maturité, et faut-il les laisser tomber sans en jouir?

Le 30 août.

INSENSÉ, pourquoi chercher toi-même à t'aveugler? Où tend cette passion furieuse? Je n'adresse plus qu'à elle mes vœux et mes prières; mon imagination ne me présente plus d'autre image que la sienne; ma mémoire ne m'en retrace point d'autre; je ne vois qu'elle dans l'univers, ou tout par rapport à elle. Quand j'ai passé une heure à contempler ses traits divins, à jouir de sa conversation enchanteresse, mes sens se troublent, ma raison m'abandonne, ma vue se couvre d'un nuage, mes oreilles se refusent à entendre, mon cœur bat à coups redoublés. Dans cet état horrible, si les

larmes ne viennent à mon secours, si Charlotte ne m'accorde la triste douceur d'en arroser ses mains, il faut que je sorte. Égaré, hors de moi, je m'élance dans la campagne, j'erre dans les plaines désertes, sur les montagnes escarpées; je m'enfonce dans la profondeur des bois; je rougis de mon sang les ronces et les épines qui me déchirent. Alors seulement, alors j'éprouve quelque soulagement à mes maux. Souvent accablé de fatigue, les pieds meurtris, dévoré d'une soif ardente, je suis forcé de m'arrêter au milieu de la nuit dans une forêt solitaire. Guidé par le pâle flambeau de la lune, je monte sur un arbre tortueux pour attendre dans un pénible sommeil le retour de la lumière. O mon ami, la cellule d'un hermite, le cilice, la haire, sont des voluptés au prix des tourmens que j'endure. Adieu; je ne vois à mon malheur d'autre remède que le tombeau.

Le 3 septembre.

Je vais partir. Je te remercie, William, d'avoir fixé mon irrésolution. Depuis quinze jours j'en formois le projet. Elle est retournée à la ville chez une de ses amies. Je vais partir.

Le 10 septembre.

Quelle nuit! William. C'en est fait, j'ai tout surmonté, je ne la verrai plus. O que ne puis-je voler dans tes bras! que ne puis-je y cacher l'excès de ma douleur, de mon désespoir! Je suis assis près de la fenêtre, je cherche à respirer l'air pour calmer le feu qui me consume. J'attends impatiemment le jour, et demain les chevaux seront prêts avant l'aurore.

Helas! elle dort d'un tranquille sommeil; elle ne pense pas qu'elle ne me reverra jamais. Je me suis arraché d'auprès

d'elle ; j'ai eu la force de soutenir ma résolution pendant un entretien de deux heures ; et quel entretien, ô ciel !

Albert m'avoit promis de se trouver le soir avec elle dans le jardin. Je me promenai en les attendant sur la terrasse à l'ombre des hauts chataigniers, et je vis pour la dernière fois le soleil se coucher derrière les collines qui bornent l'horizon. Que de fois nous étions venus en ce lieu contempler ensemble ce majestueux spectacle ! Cette allée m'avoit toujours été chère. Un charme secret m'y attiroit avant même que je connusse Charlotte ; et dans la suite l'aveu que nous nous fîmes de l'attrait mutuel qu'elle avoit pour nous, fut le premier signe auquel nous reconnûmes cette sympathie, qui ne s'est depuis que trop fortifiée pour mon repos.

L'allée plantée de chataigniers et de hêtres touffus va toujours en s'étrécissant, jusqu'à ce qu'elle se termine à un cabinet obscur et solitaire. Je me souviens encore du saisissement que j'éprou-

vai lorsque j'y entrai pour la première fois; comme si dès-lors j'avois eu un pressentiment confus des scènes de bonheur et de tristesse dont il devoit être pour moi le théâtre.

Il y avoit près d'une demi-heure que je me nourrissois de douloureuses pensées de séparation et d'adieux, d'espérances éloignées de retour, lorsque je les entendis monter la terrasse. Je volai au-devant d'eux, je saisis la main de Charlotte en tremblant, et je la pressai sur mes lèvres. La lune venoit de se lever au-dessus des noires forêts qui couvrent la montagne; elle éclairoit toute la terrasse à l'extrémité de l'allée, et l'effet magique de ses rayons étoit encore augmenté par la profonde obscurité qui régnoit autour de nous. Nous marchions à l'aventure; nous arrivâmes sans nous en douter au petit cabinet. Charlotte y entra et s'assit. Albert et moi nous prîmes place à ses côtés. L'état où j'étois ne peut se dépeindre. Nous gardions tous trois le silence; elle le rompit en ces termes :

« Jamais je ne me promène à la clarté de « la lune que l'image des amis que j'ai « perdus ne se présente à ma pensée, que « le sentiment de la mort, de l'avenir, « ne pénètre mon ame. Nous ne cesse- « rons point d'être, continua-t-elle d'une « voix touchante et animée; mais, Wer- « ther, où serons-nous? Nous retrouve- « rons-nous? nous reconnoîtrons-nous? « que croyez-vous? que pensez-vous? »

« Charlotte, dis-je en prenant sa main « sur laquelle je laissai tomber quelques « larmes, nous nous reverrons!... ici et « là-haut nous nous reverrons »! Je ne pus rien ajouter. O mon ami, devoit-elle me faire une pareille question quand j'avois le cœur plein de nos funestes adieux?

« Et ces ombres chéries, continua-t- « elle, croyez-vous qu'elles prennent en- « core quelque intérêt à notre destinée? « qu'elles soient touchées des sentimens « de respect et d'amour que nous gardons « à leur mémoire? O je crois toujours voir « errer autour de moi celle de ma mère, le

« soir, lorsque je préside à la réunion de
« ses enfans, qui sont devenus les miens.
« Je voudrois qu'elle fût témoin de la
« fidélité avec laquelle je remplis la pro-
» messe que je lui fis à son lit de mort
« de la remplacer auprès d'eux. Tendre
« mère, pardonne, ô pardonne si je ne
« leur tiens pas entièrement lieu de toi!
« Je fais ce que je puis; ils sont nourris
« et vêtus, et ce qui est plus encore, ils
« sont instruits et chéris. Ah! du haut
« des cieux où tu résides, que n'es-tu
« témoin de l'union qui règne parmi
« nous? Quelles actions de graces n'en
« rendrois-tu pas à la Providence, que tes
« dernières prières imploroient avec tant
« de ferveur pour la félicité de tes en-
« fans! »

« O Charlotte, dit Albert avec émo-
« tion, cessez de vous livrer à ces tristes
« souvenirs, ils affectent trop votre ame.
« Je sais que vous trouvez une douceur
« secrète à vous en nourrir; mais, pour
« l'amour de vous, pour l'amour de
« moi!... »

« Albert, poursuivit-elle sans l'enten-
« dre, tu n'as pas oublié ces soirées où
« nous nous rassemblions autour de la
« table ronde, après avoir envoyé coucher
« les enfans. Souvent tu apportois un livre;
« mais tu ne l'ouvrois jamais : la conver-
« sation de cette femme céleste t'en fai-
« soit perdre la pensée. »

« Charlotte! m'écriai-je en tombant à
« ses pieds, Charlotte! le Ciel et l'esprit
« de ta mère veillent sur toi! »

« O que ne l'avez-vous connue! elle
« étoit digne d'être connue de vous. »

Ce mot me fit tressaillir; il m'éleva au-dessus de moi-même.

« Et la mort l'a moissonnée à la fleur
« de l'âge, lorsque son dernier enfant
« n'avoit pas encore six mois. Elle con-
« serva pendant sa maladie, qui ne fut
« pas longue, toute sa douceur et sa
« résignation, ne témoignant d'autre re-
« gret que celui de quitter son mari et
« ses enfans; le sort du petit sur-tout
« l'inquiétoit. Un moment avant d'expi-
« rer elle me fit signe de les lui amener.

« Les plus jeunes ne sentoient pas la perte
« qu'ils alloient faire ; les aînés fondoient
« en larmes. Elle les embrassa tous les
« uns après les autres, puis me regardant :
« *Sois leur mère*, me dit-elle ; je le lui
« promis. *Tu promets beaucoup, ma fille,*
« *le cœur et l'œil d'une mère ! mais ta ten-*
« *dresse et ta reconnoissance m'ont souvent*
« *fait juger que tu étois capable de remplir*
« *un pareil engagement. Aime et protège*
« *tes frères et tes sœurs ; aie pour ton père*
« *les sentimens et la soumission d'une fille ;*
« *c'est à toi de le consoler.* Elle demanda
« où il étoit. Il venoit de sortir pour lui
« cacher son désespoir. Albert, tu étois
« dans la chambre ; ma mère entendit
« marcher. Ayant su que c'étoit toi, elle
« t'appela, et, portant sur nous tour-à-
« tour des regards tranquilles : *Puissiez-*
« *vous,* dit-elle, *être heureux ! heureux*
« *ensemble !* »

« Nous le sommes ! nous le serons tou-
« jours ! s'écria Albert en la prenant dans
« ses bras ». Le phlegmatique Albert étoit
hors de lui. Je ne me possédois plus.

« Je me souviens encore, ajouta Char-
« lotte, de l'instant fatal où l'on vint cher-
« cher son corps pour le rendre à la terre;
« les enfans le suivirent avec moi, et
« cette cérémonie lugubre fit une telle
« impression sur eux, que long-temps
« après ils parloient encore avec frayeur
« des hommes noirs qui avoient emporté
« leur maman. »

Elle se leva en disant ces mots. Le bruit qu'elle fit me rappela à moi; je la pris par la main. « Partons, me dit-elle, il « est temps ». Elle voulut retirer sa main; je la retins avec plus de force. « *Nous « nous reverrons*, m'écriai-je; sous quel- « que forme que ce soit, *nous nous recon- « noîtrons.* Je vous quitte, Charlotte, je « vous quitte; mais si ce devoit être pour « toujours, je sens que je n'en aurois ja- « mais le courage. Adieu, Charlotte! adieu, « Albert! nous nous reverrons! — De- « main, je pense, dit-elle en souriant. » Ce *demain* me déchira l'ame. Ah! quand elle retiroit sa main de la mienne elle ne savoit pas!... Ils sortirent de l'allée; je

les suivis quelque temps des yeux, puis je me précipitai contre terre, et je répandis un torrent de larmes. Je me relevai, je courus sur la terrasse : on les distinguoit encore à travers l'ombre des châtaigniers. Je vis encore briller la robe blanche de Charlotte ; j'étendis les bras... Elle avoit disparu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES SOUFFRANCES
DU
JEUNE WERTHER.

SECONDE PARTIE.

Le 20 octobre 1771.

Nous sommes arrivés hier à D***. L'ambassadeur est malade, et s'y arrêtera quelques jours. S'il étoit d'un caractère moins difficile, tout espoir de tranquillité ne seroit point banni de mon cœur; mais, hélas! je crains bien que le sort ne me réserve ici ses plus rudes épreuves. Courage néanmoins; avec de l'indifférence et de la légèreté on résiste à tout... De la légèreté! de l'indifférence! je ris de voir comme ces mots sont venus se placer sous ma plume; et cependant rien n'est si vrai. Il suffiroit d'un peu plus de

subtilité dans mon sang et dans mes humeurs pour me rendre la plus heureuse créature que le soleil éclaire. Eh quoi! tandis que je ne vois personne autour de moi, de quelque mince talent que l'ait doué la nature, qui ne paroisse satisfait et orgueilleux de son partage, moi seul je manquerois de courage! je me défierois de mes forces! Bonté céleste! ô toi qui m'as comblé de tant de biens, que n'en retenois-tu la moitié pour me donner à la place plus d'amour-propre et de confiance?

Patience, patience, désormais tout ira mieux. Oui, mon cher William, depuis que je vis dans le monde, que j'observe les hommes, leur façon de penser et d'agir, je suis moins mécontent de moi-même. L'expérience d'ailleurs m'apprend chaque jour que la manière d'être la plus dangereuse, la plus contraire à notre nature, au besoin que nous avons de chercher par-tout des rapports, des objets de comparaison, c'est la solitude; elle exalte notre imagination, déja trop prompte à

s'enflammer. De là ces chimères de perfection et de bonheur qui nous égarent, et dont le moindre inconvénient est de nous inspirer le dégoût de la réalité, et de nous plonger dans un fatal découragement.

Si au contraire, luttant de toutes nos forces contre ce sentiment pusillanime, nous mettions à profit les moyens qui nous sont donnés, peut-être aurions-nous l'honneur d'atteindre au but les premiers, et de remporter le prix; mais dussions-nous rester en arrière, quelle plus noble ambition que d'égaler ou de surpasser ses rivaux dans la lice!

Le 10 novembre.

Je commence à trouver mon nouveau genre de vie supportable. L'oisiveté du moins est un mal que j'ignore, et cette foule de personnages qui passent et repassent sans cesse devant mes yeux me

divertit extrêmement. J'ai fait connoissance avec le comte de C**, homme d'un esprit supérieur. Il aime les arts et les lettres, et protège ceux qui les cultivent. Une longue expérience, en éclairant sa raison, n'a point flétri son cœur, qui palpite au seul nom d'amour et d'amitié; chaque jour accroît le respect, l'attachement qu'il m'inspire. Il prit intérêt à moi en m'entendant discuter une affaire que j'étois chargé de lui communiquer. Dès les premiers mots il s'apperçut que j'étois en état de le comprendre, et qu'il pouvoit me parler comme il ne parle à personne; aussi depuis ce temps n'a-t-il rien de caché pour moi. O mon ami! qu'il est doux de posséder la confiance d'un homme de mérite!

Le 24 décembre.

L'AMBASSADEUR me désespère. C'est un esprit bizarre et chagrin, toujours mé-

content de soi-même et des autres. Tu sais que j'écris assez facilement, et que je n'aime point à revenir sur ce que j'ai fait : eh bien, il trouve toujours quelque chose à reprendre à mon style. Si je lui présente un mémoire, il l'examinera longuement, il en pésera avec minutie toutes les syllabes. « *C'est bien*, dira-t-il « en me le rendant ; *mais, croyez-moi,* « *corrigez, retouchez. On gagne à revoir* « *son ouvrage, ne fût-ce qu'une pensée* « *plus claire, une expression plus juste* ». Pas un adverbe, pas une particule n'échappe à sa censure. Il est ennemi juré de l'inversion. Pour peu qu'une période manque de nombre ou d'harmonie, il la condamne sans pitié, et je me donne au diable toutes les fois que j'ai à travailler avec lui.

L'amitié du comte de C** est ma seule consolation. Il m'avouoit l'autre jour que le caractère de l'ambassadeur ne le rebutoit pas moins que moi. « De pareilles « gens, me disoit-il, sont le fléau de la « société ; mais quand on est dans leur

« dépendance, il faut se résigner, et
« faire comme le voyageur qui arrive au
« pied d'une montagne : sans doute cet
« obstacle augmente la longueur et les
« difficultés de sa route ; mais il n'a pas
« la liberté du choix. Il est forcé de pas-
« ser par là. »

L'ambassadeur, qui s'apperçoit de l'affection que le comte me témoigne, ne perd aucune occasion de l'attaquer en ma présence. Je le défends, comme tu l'imagines, et son dépit en augmente. Hier il faillit à triompher de ma patience. Il me dit, d'un ton railleur dont je sentis aisément la double malignité : « Qu'on ne
« pouvoit refuser au comte de l'intelli-
« gence pour les affaires, ni une certaine
« élégance dans le style ; mais qu'il man-
« quoit de fonds comme la plupart des
« beaux esprits ». Ce discours, qu'il accompagna d'un rire sardonique, ne produisit pas sur moi l'effet auquel il s'attendoit. Je n'éprouvai que du mépris pour un homme capable de penser et de s'exprimer de la sorte. Je lui répondis

avec un sang-froid qui le déconcerta : « Le comte, par sa vaste érudition, aussi « bien que par l'excellence de son cœur, « mérite l'estime universelle ; et je ne « connois personne qui réunisse au même « degré que lui, à la profondeur de la « science, à la solidité du jugement, la « grace et la légèreté de l'esprit ». Ce langage étoit de l'algèbre pour l'épais cerveau de mon ambassadeur. Je me tus, et sortis un instant après pour éviter les inconvéniens d'une plus longue discussion.

Voilà dans quel abyme vous m'avez jeté, vous qui, parant vos persécutions des vains dehors de l'amitié, avez exigé de moi le sacrifice de mes goûts et de mon indépendance. « Fuyez, me répé- « tiez-vous sans cesse; renoncez à une « folle passion. » J'ai fui, j'ai quitté ce que j'avois de plus cher au monde. En suis-je plus heureux, ou moins à plaindre?

O si vous voyiez comme moi les soucis et les chagrins qui poursuivent sous leurs lambris dorés ces hommes que le vul-

gaire ignorant met seuls en possession du bonheur, les tourmens sans nombre auxquels les assujettissent de tristes et ridicules passions qu'ils ne prennent soin de couvrir d'aucun voile! Que diras-tu, par exemple, d'une femme qui parle à tout venant de ses biens, de sa noblesse? Tu la crois peut-être l'héritière de quelque riche et illustre maison?... Non, c'est la fille d'un pauvre greffier du voisinage. Cher William, je ne comprends rien à la nature humaine, à la fois si orgueilleuse et si misérable.

Sans doute il seroit inique et barbare de vouloir asservir les autres à l'empire de nos caprices. Qui d'ailleurs en a le droit moins que moi, dont le cœur en proie à d'éternels orages?... Hé! mes amis, suivez en paix, vos goûts, vos penchans, mais laissez-moi du moins la même liberté.

Ce qui me blesse le plus, ce sont ces odieuses distinctions de société. Je sais que l'inégalité des rangs et des conditions est dans le monde une injustice inévitable, et je serois insensé de m'élever

contre un ordre de choses qui me donne plus d'avantages qu'il ne m'en ôte ; mais je ne voudrois pas que cette fatale barrière se présentât toujours devant moi comme un obstacle invincible aux vœux de mon cœur.

Dernièrement je rencontrai à la promenade mademoiselle de B***, jeune personne dont le naturel et la grace contrastent avec la roideur et l'affectation des femmes de ce pays. Sa conversation me plut. Je lui demandai en la quittant la permission de lui faire ma cour ; elle daigna me l'accorder. Mon impatience me permit à peine d'attendre l'heure de me présenter chez elle. Elle est étrangère, et demeure avec une tante, dont la physionomie n'est pas à beaucoup près aussi aimable. Il fallut cependant paroître occupé d'elle. J'eus soin de lui adresser de temps en temps la parole, et en moins d'une demi-heure elle me mit au fait de plusieurs particularités de sa vie, dont j'ai su depuis toute l'histoire. Cette femme dépourvue d'esprit, de sens, de fortune,

sottement éblouie de l'éclat de son nom, imbue des plus grossiers préjugés, conserve encore un reste de beauté. Elle eut dans sa jeunesse une conduite légère, et fit par ses caprices le désespoir de plus d'un amant. Sur le retour elle se soumit au joug d'un vieil officier, qui crut l'honorer en l'épousant. Il est mort, et maintenant veuve, sans enfans, sans amis, elle seroit délaissée de l'univers entier, si sa charmante nièce ne lui attiroit encore quelques regards.

Le 8 janvier 1772.

Quels hommes que ceux dont une vaine étiquette absorbe toute l'existence, qui se consument en longs et pénibles efforts pour occuper à table une place plus distinguée! Ne diroit-on pas à les voir que ce sont des gens désœuvrés qui cherchent à remplir ainsi le vuide du temps? Mais non, la plupart sacrifient à ces mi-

sères leurs intérêts et leurs plaisirs. La semaine dernière on projeta une course de traîneaux; au moment du départ il s'éleva une contestation pour le pas, et la partie n'eut point lieu.

Les insensés! ils ignorent que la place ne fait rien au mérite; que ceux qui figurent au premier rang jouent rarement le premier rôle. Combien de rois gouvernés par leurs ministres! de ministres par leurs secrétaires! Quel est donc, diras-tu, le premier? Celui qui, fort de la supériorité de ses lumières et de son ascendant sur les autres, fait servir leurs passions d'instrumens à ses desseins.

Le 20 janvier.

C'est d'une chaumière où je me suis réfugié pendant l'orage que je vous écris, ô ma Charlotte. Depuis que je vis à D*** dans un monde étranger, entièrement

étranger à mon cœur, il ne s'est présenté aucune occasion, non aucune où ce cœur ait senti, ait pu sentir le besoin de s'ouvrir à vous. Mais à peine dans cette cabane étroite et solitaire, où je n'entends d'autre bruit que celui de la grêle et des vents, vous avez été ma première pensée; votre image a frappé mes yeux en entrant.... Oui, Charlotte, c'étoit bien vous, vous sans le moindre nuage, rayonnante d'amour et de beauté, telle que je vous vis pour la première fois.

O si vos regards perçant jusqu'ici pouvoient me suivre dans ce tourbillon du monde et des plaisirs où je suis emporté malgré moi, combien vous plaindriez votre ami, seul au milieu de la foule, privé d'appui, d'intérêt, accablé de tristesse, et dévoré d'ennui! Mon ame n'a plus d'énergie, mon esprit est abattu, et mes forces défaillantes sont prêtes à m'abandonner. Tout me fatigue, rien ne m'attache. Les objets ne font que paroître et disparoître à mes yeux, et je me demande souvent si mon existence

elle-même n'est pas un vain prestige.

Le soir je me propose d'être debout avant l'aurore pour voir le soleil monter sur l'horizon, et je ne puis m'arracher de mon lit. Le matin je forme le projet de me promener à la douce clarté de là lune, et je reste enfermé chez moi. Tous les jours je me lève, je me couche sans but, sans desirs : faut-il m'en étonner? Elle est tarie dans sa source cette sensibilité qui mettoit en mouvement tous les ressorts de mon être ; j'ai perdu l'illusion qui faisoit la consolation de mes nuits et le charme de mon réveil.

Une seule personne, c'est une femme (elle vous ressemble, Charlotte, si l'on peut vous ressembler), parvient quelquefois à me distraire de mes cruels chagrins. Cette femme est mademoiselle de B***. Son ame tendre et compatissante se peint dans ses beaux yeux bleus. Fatiguée du rang importun où l'a placée la fortune, elle voudroit s'y dérober, et, loin du tumulte, au fond d'une retraite écartée, chercher dans le calme et dans

l'innocence de la nature un bonheur que les hommes ne peuvent lui donner. Nous parlons souvent de vous. Elle vous aime, Charlotte ; elle se plaît à vous rendre les hommage qui vous sont dus.

O que ne suis-je encore assis près de vous, au milieu de nos chers enfans, dans votre cabinet favori! Si leurs jeux trop bruyans nous importunoient, je les rassemblerois en silence autour de moi par l'appât séduisant d'un conte.

L'orage est dissipé ; le soleil, prêt à se coucher, éclaire de ses rayons mourans la campagne couverte de neige. Je vais quitter cette chaumière et rentrer dans ma prison. Adieu, Charlotte! adieu!

Le 8 février.

Il fait un temps épouvantable, et je m'en réjouis. Depuis mon arrivée dans ce pays un seul beau jour n'a pas lui, dont les charmes n'aient été troublés pour moi.

Maintenant que la pluie, la neige, et la grêle sont déchaînées dans les airs, je me dis : Il ne règne pas plus de calme aux champs qu'à la ville, dans la nature que dans mon cœur, et je suis moins malheureux.

Quand le soleil se lève pur et sans nuage je ne puis m'empêcher de m'écrier : Voilà donc encore une faveur du Ciel qu'ils vont se ravir ; car il n'est rien qu'ils ne se ravissent, bonheur, plaisir, réputation, les uns par méchanceté, les autres par sottise, tous, s'il faut les en croire, dans les meilleures intentions. Quelquefois je suis tenté de me jeter à leurs pieds pour les conjurer de ne pas déchirer avec tant de fureur leurs entrailles.

Le 17 février.

Mon ambassadeur devient tous les jours plus insupportable. Les instructions qu'il me donne sont si ridicules que je suis

souvent forcé de m'en écarter et de faire à ma tête. Il se fâche alors, et ne trouve rien de bien. Il s'est plaint de moi à la cour, et le ministre, sur sa plainte, a cru devoir m'adresser une légère réprimande. J'étois sur le point de demander mon congé, lorsque j'ai reçu de lui une lettre qui m'a pénétré de reconnoissance et d'admiration. Avec quelle bonté, avec quel intérêt il daigne m'engager à modérer l'excessive sensibilité qui m'emporte quelquefois au-delà des bornes! Loin d'en blâmer le principe, il m'exhorte seulement à le mieux régler, et à diriger vers uu but utile ce zèle ardent, ce noble enthousiasme, premiers mobiles de toutes les actions généreuses. Ainsi donc la paix est de retour dans mon ame pour quelques jours au moins. O mon ami! la paix de l'ame, le contentement de soi-même, voilà les véritables trésors; pourquoi faut-il qu'ils coûtent tant à acquérir, et qu'on les perde si facilement?

Le 20 février.

QUE Dieu vous bénisse, mes amis! qu'il vous accorde tout le bonheur qu'il me refuse! Je te remercie, Albert, de m'avoir trompé. J'attendois la nouvelle de votre mariage pour détacher du mur de ma chambre le portrait de Charlotte. Vous êtes unis, et son image est encore là. Eh bien, qu'elle y reste; et pourquoi non? La mienne aussi n'est-elle pas au milieu de vous? Sans te nuire, Albert, n'ai-je pas la seconde place dans le cœur de Charlotte? Oh oui, et je veux, et je dois l'y conserver. Oh! je deviendrois furieux si elle oublioit... L'enfer est dans cette pensée. Adieu, Albert! Ange du ciel, Charlotte, adieu!

Le 15 mars.

J'AI essuyé une mortification qui me chassera d'ici. J'en frémis encore de rage. Le mal est sans remède, et c'est vous que j'en accuse, vous tous, cruels amis, conseillers perfides qui m'avez imposé le joug que je subis aujourd'hui. J'ai suivi vos avis; vous êtes contens. Peut-être pour vous dispenser de me plaindre crierez-vous encore à l'exagération, à la misanthropie. Voici le récit exact de ce qui s'est passé.

On sait l'intérêt que le comte de C** me témoigne. Hier il me prie à dîner. C'étoit le jour où il a coutume de réunir chez lui toute la noblesse de la ville. Je l'ignorois, ainsi que l'étiquette qui nous bannit de ces assemblées. Au sortir de table nous passons dans le salon. Je me promène en causant avec le comte. Le colonel B** survient et se joint à nous. L'heure du cercle arrive sans que je m'en doute, la porte s'ouvre, et l'on annonce

son excellence [1] M. de S****, sa noble épouse et leur incomparable fille. Ils entrent d'un air digne, le sourire sur les lèvres, distribuant à droite, à gauche des regards de protection. Cette espèce m'est odieuse. Je songe à me retirer, je n'attends que le moment où je pourrai prendre congé du comte, lorsque paroît mademoiselle de B***. A sa vue le cœur me bat, j'oublie ma résolution, et cours me placer derrière elle ; mais bientôt je m'apperçois qu'elle a l'air froid et distrait, et qu'elle me parle avec embarras. Je m'en étonne. Quoi! dis-je, ressembleroit-elle à tout ce monde? Dans mon dépit je veux partir. Je reste cependant. Il me seroit si doux de la justifier! mes soupçons peut-être sont mal fondés. J'attends un mot de sa bouche pour me tirer

[1] Il y a ici dans l'original plusieurs peintures grossières que j'ai fort adoucies. Je voulois même supprimer entièrement cette lettre et la suivante ; mais j'ai réfléchi qu'elles formoient un des principaux traits du caractère fanatique de Werther, et je les ai conservées.

(*Note du traducteur.*)

d'erreur, que sais-je enfin? Le salon se remplit. Arrivent successivement le baron de F***, qui étale avec complaisance sur sa personne toute sa garde-robe gothique, le conseiller aulique R*****, le pauvre et ridicule J***, dont la toilette bigarrée est un assemblage grotesque des anciennes et des nouvelles modes. J'adresse la parole à quelques personnes de ma connoissance; à peine daignent-elles me répondre. Uniquement occupé de mademoiselle de B***, je ne prends pas garde que les femmes se parlent à l'oreille dans un coin du salon, que les hommes se promènent d'un air agité, et que madame de S*** entretient mystérieusement le comte. Enfin celui-ci vient à moi, et, me tirant dans l'embrasure d'une fenêtre: « Vous connoissez, me dit-il, nos « ridicules préjugés: on s'étonne, on murmure de vous voir ici; je serois désolé « que vous crussiez... Votre excellence, « dis-je en l'interrompant, daignera m'excuser. J'aurois dû remarquer plutôt l'effet que cause ma présence. Je pensois

« depuis long-temps à me retirer. Un « mauvais génie, sans doute, m'a retenu « jusqu'à présent, ajoutai-je en souriant « et m'inclinant profondément». Le comte me serre la main avec affection, je rentre chez moi, et, montant à cheval, je cours à M**** admirer sur la colline le coucher du soleil, et lire dans l'Odyssée le chant sublime où Homère décrit avec tant de charmes l'accueil touchant qu'Ulysse reçoit des pâtres hospitaliers.

Le soir je reviens à mon auberge à l'heure du souper. Il n'y avoit encore dans la salle à manger que quelques personnes qui s'amusoient à jouer aux dés sur un coin de la table. Le bon A*** s'approche de moi avec un air d'intérêt, et, me prenant la main : « Tu as eu du cha-« grin, me dit-il ; le comte t'a renvoyé de « son assemblée. — Moi? répondis-je ; « point du tout. Je suis sorti dans la cam-« pagne parceque j'avois besoin de res-« pirer. — Je te sais gré, ajouta-t-il, de « prendre ainsi la chose ; mais je m'af-« flige pour toi de la publicité qu'elle a

« déja acquise ». Ces mots commencèrent à m'alarmer. Tous ceux qui survinrent et qui me regardoient : ils savent mon aventure, me disois-je. Mon sang bouilloit dans mes veines.

Et maintenant par-tout où je vais, je suis accueilli par une insultante pitié. Je lis sur le visage de mes ennemis l'expression triomphante de leur joie. Je les entends se dire : c'est ainsi qu'on punit les présomptueux qui, fiers de quelques vains avantages, osent braver les préjugés et s'élever au-dessus de leurs égaux. N'y a-t-il pas là de quoi devenir furieux? car on a beau prêcher la modération, la patience; quel est l'homme de cœur qui résiste au mépris, et souffre l'outrage?

Le 16 mars.

Tout conspire à me désespérer. Aujourd'hui je rencontre à la promenade mademoiselle de B***; je l'aborde, et lui té-

moigne, lorsque nous sommes seuls, la douleur que me cause son changement. « O Werther! me dit-elle d'un son de « voix ému, vous qui lisez dans mon « ame, deviez-vous interpréter si mal « mon trouble? Que ne puis-je vous pein- « dre ce que j'ai souffert pour vous du « moment où j'ai paru dans cette fatale « assemblée! Je prévoyois tout ce qui « s'est passé; je savois que mesdames « de S*** et de T** en sortiroient plutôt « que d'y rester avec vous; et mainte- « nant quel éclat ne fait point dans le « monde cette fâcheuse aventure? Moi- « même que de désagrémens elle m'a déja « causés! ajouta cette aimable personne « les larmes aux yeux ». Je ne me possé- dois plus, et, près de me jeter à ses pieds : « Au nom de Dieu, m'écriai-je, « expliquez-vous »! Elle essuya ses pleurs sans prétendre les cacher. « Vous con- « noissez ma tante, me dit-elle. Elle étoit « avec moi. Elle a été témoin de tout. « Hier au soir, ce matin encore, il m'a « fallu essuyer de sa part les plus durs

« reproches sur ma liaison avec vous, « vous entendre rabaisser, humilier, sans « pouvoir, sans oser vous défendre qu'à « demi. »

Chacune de ces paroles me déchiroit le cœur. Elle ne sentoit pas combien il eût été généreux de me les épargner. Elle ajouta mille circonstances accablantes: la honte qui résulteroit pour moi de cet affront, le triomphe de mes ennemis ravis de voir tomber sur ma vanité cette punition exemplaire. Quel supplice d'entendre tous ces détails d'une bouche adorée! Je me retirai dans un désordre inexprimable, et ma rage, que je retenois avec peine, s'est développée d'une manière terrible. Je voudrois, oui je voudrois que quelqu'un osât me provoquer pour avoir le plaisir de lui plonger mon épée dans le sein. Il faut du sang à ma fureur, du sang... fût-ce le mien. Souvent j'ai saisi mon couteau, brûlant de soulager d'un seul coup ce cœur oppressé. On parle d'une noble race de coursiers qui, fatigués d'une longue traite, s'ou-

vrent eux-mêmes une veine pour respirer plus librement. Je suis tenté d'imiter leur exemple, et de me frayer ainsi la route vers une éternelle liberté.

Le 24 mars.

J'ai demandé mon congé, et j'espère l'obtenir bientôt. Tu me pardonneras de n'avoir pas commencé par m'assurer de ton consentement; mais je savois d'avance toutes les raisons que tu me donnerois pour m'engager à rester, et il falloit que je partisse. Charge-toi d'annoncer cette nouvelle à ma mère. Dans l'impuissance où je suis de songer à mes propres intérêts, pourroit-elle me savoir mauvais gré de négliger les siens? Elle doit s'affliger, je l'avoue, de voir son fils renoncer si jeune à la brillante carrière qui s'ouvroit devant lui, et se replonger dans une obscure inaction. Eh bien! prodiguez-moi les reproches, accusez-moi

d'imprudence, de folie, rassemblez tous les motifs qui pouvoient, qui devoient me retenir ici; le dessein en est pris. Je pars. Et pour que vous n'ignoriez point où je vais, je vous dirai que le prince de ** m'a proposé de l'accompagner dans ses terres, et d'y passer avec lui la belle saison. Je dois y jouir d'une entière liberté. Il me l'a promis, et, comme nous nous entendons jusqu'à un certain point, j'ai voulu en courir la chance, et je pars avec lui.

Le 19 avril.

P. S. Mille graces de tes deux lettres. J'attendois pour y répondre que ma démission fût acceptée. Je craignois toujours que ma mère ne cherchât à traverser mes vues; maintenant il seroit trop tard. J'ai mon congé. Je ne te dirai point avec quelle répugnance le ministre me l'a délivré, ni ce qu'il a daigné m'écrire d'obligeant à ce sujet; ces détails ne feroient qu'augmenter tes regrets. Le

prince héréditaire m'a envoyé vingt-cinq ducats pour adieux, avec quelques lignes pleines de bonté, écrites de sa propre main : ainsi je n'ai pas besoin de l'argent que je demandois à ma mère.

Le 5 mai.

Je pars demain, et, comme le lieu où je suis né n'est qu'à six milles de la route, je veux m'en écarter pour le revoir; je veux y rechercher les traces de mon enfance, de ces jours heureux qui ont fui comme un songe. J'entrerai par la même porte par laquelle nous sortîmes ma mère et moi, lorsqu'à la mort de mon père nous quittâmes cette retraite chérie pour venir habiter la ville. Adieu, tu ne tarderas pas à recevoir de mes nouvelles.

Le 9 mai.

J'AI fait l'excursion que je projetois avec tout le recueillement d'un pélerin qui visite les lieux saints, et l'aspect du sol natal a ranimé dans mon ame mille sentimens que j'en croyois effacés. Arrivé à S***, qui n'est éloigné que d'un quart de lieue de la ville, je renvoyai ma voiture et je mis pied à terre pour me livrer plus en liberté au charme de mes souvenirs. Je me trouvois sous le tilleul qui servoit jadis de but et de terme à mes courses les plus longues. Quelle révolution! Alors, dans une heureuse inexpérience, je soupirois après un monde dont la perspective séduisante enchantoit mon imagination, où je me promettois tant de jouissances, où j'espérois tant d'aliment à ma sensibilité. J'en revenois maintenant de ce monde... ô mon ami! avec combien d'espérances trompées! d'illusions évanouies! Je voyois devant moi la montagne du sommet de laquelle je

prenois tant de plaisir à égarer ma pensée dans les sombres forêts, dans les fertiles plaines qui se déployoient sous mes pieds; que de peine j'avois à en descendre lorsque l'heure prescrite me rappeloit à l'étude!

Cependant j'approchois de la ville; je saluai avec transport tous les pavillons, tous les jardins qui m'étoient connus. Les nouveaux me causèrent une impression désagréable, ainsi que les changemens que j'observai dans les anciens. Enfin j'arrivai à la porte. O mon ami! je n'essaierai pas de te peindre mon ivresse; les sensations dont mon cœur étoit plein ne peuvent se décrire. Je logeai sur la place près de laquelle notre maison étoit située. Je cherchai de l'œil l'école où une vieille et respectable institutrice éleva mon enfance. Elle étoit convertie en boutique. Je me rappelai les émotions de tristesse et de joie, de crainte et d'espérance que j'éprouvai dans cette étroite enceinte. A chacun de mes pas se réveilloit un souvenir. Non, jamais pélerin

dans la terre sainte ne fut plus fortement, plus religieusement ému.

Je suivis les rives du fleuve jusqu'à une métairie où nous allions souvent nous promener. C'étoit là que je m'exerçois avec mes camarades à lancer sur l'eau de petites pierres plates qui en effleuroient en bondissant la surface. Quelquefois immobile, les yeux attachés sur le cours du fleuve, je me peignois des plus vives couleurs les innombrables contrées qu'il arrosoit de ses ondes; je les peuplois de géans; je les couvrois de magiques palais; aucunes bornes n'arrêtoient mon ardente imagination, et je finissois par me perdre dans une vague rêverie qui faisoit couler mes larmes. Telle étoit, mon cher William, l'ignorance et la simplicité de nos bons aïeux: leur poésie, leurs idées, leurs images, se ressentent, si j'ose m'exprimer ainsi, de la naïveté de l'enfance. Lorsqu'Ulysse parle de la vaste mer, de la terre sans limites, son langage a je ne sais quoi d'obscur et de mystérieux. Que me sert de répéter après

tous les écoliers que la terre est ronde? Il n'en faut à l'homme que quelques toises pour soutenir son existence, et moins encore pour y cacher sa dépouille.

Je suis maintenant établi chez le prince. Son caractère me plaît par sa franchise et par sa vérité; mais je ne puis définir une certaine espèce de gens qui l'entourent. Sans avoir tout-à-fait la mine de frippons, ils n'ont cependant pas l'air d'honnêtes gens, et quelques démonstrations d'amitié qu'ils me fassent, il m'est impossible d'y ajouter foi. Une seule chose me fâche dans le prince, c'est qu'il affirme trop souvent d'un ton d'autorité des choses qu'il ne sait que par ouï dire, ou pour les avoir lues; et que dans la conversation il donne presque toujours les apperçus des autres comme ses propres jugemens. Il fait aussi plus de cas de mon esprit et de mes foibles talens que de ce cœur, mon unique orgueil, ce cœur, seul principe et source intime de toutes mes facultés, ainsi que de mon bonheur et de mes souffrances.

Ah ! ce que je sais, tout le monde peut le savoir ; mais qui jamais eut un cœur comme le mien ?

Le 25 mai.

J'AVOIS conçu un projet dont je ne comptois te parler qu'après l'exécution. Aujourd'hui que j'y ai renoncé, je m'en vais te l'apprendre. Je voulois entrer au service. J'espérois beaucoup pour mon avancement de la protection du prince, qui est général des troupes de ****. Je me suis ouvert à lui de mon dessein ; mais il m'a donné de si fortes raisons pour m'en détourner, qu'il y auroit eu de ma part plus d'entêtement encore que de zèle à y persister.

Le 11 juin.

NON, mon ami, quelque chose que tu me dises, il faut que je parte. Que gagnerois-je à différer? Le temps m'accable de son poids. Le prince, il est vrai, me traite avec bonté; mais je ne suis point ici dans ma sphère. Nous n'avons ensemble nul rapport. Son esprit (car on ne peut nier qu'il n'en ait) est un esprit ordinaire; sa conversation ne laisse pas plus de traces que la lecture d'un livre frivole. Mon ami, encore huit jours, et je reprends ma vie errante. Je n'aurai recueilli d'autre fruit de mon séjour que d'avancer mes ouvrages. Le prince ne manqueroit point de goût, ni de sentiment pour les arts, si ces heureuses dispositions n'étoient étouffées en lui par des vues étroites et par un attachement servile aux règles. Souvent au milieu d'un discours animé dans lequel je cherche à l'initier aux sublimes beautés de la nature et de l'art, il m'interrompt brus-

quement pour me débiter avec emphase un mot technique.

Le 16 juillet.

Je ne suis qu'un étranger, qu'un voyageur sur la terre ; et vous, êtes-vous donc autre chose?

Le 18 juillet.

Tu me demandes où je prétends aller? je vais te le dire en confidence. Je passerai encore ici quinze jours ; puis j'irai visiter les mines de R**. C'est là du moins ce que je me persuade ; mais dans le fond mon unique dessein est de me rapprocher de Charlotte. Adieu. J'ai honte de mes caprices ; je rougis de moi-même.

Le 29 juillet.

[1] O BONHEUR! ô comble du bonheur! Qui? moi, son époux? moi, l'époux de Charlotte? Grand Dieu! si tu m'accordois jamais une pareille félicité, ma vie entière ne seroit qu'actions de graces. Mais qu'ai-je dit? Pourquoi pleuré-je? Ciel! pardonne-moi ces larmes, ces vœux insensés! Charlotte, mon épouse! Je presserois contre mon sein la plus aimable, la plus aimée des femmes! Lorsqu'Albert entoure de ses bras sa taille charmante, un froid mortel pénètre jusqu'à mon cœur.

L'avouerai-je? pourquoi non? Elle eût été plus heureuse avec moi. Albert ne sauroit remplir toute l'étendue de ses desirs; il manque d'une certaine sensibi-

[1] Il est clair, d'après cette lettre, que Werther a revu Charlotte. Pourquoi l'auteur n'en a-t-il rien dit? La réunion des deux amans lui auroit fourni une scène touchante dont on ne conçoit pas qu'il se soit privé.

(*Note du traducteur.*)

lité ; leurs ames ne sont point assez d'intelligence ; une douce sympathie n'a point formé leurs nœuds. Le voit-on s'attendrir au passage d'un livre qui fait couler nos pleurs ? partager nos impressions dans mille circonstances où nous sentons, où nous pensons ensemble ? Mais il l'aime, il l'aime avec idolâtrie ; et que ne mérite pas tant d'amour ?

Un importun m'interrompt ; je suis distrait ; mes yeux sont secs. Adieu, mon ami.

Le 4 août.

Je ne souffre pas seul. Tous les hommes ont leur part dans le malheur commun. Hier je cherchai sous les tilleuls ma bonne villageoise. Philippe courut à moi dès qu'il m'apperçut. Sa mère, attirée par ses cris de joie, vint aussi. Comme elle me parut changée ! « O monsieur ! me « dit-elle, mon pauvre Jean est mort.

« (Ce furent ses premières paroles.) Mon « mari est revenu de Suisse et n'en a rien « rapporté. La fièvre l'a pris en chemin, « et sans les secours de quelques person- « nes charitables il seroit réduit à men- « dier son pain ». J'étois trop ému pour lui répondre. Je lui donnai tout ce que j'avois dans ma bourse, et m'empressai de me soustraire à ce triste spectacle.

Le 21 août.

QUELQUEFOIS une étincelle de vie voudroit se ranimer en moi... elle s'éteint à l'instant même. En me perdant dans mes songes, je ne puis me défendre de cette pensée : Quoi ! si Albert mouroit, je serois !... elle deviendroit !... Et je m'attache à ce fantôme imposteur jusqu'à ce qu'il me conduise au bord d'un abyme, devant lequel je recule épouvanté.

Quand je sors de la ville et que je me retrouve sur le chemin que je parcou-

rus pour la première fois en conduisant Charlotte au bal, je m'écrie douloureusement : Comme les choses étoient différentes alors ! Tout, tout a changé ! aucun vestige du passé, plus une goutte du sang qui couloit dans mes veines, plus une des émotions qui faisoient palpiter mon cœur. Il en est de moi comme de l'ombre d'un puissant monarque qui, s'échappant un moment de la tombe pour revoir le palais qu'il bâtit, qu'il orna dans les jours de sa magnificence, ce palais somptueux qu'il légua en mourant à son fils chéri, ne trouveroit à la place que d'informes débris et des monceaux de cendres.

Le 3 septembre.

Souvent j'ai peine à concevoir comment elle peut, comment elle ose en aimer un autre, quand mon amour pour elle est si tendre, si passionné, si exclusif, quand

je ne connois, ne vois, ne sens qu'elle dans l'univers entier.

Le 4 septembre.

Et moi aussi je suis sur mon déclin comme la nature. Mon automne est arrivée. L'hiver s'avance à grands pas. Tu te souviens d'un jeune paysan que je trouvai un jour à Walheim. Je m'informai dernièrement de ce qu'il étoit devenu. On me dit que la veuve qu'il servoit l'avoit renvoyé, et personne ne voulut m'en apprendre davantage. Hier je le rencontrai sur la route du hameau voisin de la ville. Je l'abordai, et il me raconta son histoire, qui fit sur moi une vive impression, comme tu le comprendras sans peine quand tu l'auras entendue. Mais à quoi bon ce récit? pourquoi ne pas renfermer dans mon sein ce qui m'afflige et me tourmente? Pourquoi t'inspirer ma tristesse, et te donner tou-

jours des occasions de me blâmer ou de me plaindre ? N'importe ; puisque j'ai commencé, j'acheverai. Ceci d'ailleurs a plus d'un rapport à la destinée de ton ami.

Ce jeune homme répondit d'abord à mes questions d'un air timide et profondément abattu : puis tout-à-coup, comme s'il sortoit d'un songe, il revint à lui, me reconnut, reprit en moi son ancienne confiance, et me fit l'aveu naïf de ses fautes et de son infortune. Il me raconta (il sembloit trouver dans ses souvenirs une jouissance mélancolique), il me raconta que l'amour dont il brûloit pour sa chère maîtresse s'étoit accru d'une manière terrible ; qu'il avoit fini par en perdre l'appétit, le sommeil, toute idée de ses devoirs, faisant continuellement ce qui lui étoit défendu, et négligeant ce qu'on lui recommandoit de faire ; qu'il ne savoit pas (ce sont ses expressions) *où sa pauvre tête étoit allée*, ni quel génie malfaisant le poursuivoit sans relâche. Enfin un soir ayant vu sa maîtresse monter seule

dans une chambre écartée, il la suivit, se jeta à ses pieds, et la conjura les larmes aux yeux de céder à ses desirs. La trouvant insensible, il eut recours à la force. Il ignoroit comment il avoit pu se porter à un pareil excès; mais il prenoit le Ciel à témoin de l'innocence de ses vues, et du désir qu'il avoit toujours eu de l'épouser et de lui consacrer sa vie.

Après avoir parlé quelque temps il s'arrêta, comme s'il avoit encore quelque chose à dire qu'il n'osoit articuler. Enfin il m'avoua, en hésitant, les légères faveurs dont sa maîtresse encourageoit son amour. Il s'interrompit deux ou trois fois pour affirmer avec serment qu'il ne disoit pas cela dans l'intention de lui nuire; qu'il l'aimoit et l'estimoit toujours également, et que jamais un mot injurieux à son honneur ne sortiroit de sa bouche. Mais il vouloit aussi me convaincre qu'il n'en avoit point agi avec elle comme un méchant, ni comme un insensé. Ici je suis forcé de recourir à mes éternelles exclamations. Que ne puis-je

te peindre cet homme tel que je l'ai vu, tel que je le vois encore! Que ne puis-je te répéter toutes ses paroles, et te faire ainsi concevoir l'intérêt que j'ai pris, que j'ai dû prendre à sa destinée. Mais tu connois celle de ton ami. Le fond de son cœur est à découvert devant toi; et n'en est-ce pas assez pour t'expliquer le charme qui l'attire vers tous les malheureux, et surtout vers les malheureux de cette espèce?

Je m'apperçois en relisant ma lettre que j'ai oublié de t'achever mon récit: tu en devines aisément la suite. Les efforts du jeune paysan furent vains. Sa maîtresse avoit un frère qui le haïssoit mortellement, et qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le renvoyer, dans la crainte qu'elle ne l'épousât et ne lui fît présent de sa succession. Il accourut au bruit, et, saisissant cette occasion de satisfaire sa haine, il mit ce malheureux à la porte avec un tel éclat qu'il lui ferma sans retour l'entrée de la maison. Voilà ce qu'il m'apprit. Il ajouta qu'il avoit entendu dire depuis peu que sa maîtresse avoit

pris un nouveau domestique, et que le bruit couroit qu'elle alloit l'épouser : mais il avoit juré de ne pas souffrir ce dernier outrage.

Je n'ai rien embelli, rien exagéré. Combien au contraire le tableau que j'avois à faire, a perdu sous mon pinceau de sa force et de son expression !

Ainsi donc l'amour, la fidélité, la constance, ces nobles sentimens qui honorent le cœur humain ne sont point des vertus chimériques. Ils existent, dans toute leur intégrité, au sein de ces hommes que nous osons nommer grossiers et barbares.

Je suis calme en écrivant. Ma main ne tremble pas comme à l'ordinaire. Lis cette histoire avec attention, lis, mon cher William, et pense que c'est aussi celle de ton ami. Oui, tel a été mon commencement, et telle sera ma fin ; mais que je suis loin encore du courage et de la résignation de cet infortuné auquel j'ose à peine me comparer !

Le 5 septembre.

Albert est depuis plusieurs jours à la campagne. Charlotte lui écrivit hier un billet qui commençoit ainsi : « Hâtez-« vous, mon ami, de terminer vos affai-« res et de revenir près de moi : je vous « attends avec impatience ». Elle alloit le cacheter et l'envoyer, lorsqu'Albert lui fit dire que des circonstances imprévues le forçoient à différer son retour. Le billet resta ouvert sur la table de Charlotte, et me tomba le soir entre les mains. Je le lus, et me mis à sourire. Elle me demanda à quoi je pensois ? Que l'imagination, m'écriai-je, est un présent divin ! je me suis un moment figuré que ce billet s'adressoit à moi. Elle changea de propos, parut mécontente, et je me tus.



Le 12 septembre.

Charlotte ne revint qu'hier de la campagne où elle étoit allée rejoindre Albert. Je me rendis chez elle à son arrivée. Comme j'entrois dans sa chambre elle vint au-devant de moi, et me tendit sa main, que je serrai avec transport.

Un serin vola de la glace sur son épaule. « C'est un nouvel ami que je vous pré- « sente, me dit-elle en le prenant sur son « doigt. Voyez comme il est caressant! « comme il bat des ailes! comme il me « baise! voyez. »

L'oiseau s'étoit élancé de son doigt à sa bouche, et la béquetoit avec autant de vivacité que s'il eût senti son bonheur.

« Je veux aussi qu'il vous baise, dit- « elle en l'approchant de moi ». Il ne fit que voler de ses lèvres sur les miennes, et me transmit dans ce rapide passage le souffle et la pure haleine de Charlotte.

Ses baisers, dis-je, ne sont point désintéressés. Il cherche à manger, et pa-

roît peu satisfait de mes stériles caresses.

Elle l'appela, et lui présenta de petites miettes de pain sur ses lèvres entr'ouvertes qu'embellissoit le sourire enchanteur de la bonté.

Je détournai les yeux. Dieu! que lui avois-je fait pour me traiter avec cette dangereuse familiarité? Devoit-elle, en m'offrant sans voile de pareilles images, allumer le feu dans mes veines, et tirer mon être de ce sommeil bienfaisant qui suspend quelquefois le sentiment de mes peines, et me tient lieu du bonheur que je n'ai pas? Mais que dis-je? m'est-il permis de lui faire des reproches? puis-je m'offenser de sa confiance? Hélas! elle sait bien que je ne la trahirai pas. Elle connoît tout mon amour!

Le 15 septembre.

COMMENT retenir son indignation en voyant méconnus et méprisés les seuls

biens qui aient encore quelque prix sur la terre ? Tu te souviens des noyers sous lesquels je me reposai un soir avec Charlotte chez le ministre de St***, de ces noyers touffus dont l'ombrage étoit si agréable. Quelle fraîcheur ils répandoient dans la cour du presbytère ! Avec quel plaisir on se retiroit sous leur voûte épaisse ! et comme on y bénissoit la mémoire des respectables ministres qui les avoient plantés ! Le maître d'école répétoit souvent le nom de l'un d'eux, qu'il tenoit de son grand-père, et je ne m'asseyois jamais sous ces arbres sans lui offrir le muet hommage de ma reconnoissance. Ce pauvre maître d'école ! il avoit hier les larmes aux yeux en m'apprenant qu'ils étoient abattus... Mes noyers abattus ! Dans ma fureur je punirois de mort le barbare dont la main sacrilège osa leur porter le premier coup. Quel spectacle pour moi qui serois capable de prendre le deuil si, possédant deux arbres semblables, je venois à en perdre un de vieillesse ! Tout le village est indigné.

Puisse la femme du nouveau ministre coupable de cet attentat en être punie par le dépérissement de ses troupeaux et par la stérilité de ses champs! Si tu es curieux de la connoître, la voici trait pour trait. C'est une grande femme, pâle et maigre, d'un tempérament hypocondriaque, haïssant le monde entier; une écervelée qui veut passer pour savante, se mêle de commenter le droit-canon, travaille jour et nuit à la réformation religieuse et morale de la chrétienté, rit de pitié des extravagances de Lavàter, et a déclaré une guerre à mort à tous les plaisirs que lui interdit sa santé débile. Eh! quelle autre qu'une pareille créature pouvoit couper mes noyers? Imagine-toi que la chûte des feuilles rendoit, pendant l'hiver, la cour de madame humide et mal propre; que l'été l'épaisseur du feuillage la privoit des rayons du soleil; et qu'enfin dans l'automne, le bruit des enfans qui abattent les noix à coups de pierres agaçoit ses nerfs et troubloit la profondeur de ses méditations. Voyant

la désolation des habitans, et principalement celle des vieillards, je leur demandai comment ils avoient souffert ce meurtre. Quand le maire veut quelque chose dans ce pays, m'ont-ils répondu, nous n'avons pas le moyen de nous y opposer. Voici ce qui est arrivé, Le maire, et le curé qui vouloit cette fois tirer parti des ruineuses fantaisies de sa femme, sont convenus de partager la valeur des arbres. L'administration, instruite de leur accord, a profité de cette occasion pour ressusciter d'anciens droits sur la partie du presbytère où étoient situés les noyers, et les a vendus au dernier et plus offrant enchérisseur... Ils sont abattus. O si j'étois prince, j'ordonnerois que la femme du curé, le maire et l'administration.... Si j'étois prince, que m'importeroient tous les arbres de mes états?

Le 10 octobre.

Quand je rencontre ses yeux noirs je ne desire plus rien. Cependant une chose me surprend et m'afflige : c'est de voir qu'Albert ne semble pas aussi heureux avec elle qu'il se flattoit de l'être, que je l'aurois été si... Je n'aime point les réticences ; mais ici je ne puis m'exprimer autrement, et c'est je crois me faire assez entendre.

Le 12 octobre.

Ossian a remplacé pour moi Homère. Dans quelles sphères élevées ce poëte sublime me transporte ! Tantôt errant avec lui dans l'épaisseur des bois je distingue à la pâle clarté de la lune les ombres des Bardes que la tempête emporte au milieu des nuages ; tantôt assis sur le sommet de la montagne où retentit le bruit du

torrent, j'entends les soupirs étouffés des mânes qui gémissent au fond de leurs obscures retraites ; mon oreille est frappée des plaintifs accens de la jeune fille prosternée sur le monument couvert de mousse de son brave et malheureux ami. Que fais-tu dans ces bocages, auguste vieillard à cheveux blancs ? Tu cherches les traces de tes ancêtres, et tu ne trouves, hélas ! que leurs tombeaux. Tes regards désolés se tournent vers l'étoile du soir prête à éteindre ses feux dans la mer agitée. Tu te rappelles le temps où cet astre favorable protégeoit tes nobles travaux, où le flambeau des nuits guidoit à ton retour ta pouppe victorieuse et couronnée. Dans quelle sombre douleur il est enseveli ! Le dernier des héros, le héros abandonné ne connoît plus d'autre douceur que de s'entretenir avec les ombres de ses ancêtres. Tristement incliné sur la pierre qui recouvre leur cendre glacée, il s'écrie : « Et moi aussi le voyageur viendra me chercher ; il viendra celui qui « m'a vu dans tout l'éclat de ma jeunesse ;

« il appellera le Barde, l'illustre fils de « Fingal..... Étranger sensible et géné- « reux, cesse d'inutiles poursuites. C'est « en vain que tu me demandes à la terre « des vivans, car tu foules aux pieds ma « tombe ! »

Le 19 octobre.

Ce vuide, ce vuide affreux de mon ame, comme il seroit tout d'un coup rempli, si je pouvois une fois, rien qu'une fois, la serrer dans mes bras !

Le 26 octobre.

Qu'importe, mon cher William, une créature de plus ou de moins dans le monde? J'étois avec Charlotte, lorsque deux de ses amies vinrent la voir. Je passai dans la chambre voisine, je pris un

livre, puis, changeant de pensée, je me mis à écrire. Je les entendis parler bas. Elles causoient de choses et d'autres, de nouvelles de la société, de mariages, de maladies, de morts. Les médecins, disoit l'une, ont condamné madame R****, elle se meurt de la poitrine, elle est d'une maigreur effrayante, à chaque instant il lui prend des foiblesses, je ne donnerois pas une obole de sa vie. M. N*** est aussi très mal, dit Charlotte. Je le crois hydropique, ajouta l'autre en riant. Indigné de cette légèreté, je me transportai, en imagination, auprès du lit de ces infortunés. J'entendois leurs gémissemens, j'étois témoin du désespoir qui s'emparoit d'eux à l'approche du terme fatal : et ces femmes s'entretenoient de leurs maux et de leur fin prochaine avec une si cruelle indifférence !

Faisant ensuite un retour sur moi-même, j'examinai la chambre où j'étois, les objets qui m'environnoient, les papiers d'Albert, les meubles, et cet arrangement auquel mon œil est si bien accou-

tumé. Tu vois, me dis-je en soupirant, tes rapports dans cette maison. Estimé, chéri de tes amis, ils ne vivent que pour toi, et tu n'existes que par eux : eh bien ! qu'un évènement te force à les quitter, à disparoître du cercle qu'ils ont l'habitude de parcourir avec toi, sentiront-ils, et combien de temps, le vuide qu'y laissera ton absence ? O destinée fugitive de l'homme qui ne trouve pas même dans le cœur de ceux qu'il a le plus aimés un refuge contre l'oubli !

Le 27 octobre.

Quoi de plus affligeant que l'impuissance où nous sommes de nous aider, de nous secourir les uns les autres ? Ainsi donc cette paix, ce contentement, cette volupté douce et pure qui ont fui de mon ame, il ne dépend de personne de les y rappeler ; et je ne puis, dans tout l'éclat de ma prospérité, répandre sur cet être

sombre et désespéré un seul rayon du bonheur qui m'éclaire!

Le soir.

J'ai tant de ressources en moi-même, et ma passion pour elle absorbe tout, et l'univers sans Charlotte ne m'est rien!

Le 30 octobre.

Cent fois j'ai été sur le point de la prendre dans mes bras. Fut-il jamais supplice égal au mien? Voir tant de charmes passer et repasser sous mes yeux sans oser y toucher! Ce mouvement est pourtant si naturel! les enfans ne touchent-ils pas à tout ce qu'ils voient?... et moi?...

Le 3 novembre.

Souvent je me couche avec le desir, avec l'espoir de ne plus me réveiller. Le jour renaît, mes yeux se rouvrent à la lumière et mon ame à la douleur. Encore si je pouvois attribuer mes maux à l'influence des astres, à un caprice du sort, au mauvais succès de quelque entreprise, leur poids cruel ne reposeroit qu'à demi sur moi; mais, hélas! le principe fatal en est dans mon sein, comme autrefois la source cachée de tous les biens. Je ne suis donc plus ce même être qui jadis dans la plénitude du sentiment ne rêvoit qu'illusions, que jouissances, que bonheur, et dont l'ame expansive et tendre eût échauffé l'univers du feu de son amour! Maintenant ce cœur est mort. Il n'en découle plus aucune affection douce. Mes yeux sont privés de la faculté de répandre des pleurs, et mes veines arides se contractent péniblement sur mon front. Je souffre beaucoup; car j'ai perdu ce res-

sort, cette force active et vivifiante, mobile et soutien de mon existence. Le spectacle de la nature n'a plus d'attrait pour moi. Je n'éprouve plus de ravissement ee voyant le soleil levant paroître aux bornes de l'horizon, dissiper par degrés la vapeur du matin, et verser sur la prairie sa vive lumière. J'écoute sans émotion le bruit mélancolique du fleuve qui promène en serpentant ses flots entre ses rives dépouillées. Je n'ai plus d'imagination, plus de sensibilité, et mon esprit stérile ne sauroit féconder mon cerveau. Souvent, humblement prosterné, je demande à Dieu la faveur d'une larme, comme le laboureur implore de sa bonté une pluie salutaire, quand le ciel est d'airain, et que la terre déchire son sein de toutes parts.

Mais, hélas! le ciel n'accorde ni son soleil, ni sa pluie à d'importunes prières. O mon cher William! pourquoi ces jours, dont le souvenir me poursuit par-tout, couloient-ils d'un cours si paisible? n'est-ce pas qu'heureux et reconnoissant des

bienfaits de la Providence, je me renfermois sagement dans les bornes du présent, sans oser pénétrer l'avenir d'un regard téméraire?

Le 8 novembre.

Quelquefois cédant aux instances de mes compagnons, je me laisse entraîner à prolonger avec eux le repas du soir. Elle m'a reproché mon intempérance; mais avec quel aimable intérêt! « Que « cela ne vous arrive plus, m'a-t-elle dit. « Pensez à Charlotte »! Que je pense à vous! me suis-je écrié. Faut-il me le recommander? Ah! votre image est toujours dans mon cœur. Aujourd'hui encore j'étois assis à l'endroit où vous descendîtes hier de voiture. Je cherchois... Elle parla aussitôt d'autre chose. Mon ami, je lui suis livré sans défense. Elle peut faire de moi tout ce qu'elle voudra.

Le 15 novembre.

Je te remercie, mon cher William, de ton tendre intérêt, de tes sages conseils; mais, au nom de Dieu, abandonne-moi à ma destinée. Laisse-moi souffrir seul. Au milieu de mes maux, il me reste encore assez de force pour en attendre la fin. Je respecte la religion. Je sais qu'elle est l'appui du foible, la consolation de l'affligé; mais ses bienfaits peuvent-ils, doivent-ils s'étendre à tous? Parcours le monde. Vois quelle multitude d'hommes pour qui elle n'a jamais rien été, pour qui elle ne sera jamais rien. Doit-elle être quelque chose pour moi? Le fils de Dieu n'a-t-il pas dit que ceux-là seront avec lui que son père lui a donnés; et si je ne lui ai pas été donné? Si le père veut me garder pour lui? Ah! ne vois point de dérision dans ces paroles; elles partent du fond de mon cœur. Si tu les interprétois mal, j'aimerois mieux n'avoir rien dit. Ce n'est pas ma coutume de raisonner sur

les choses au-dessus de notre portée.

Quel est en effet le sort de l'homme? De traîner jusqu'au terme son fardeau, de boire le calice jusqu'à la lie... et si ce calice a paru trop amer au Dieu du ciel lui-même, aurai-je l'orgueil de feindre que je le trouve agréable? Rougirai-je de frémir dans le terrible instant où tout mon être tressaille d'effroi entre l'immortalité et le néant, où le passé luit comme un éclair sur le sombre abyme de l'avenir, où l'univers chancèle sous mes pas, et va disparoître avec moi?... Foible créature! échappant à moi-même... entraîné dans le précipice par une force irrésistible, aurai-je honte de faire entendre ce cri douloureux: Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Celui qui roule les cieux comme un voile ne l'a-t-il pas poussé lui-même?

Le 21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare un poison qui nous tuera tous deux; et moi insensé! je m'enivre de ce perfide breuvage qui doit me donner la mort. Que signifient ces tendres regards qu'elle jette quelquefois sur moi, cette bienveillance avec laquelle elle accueille les moindres témoignages de ma passion, cette pitié pour mes souffrances qui se peint dans tous ses traits?

Hier, lorsque je la quittai, elle me tendit sa main. « Adieu, cher Werther, me « dit-elle ». Cher Werther! c'étoit la première fois qu'elle me donnoit ce doux nom. Il retentit dans toutes les parties de mon être. Je le répétai plus de cent fois, et le soir en me couchant je me surpris à dire : Bonne nuit, cher Werther!

Le 22 novembre.

Je ne puis dire à Dieu: *Laisse-la moi;* et cependant je me figure quelquefois qu'elle est mon bien, ma propriété. Je ne puis lui dire: *Donne-la moi*, puisqu'un autre la possède. Ainsi je m'égare dans de vaines subtilités pour tromper ma douleur.

Le 24 novembre.

Elle connoît, elle partage mes tourmens. Aujourd'hui un de ses regards a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je la trouvai seule. Je gardois le silence. Elle attacha sur moi des yeux pleins de langueur... Quel effet magique! Aussitôt je ne distinguai plus rien, ni l'éclat de sa beauté, ni sa physionomie si noble, si touchante. Je ne vis, je ne sentis que ce regard qui exprimoit tant de compassion et d'amour. O pourquoi n'osai-je me jeter

à ses pieds, la prendre dans mes bras, et lui ravir mille baisers? Elle eut recours à son clavecin, et chanta en s'accompagnant une romance mélancolique. Jamais ses lèvres ne m'avoient paru si charmantes. Il sembloit qu'altérées d'harmonie elles s'ouvroient pour aspirer les sons qu'exhaloit l'instrument, et que sa voix mélodieuse n'en étoit que l'écho. Que te dirai-je enfin? trop foible contre une séduction si puissante, je détournai la tête, et levant les mains au ciel que je pris à témoin de mon serment, je jurai de ne jamais profaner par un baiser ces lèvres pures et sacrées. Serment fatal!... Je te serai fidèle: le repos de Charlotte dépend de toi. Ah! si tu n'engageois que ma vie, je voudrois à l'instant même te transgresser et mourir!

Le 30 novembre.

Jamais, non jamais je ne pourrai vaincre ma destinée. En quelque lieu que je porte mes pas, je ne rencontre que misère, que désespoir. Encore aujourd'hui, ô douleur! ô humanité!

Ne me sentant point d'appétit, je sortis pendant l'heure du dîner. La campagne étoit déserte. Il souffloit de la montagne un vent froid et humide, et des nuages obscurs descendoient le long du fleuve. J'apperçus de loin un homme vêtu d'un méchant habit verd, qui paroissoit chercher des plantes parmi les rochers. Lorsque je fus près de lui, il se retourna, et me laissa voir une physionomie douce qui portoit l'empreinte d'une profonde tristesse, mais sans aucune trace d'égarement. Ses cheveux noirs et bouclés flottoient en désordre sur ses épaules. Ses vêtemens annonçoient un homme du commun. Je lui demandai ce qu'il cherchoit. « Je cherche, me répondit-il avec

« un soupir, je cherche des fleurs et je « n'en trouve point. — Mais, mon ami, « ce n'est pas la saison. — Oh! il y a des « fleurs de toutes les saisons, dit-il en « s'avançant vers moi. Mon père a planté « des rosiers dans notre jardin. Tous ont « donné des fleurs. J'en cherche depuis « deux jours, et je n'en trouve point. Ici « même il y a toujours des fleurs, des « jaunes, des rouges, des bleues, et ce- « pendant je n'en puis trouver aucune ». Commençant à soupçonner son état, je lui demandai ce qu'il vouloit faire de ces fleurs. Aussitôt un rire convulsif décomposa ses traits. « N'allez pas me trahir, « dit-il en posant un doigt sur sa bouche, « j'en veux faire un bouquet à ma maî- « tresse.... Oh! elle est bien riche ma « maîtresse! elle a bien des trésors!... — « Et cela n'empêche pas, sans doute, « qu'elle n'attache un grand prix à votre « bouquet? — Elle a des trésors et une « couronne! O si l'empereur me payoit « ce qui m'est dû, mon sort seroit bien « différent! Il fut un temps où j'étois heu-

« reux !... mais maintenant !... Un regard « douloureux qu'il adressa au ciel acheva « sa pensée. — Vous avez donc été heu- « reux autrefois? — Oh ! oui, j'ai été heu- « reux ! que ne le suis-je encore de « même ! »

Dans ce moment une vieille femme accourut à nous, criant de toutes ses forces, « Henri ! Henri ! que fais-tu ici? Je te « cherche par-tout. Viens prendre quel- « que nourriture. — C'est sans doute votre « fils? lui dis-je en m'approchant d'elle. « — Oui, monsieur, mon pauvre fils ! « Dieu m'a affligée, monsieur, d'une ma- « nière bien cruelle. — Y a-t-il long-temps « qu'il est dans cet état? — Il y a près de « deux ans. Depuis six mois seulement il « est un peu plus tranquille, et j'en rends « grace au ciel; car il a été pendant un an « enchaîné à l'hôpital des fous. Mainte- « nant il ne fait de mal à personne; mais « il rêve sans cesse de rois, d'empereurs. « C'étoit un bon et honnête jeune homme « qui m'aidoit à subsister du fruit de son « travail. Tout-à-coup il tomba dans une

« sombre tristesse, qui fut suivie d'une « fièvre chaude et de plusieurs accès de « rage. — Et quel est, lui demandai-je, « le temps qu'il regrette avec tant d'amer- « tume, où il s'estimoit si heureux? — Le « pauvre insensé, s'écria-t-elle avec un « sourire de compassion, c'est le temps « où il étoit à l'hôpital des fous »! Ces mots me frappèrent comme un coup de foudre. Je lui mis dans la main une pièce de monnoie, et m'éloignai précipitamment.

Alors tu étois heureux, m'écriai-je en regagnant la ville à grands pas! Dieu du ciel, as-tu donc voulu que l'homme ne fût heureux qu'avant l'usage de la raison, ou qu'après l'avoir perdu! Infortuné!... et cependant combien je porte envie au désordre de tes sens, à ta mélancolie si douce, si calme. Tu sors plein d'espoir, pour cueillir des fleurs à ta maîtresse, au cœur de l'hiver... tu t'affliges de n'en point trouver, et tu n'en devines pas la cause! Et moi j'erre sans but, sans espoir, je rentre chez moi aussi à plaindre que j'en suis sorti... Si l'empereur te payoit,

ton sort, dis-tu, seroit bien différent. Heureuse créature de pouvoir imputer à un obstacle humain le bonheur qui te manque! tu ne sens pas, tu ne sens pas que tout ton mal est dans ton cœur, dans ton esprit égarés, et qu'il n'y a pas de monarque sur la terre qui puisse t'en guérir.

Périsse dans l'abandon et dans le désespoir l'être dur et barbare qui se rit de la crédulité du malade courant à des eaux éloignées, au risque d'augmenter ses souffrances et de rendre sa fin plus douloureuse; dont l'orgueil insulte à la foi de l'humble publicain qui, pour appaiser le cri de sa conscience, entreprend un pélerinage aux lieux saints. Chaque pas qu'il forme péniblement dans des sentiers rudes et infréquentés est un acheminement vers le but où il aspire; le poids cruel qui l'oppresse s'allège à la fin de chaque journée du voyage. Inhumaine philosophie, oserois-tu traiter de préjugé ce sentiment consolateur? O Dieu! l'homme n'étoit-il pas assez malheureux

par lui-même? falloit-il encore lui donner, dans ta colère, des frères indignes de ce nom, qui lui ravissent le seul bien qu'il possède, sa confiance en tes bontés paternelles? Car l'espoir que nous inspirent les propriétés d'une fleur, d'une plante, d'une source, qu'est-ce autre chose que la confiance en ta Providence qui les a douées de cette vertu salutaire? O mon père que je ne connois pas! mon père qui remplissois autrefois mon ame, et qui maintenant détournes de moi ta face, rappelle-moi à toi; que ta voix ne tarde plus à se faire entendre : ton silence ne suffira pas pour arrêter ce cœur impatient de s'élancer vers toi. Un père peut-il se mettre en courroux, lorsque son fils, qu'il n'attend pas, se précipite dans ses bras, et lui dit: « Me voici de retour, « mon père : ne sois point irrité si j'ai « abrégé l'exil que m'imposoit ta rigueur. « Le monde est par-tout le même, par-« tout peine et travail, récompense et « plaisir; mais que me fait ce monde? Je « ne suis bien que là où tu es, et c'est en

« ta présence que je veux désormais souf-
« frir ou être heureux »! Père céleste, père des humains, repousserois-tu la prière suppliante d'un tel fils?

Le 1er décembre.

William, cet homme dont je te parlois hier, cet heureux infortuné étoit secrétaire du bailli. Il conçut pour sa fille une passion violente qu'il renferma long-temps dans son sein. S'étant à la fin hasardé à en faire l'aveu, on le renvoya, et il en perdit la raison. Je te laisse à juger de mon désespoir, lorsqu'Albert m'a conté ces détails avec autant d'indifférence que tu les liras peut-être.

Le 4 décembre.

C'est fait de moi. Le fardeau de la vie me devient trop pesant : je ne puis le porter davantage. Ce matin j'étois assis à côté d'elle. Elle exécutoit sur son clavecin diverses symphonies. La plus jeune de ses sœurs jouoit, assise sur mes genoux. Des larmes roulèrent dans mes yeux. Je me baissai pour les cacher, et son anneau nuptial frappa ma vue. Mes larmes coulèrent avec plus d'abondance. Tout-à-coup elle commença cet ancien air, plein d'une inexprimable harmonie, cet air qui faisoit jadis mes délices. Je me rappelai le temps où je l'entendis pour la première fois, et je sentis naître dans mon sein un mouvement irréfléchi de joie. Il fut bientôt réprimé par le souvenir du passé, de ces jours de tristesse et de deuil qui s'étoient écoulés depuis, du long enchaînement de mes malheurs, et de la perte de toutes mes espérances. Je me levai, et, parcourant la chambre à

grands pas : au nom de Dieu ! m'écriai-je en m'avançant vers elle, au nom de Dieu, finissez ! Elle cessa de jouer, et, me regardant fixement : « Werther, me dit-« elle avec un sourire qui me perça le « cœur, Werther, vous êtes malade, très « malade. Vos mêts favoris vous répu-« gnent. Allez, calmez-vous, je vous en « conjure ». Je m'arrachai d'auprès d'elle. Dieu du ciel ! tu vois mon malheur, et tu daigneras y mettre un terme !

Le 6 décembre.

Comme son image me poursuit ! Veillant, en songe, la nuit, le jour, elle remplit toute mon ame. Je vois toujours ses yeux noirs ; leur empreinte est gravée dans mon cerveau, dans ce centre mystérieux de nos pensées et de nos affections.

O qu'est-ce que l'homme, ce héros si vanté, ce demi-dieu sur la terre ? Ne manque-t-il pas de force et de courage

précisément lorsqu'il en a le plus de besoin? Que la prospérité l'élève, que le malheur l'abatte, toujours également esclave, au moment où il veut prendre l'essor ne se sent-il pas arrêté par le poids douloureux de ses chaînes?

L'ÉDITEUR AU LECTEUR.

Nous voici arrivés à la dernière, à la plus intéressante époque de l'histoire de notre ami. Combien je regrette que le défaut de matériaux m'oblige d'interrompre à l'avenir, par un récit, la suite de ses lettres ! Dans la nécessité de remplir de cette manière un grand nombre de lacunes, j'ai tâché du moins de me procurer des renseignemens exacts des personnes mêmes qui devoient être le mieux instruites de son histoire. Elle est simple et fidèle jusque dans ses particularités les plus minutieuses. Je n'ai trouvé les opinions partagées que sur les sentimens de quelques personnages.

Mon travail se borne donc à rapporter les faits que j'ai recueillis dans mes nombreuses recherches. Je joindrai à ce récit le petit nombre de lettres qu'a laissées Werther. Je ne négligerai aucun billet tracé de sa main. Tous les détails ont de l'intérêt, et la moindre lumière est précieuse, lorsqu'il s'agit de peindre les actions des hommes que leur esprit élève au-dessus du vulgaire.

Les impressions mélancoliques auxquelles Werther étoit depuis long-temps livré se fortifioient chaque jour dans son cœur, et finirent par s'en emparer entièrement. L'harmonie de son caractère, l'équilibre de ses humeurs une fois troublés ne purent se rétablir. Un feu sombre et caché, une activité funeste le dévoroient intérieurement. Sa vie s'usoit dans de continuels et douloureux combats : de là ces affections si bizarres, si opposées, que l'on observoit en lui, et cet état de langueur et d'épuisement, plus pénible encore que tous les maux contre lesquels il avoit lutté jusqu'alors. Le peu d'ardeur qui lui restoit dans l'esprit acheva de s'éteindre. Il devint d'une société chagrine et fâcheuse, toujours plus injuste à mesure qu'il étoit plus malheureux. C'est-

là du moins ce que disent les amis d'Albert. Ils prétendent que Werther, dissipant comme l'enfant prodigue les biens et les espérances de la vie sans rien mettre en réserve pour les jours de la nécessité, étoit incapable d'apprécier la conduite d'un homme doux et sage qui, possesseur heureux d'un trésor long-temps souhaité, bornoit tous ses vœux à en conserver la jouissance. Albert, ajoutent-ils, n'avoit pas changé en aussi peu de temps. Il étoit toujours également digne de l'estime et de l'amitié que Werther lui témoignoit aux commencemens de leur liaison. Idolâtre de Charlotte, l'orgueil s'unissoit dans son ame à l'amour qu'il sentoit pour elle. Il eût voulu que l'univers rendît hommage à la supériorité de son mérite. Faut-il s'étonner s'il desiroit écarter de l'objet de son culte jusqu'à l'ombre du soupçon, et s'il répugnoit à la seule idée de partager avec un autre, de la manière même la plus innocente, le cœur et les sentimens d'une femme adorée?

Le vieux bailli étant indisposé et forcé de rester chez lui, envoya chercher sa fille. Il faisoit une belle journée d'hiver. La terre étoit couverte d'une neige épaisse, la première qui fût tombée de l'année.

Le lendemain Werther se mit en route pour rejoindre Charlotte, dans l'espoir de la ramener, si Albert n'alloit point la reprendre. La sérénité du ciel, le calme de la nature ne purent éclaircir les soucis qui obscurcissoient son front. De noirs fantômes assiégeoient son imagination, et le seul exercice de sa pensée étoit d'errer sans cesse dans un labyrinthe de maux.

Le mécontentement où il vivoit de lui-même lui persuadoit aisément que l'état des autres ne devoit pas être beaucoup plus tranquille. Il crut remarquer quelque froideur entre Charlotte et son mari. Il s'en fit des reproches auxquels se mêloit une secrète animosité contre Albert. « Voilà donc, se disoit-il en chemin, cet

« amour si tendre, si fidèle, si passionné!
« cette constance inébranlable! Déja l'in-
« différence, la satiété, en ont pris la
« place. Ne préfère-t-il pas les détails de
« la plus misérable affaire à la société de
« cette femme adorable? Connoît-il l'é-
« tendue de son bonheur? sent-il le prix
« du trésor qu'il possède?... Mais il est
« son maître, son époux. Je le sais. Fa-
« tale pensée!... Je croyois en avoir épui-
« sé l'amertume! elle excite en moi de
« nouveaux orages; elle me donne la
« mort. Et l'amitié d'Albert est-elle plus
« à l'épreuve que son amour? Ne regarde-
« t-il pas mon attachement pour Char-
« lotte comme une atteinte à ses droits?
« les soins que je lui rends comme une
« condamnation indirecte de sa négli-
« gence? Oui, je le vois, il me supporte
« avec peine, il desire mon éloignement,
« ma présence lui est importune. »

En se parlant ainsi, tantôt il ralentissoit sa marche, tantôt il s'arrêtoit comme pour revenir sur ses pas. Enfin il parvint à la maison du bailli. Il demanda Charlotte et

le vieillard. Tous les domestiques étoient en mouvement. L'aîné des enfans lui apprit qu'il étoit arrivé un grand malheur à Walheim ; qu'un jeune paysan y avoit été assassiné. Cette nouvelle ne fit sur lui aucune impression. Il entra, et trouva Charlotte occupée à retenir son père qui vouloit, malgré sa foiblesse, se transporter sur le lieu où le crime s'étoit commis. On ne connoissoit point encore l'assassin. La victime servoit depuis peu une veuve qui avoit renvoyé son ancien domestique pour quelque mécontentement.

Werther ne put entendre ces détails sans émotion. « Est-il vrai? s'écria-t-il, « est-il possible? Il faut que j'y coure, « il n'y a pas un moment à perdre ». Et il vole à Walheim. Une foule de circonstances effacées de son esprit viennent s'y retracer. Il ne doute pas que l'assassin ne soit ce jeune infortuné auquel il a parlé plusieurs fois, et qu'il a pris dans une si vive affection.

Il falloit passer sous les tilleuls pour

se rendre au lieu où le corps étoit déposé. Werther tressaillit en traversant cette place qui lui rappeloit des souvenirs si chers et si douloureux. Ce gazon sur lequel les enfans du voisinage se rassembloient pour leurs jeux étoit arrosé de sang. L'amour et l'honneur, les plus nobles passions de l'humanité, s'étoient souillés d'un horrible forfait. Le deuil de la nature ajoutoit encore à sa tristesse. Les arbres adossés au mur du cimetière, qui l'avoient reçu tant de fois sous leur ombre, nuds maintenant et blanchis par les frimas, laissoient voir entre leurs branches dépouillées des tombeaux couverts de neige.

Comme il approchoit de la maison dont une multitude de peuple assiégeoit la porte, de grands cris se firent entendre, et l'on apperçut un détachement d'hommes armés qui escortoit un paysan chargé de chaînes. Werther jeta les yeux sur lui, et le reconnut à l'instant. C'étoit ce jeune domestique si amoureux de sa maîtresse, qu'il avoit surpris dernière-

ment sur la route avec l'air sombre et l'égarement du désespoir.

« Malheureux ! s'écria-t-il en s'élançant vers lui, qu'as-tu fait? Le prisonnier le regarda fixement, se tut, puis d'un ton calme : *Personne ne l'aura!* dit-il, *elle n'aura personne!* On le fit entrer dans la maison, et Werther s'éloigna précipitamment.

Cette émotion violente et terrible ébranla toutes les facultés de son être, et le tira pour un moment de son abattement, de sa léthargie. Les sources de sa sensibilité se rouvrirent. Le desir de sauver cet homme devint en lui une passion. Il étoit si touché de son malheur, de son innocence; il entroit si profondément dans sa position, qu'il se flatta d'exciter sans peine dans le cœur des juges une compassion égale à la sienne. Déja il eût voulu parler pour lui; déja il arrangeoit dans sa tête le plaidoyer le plus pathétique; les mots se pressoient en foule sur ses lèvres, et en courant chez le bailli il répétoit à voix haute tout ce qu'il lui diroit pour l'attendrir.

Il trouva Albert auprès de lui. Cette rencontre imprévue le déconcerta ; mais il se remit bientôt de son trouble, et plaida avec chaleur la cause du prisonnier. Le bailli laissa échapper plusieurs signes d'improbation, et, quoique Werther fût animé de cette éloquence naturelle et persuasive qu'inspire à tout homme sensible le desir d'en sauver un autre, il ne put rien gagner sur l'esprit de son juge. Le bailli ne lui permit même pas d'achever, et, l'interrompant au milieu de son discours, il lui reprocha sévèrement de prendre la défense d'un assassin ; il lui représenta que cette démarche imprudente tendoit à rendre nul l'effet salutaire des lois, et ne compromettoit pas moins le salut public que la sûreté individuelle. Il finit par lui dire que dans une affaire de cette importance il ne pouvoit rien prendre sur lui sans s'exposer à la plus rigoureuse responsabilité, et que son devoir l'obligeoit d'abandonner la procédure au cours ordinaire de la justice.

Werther ne se rendit pas encore. Il conjura le bailli de prêter au moins les mains à l'évasion du prisonnier ; mais ses instances furent vaines. Albert, qui avoit gardé jusque-là le silence, se rangea de l'avis du bailli, et Werther, convaincu de l'inutilité de ses prières, se retira pénétré de douleur, après que l'austère vieillard lui eut répété plusieurs fois : *Il n'y a pas moyen de sauver cet homme.*

On peut juger par le billet suivant, qu'il écrivit sans doute le jour même, de l'impression que ces mots firent sur lui.

« Il n'y a pas moyen de te sauver, mal-
« heureux ! Je le vois bien ; il faut que
« nous périssions tous deux. »

Le parti qu'Albert embrassa dans cette affaire déplut sensiblement à Werther, qui crut y remarquer une secrète intention de le désobliger ; et quoiqu'en y réfléchissant il sentît bien que ces deux hommes pouvoient avoir raison, il eut

mieux aimé renoncer à la vie que d'en convenir.

Nous trouvons dans ses papiers quelques lignes qui ont rapport à cette circonstance, et qui donnent en même temps l'explication de sa conduite avec Albert.

« Qu'importe que je me dise et redise « sans cesse : Albert est bon, généreux. « C'est-là ce qui déchire mon cœur. Je ne « puis être juste à son égard. »

Vers le soir, le froid s'étant adouci, et le vent tournant au dégel, Charlotte revint à pied avec son mari. Elle avoit l'air distrait, préoccupé, et regardoit à chaque instant autour d'elle comme si elle eût cherché quelque chose. Albert s'apperçut de son trouble, et en devina la cause. Il fit tomber la conversation sur Werther; il plaignit et blâma tour-à-tour la malheureuse passion de ce jeune homme, et souhaita qu'on pût trouver un moyen de l'éloigner. « Je le voudrois pour lui, je le

« voudrois aussi pour nous, dit-il à Char-
« lotte. Le monde est injuste. On a tenu
« des propos. Il faut les faire cesser ».
Elle ne répondit rien. Il parut comprendre son silence : au moins depuis ce temps, jamais le nom de Werther ne sortit de sa bouche, et s'il arrivoit par hasard qu'elle le prononçât devant lui, il se taisoit ou changeoit aussitôt de discours.

Les efforts de Werther pour sauver la vie du jeune prisonnier furent la dernière lueur d'une flamme prête à s'éteindre. La mélancolie dans laquelle il étoit plongé n'en devint que plus profonde. Il faillit sur-tout à perdre la raison en apprenant qu'on le forceroit peut-être à déposer contre cet homme qui persistoit obstinément à nier son crime.

Tous les désagrémens qu'il avoit essuyés dans le cours de sa bouillante jeunesse, l'affront récent imprimé sur son front; en remontant vers des époques plus éloignées, mille ennuis de tous genres, mille chagrins cuisans revenoient en foule assiéger sa pensée. Il se voyoit

condamné, à la fleur de l'âge, à une absolue nullité, privé d'avenir, incapable de remplir jamais un rôle sur le théâtre du monde. Il se sentoit brûler d'une flamme éternelle et sans espoir pour une femme charmante dont il troubloit le repos. Ces réflexions douloureuses, le dégoût de la vie qui en étoit la suite, consumoient lentement son être, et l'acheminoient par degrés vers sa fatale catastrophe.

Les lettres suivantes offrent une peinture énergique de ses tourmens, de ses combats, et de son désespoir.

Le 12 décembre.

Cher William, mon état ressemble à celui de ces infortunés qu'on croyoit possédés du malin esprit. Ce n'est point le desir, le frémissement de l'amour; c'est une rage interne, furieuse, qui bouleverse mon ame et m'ôte la respiration. Malheur! ô malheur à moi! il faut que je sorte, que j'erre seul au milieu de la nuit

et des scènes terribles qui caractérisent cette saison ennemie des hommes.

Hier au soir, je fus pris d'un accès. Le dégel étoit venu tout-à-coup, le fleuve, les ruisseaux avoient franchi leurs rives, et inondé mon vallon favori. J'y courus vers minuit. Quel spectacle! du haut d'un rocher j'entendois le bruit des eaux qui se répandoient en fureur sur les prés, sur les champs, sur les bois. La campagne n'étoit qu'une vaste mer agitée par les vents, et couverte d'épaisses ténèbres.

Mais quand la lune, perçant les sombres nuages qui la voiloient, vint éclairer ce désordre effrayant de la nature, et briller sur ces vagues blanchissantes et tumultueuses, je reculai saisi d'horreur... puis tout-à-coup revenant sur mes pas, je m'élançai jusqu'au bord de l'abyme. Les bras étendus, je respirois la mort, je brûlois de me précipiter, de terminer à la fois mon existence et mes tourmens. L'image de ma destruction remplissoit mon ame d'une incroyable volupté. Hélas! et je n'osai détacher mon pied de la

terre. Ah! sans doute, mon heure n'étoit pas encore arrivée! William, que j'aurois brisé de bon cœur cette misérable enveloppe pour voler, libre d'entraves, avec les ouragans, déchirer les nues avec la tempête, et rouler parmi les flots mugissans!

A cet horrible accès succéda un morne abattement. Je cherchai des yeux le saule à l'ombre duquel je m'étois reposé un soir avec Charlotte au retour d'une longue promenade. Il avoit disparu. A peine si j'en pus reconnoître la place. Hélas! dis-je, les alentours de sa maison, son verger, notre berceau, tout est devenu la proie des eaux; et ma pensée se reporta douloureusement vers le passé, comme un prisonnier revoit en songe les biens, la maîtresse, et les honneurs qu'il a perdus sans retour. William, j'ai résisté cette fois à l'ardeur qui m'entraînoit; mais je n'en rougis point. Je n'ai point honte de moi-même; car j'aurai, quand il en sera temps, la force de mourir.

Le 14 décembre.

Tout m'alarme, tout m'épouvante, tout jusqu'à mon ombre. Quel crime ai-je commis? Mon amour pour elle n'est-il pas l'amour le plus pur, le plus saint, le plus fraternel? Jamais desir punissable s'éleva-t-il dans mon sein? Eh bien, maintenant des songes!... Oh! qu'on a raison d'attribuer à une puissance surnaturelle des effets si contradictoires! Cette nuit, je tremble de le dire, cette nuit je la tenois dans mes bras, étroitement pressée contre mon cœur. Je couvrois de baisers ses lèvres de rose d'où s'exhaloit un doux murmure d'amour, mes yeux lisoient dans ses yeux l'expression enivrante de son délire, mon ame se fondoit dans son ame. Ciel! ô ciel! suis-je donc coupable de trouver encore tant de charmes au souvenir de ces ravissans transports? Hélas! il est évanoui ce songe. Le réveil, en ramenant la triste vérité, m'a rendu à l'horreur de mes maux et de

mon désespoir. Des larmes obscurcissent ma vue. Je ne suis bien nulle part; et cependant je ne souhaite rien, je n'ai besoin de rien. Ah! je ferois bien mieux de partir!

Cependant la résolution de quitter la vie s'affermissoit de jour en jour dans son cœur. Depuis son retour auprès de Charlotte, il ne nourrissoit plus d'autre desir, d'autre espoir; mais il s'étoit promis de ne rien précipiter. Il sentoit que cette grande action exigeoit la réunion de toutes ses forces physiques et morales, et qu'elle devoit être autant que possible le résultat d'une ferme conviction, et d'un tranquille courage.

Le billet suivant, trouvé sans date dans ses papiers, montre par quels raisonnemens il s'efforçoit de combattre ses frayeurs et son incertitude.

« Sa présence, sa destinée, l'intérêt
« qu'elle prend à mes maux, font encore

« couler quelques larmes de mes yeux « desséchés.

« Lever le rideau et passer derrière, « voilà tout! Et qu'est-ce que ce pas a de « terrible? Pourquoi frémir? est-ce par- « ceque nous ignorons ce qu'il y a de « l'autre côté? parceque personne n'en « revient, et que notre esprit aveugle « croit toujours voir la douleur et les té- « nèbres là où il ne voit rien? »

Enfin il parvint à se familiariser avec ces redoutables images, et l'on voit par la lettre suivante, dont le sens est facile à pénétrer, qu'il arrêta son dessein d'une manière irrévocable.

Le 20 décembre.

Je te rends grace, cher William, d'avoir si bien interprété mes paroles. Oui, tu as raison, il vaudroit mieux que je *partisse;* mais je ne puis t'aller joindre encore, comme tu m'y engages. Je veux profiter de

la beauté du temps pour faire quelques excursions. Ne viens pas non plus me chercher. Attends quinze jours. Tu recevras de moi dans cet intervalle une lettre qui t'instruira de mes derniers arrangemens. Il ne faut pas cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et quinze jours de plus ou de moins font beaucoup. Dis à ma mère de prier pour moi. Demande-lui pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. Hélas! j'étois né pour le malheur de ceux que j'aurois dû rendre heureux. Adieu, cher ami, que le ciel te comble de ses bénédictions!

Comment exprimer ce qui se passoit pendant ce temps dans l'ame de Charlotte? comment peindre les tourmens de sa position entre Albert et son malheureux ami? La connoissance que nous avons de son caractère peut bien nous servir à en deviner une partie; mais il n'appartient qu'au cœur sensible d'une femme de les concevoir entièrement.

Elle étoit bien décidée à éloigner Werther, et si elle reculoit toujours le moment de cette séparation, c'étoit par une pitié généreuse. Elle sentoit combien ce sacrifice coûteroit à son ami ; elle doutoit même qu'il eût la force de le consommer.

Cependant sa conduite devenoit de jour en jour plus difficile. Albert gardoit depuis long-temps avec elle un silence absolu, et ce procédé délicat, en lui prouvant sa confiance et son estime, lui imposoit l'obligation de s'en rendre digne.

Le dimanche avant Noël[1], Werther vint passer la soirée chez elle. Il la trouva seule. Elle lui fit voir les présens qu'elle destinoit aux enfans. Il parla du plaisir qu'ils auroient à les recevoir, et de celui qu'il éprouvoit jadis à pareille époque. « Eh bien, dit Charlotte en « cachant son embarras sous un aima- « ble sourire, vous aurez aussi vos « étrennes, si vous voulez être sage. —

[1] C'est l'usage dans toute l'Allemagne de donner les étrennes le jour de Noël.

(*Note du traducteur.*)

« Qu'appelez-vous être sage? s'écria-t-il.
« Charlotte, comment faut-il que je sois?
« — C'est jeudi au soir la veille de Noël.
« Mon père et les enfans viendront, venez
« aussi, mais pas plutôt ». Werther parut interdit. « Je vous le demande, il le faut.
« Je vous le demande au nom de mon re-
« pos, s'il vous est cher. Les choses ne
« peuvent pas rester ainsi ». Il détourna les yeux, parcourut la chambre à grands pas, répétant entre ses dents, *Les choses ne peuvent pas rester ainsi!* Charlotte s'appercevant de la terrible impression que ces mots avoient faite sur lui essaya, mais en vain, d'en détourner sa pensée. « Non,
« Charlotte, s'écria-t-il, je ne vous verrai
« plus! — Pourquoi donc, Werther? re-
« prit-elle. Vous pouvez, vous devez nous
« revoir. Calmez-vous. O pourquoi êtes-
« vous né avec ce caractère violent, in-
« domtable, qui s'irrite contre tous les obs-
« tacles? Je vous en conjure, continua-
« t-elle en le prenant par la main, calmez-
« vous. Vos connoissances, votre esprit,
« vos talens vous offrent tant de res-

« sources agréables! Soyez homme. Ces-
« sez d'aimer avec cette constance mal-
« heureuse une femme qui ne peut que
« vous plaindre ». Il grinça des dents,
et la regarda d'un air sombre. Elle retint
sa main. « Encore une fois, Werther, cal-
« mez-vous. Ne voyez-vous pas que vous
« vous trompez? que vous courez à votre
« perte? Pourquoi vous adresser à moi,
« précisément à moi qui ne puis répondre
« à vos vœux? Mais je crains bien que
« l'impossibilité même du succès ne soit ce
« qui enflamme le plus vos desirs». Il retira
sa main de la sienne, et jetant sur elle un
regard où se peignoient le dépit et la rage:
« A merveille! s'écria-t-il, à merveille!
« C'est sans doute d'Albert que vient cette
« observation? — Elle est à la portée de
« tout le monde, répondit-elle avec dou-
« ceur. Quoi! n'existe-t-il dans l'univers
« aucune femme capable de fixer votre
« cœur? Faites sur vous-même un coura-
« geux effort. La solitude dans laquelle
« vous vivez m'effraie et pour vous et
« pour moi. Un voyage vous distraira.

« Allez, cher Werther, allez chercher un « objet digne de votre tendresse; et quand « vous l'aurez trouvé, revenez près de « nous goûter les charmes de l'amour au « sein de l'amitié. Ceci mériteroit d'être « imprimé, dit-il avec un sourire amer. « Mais, Charlotte, encore un peu de pa- « tience, et tout ira bien. — Sur toutes « choses pas avant jeudi !... »

Il alloit répondre, lorsqu'Albert entra. Ils se saluèrent froidement, et se promenèrent l'un à côté de l'autre d'un air embarrassé. Werther commença une phrase qu'il n'acheva pas: Albert s'efforça inutilement de lui adresser la parole. Ayant appris que divers ordres qu'il avoit laissés en partant n'étoient pas exécutés, il en témoigna son mécontentement à Charlotte d'une manière dure et désobligeante. Werther vouloit se retirer; mais il ne put s'y résoudre. Son trouble et son humeur alloient toujours croissant. A huit heures on servit le souper. Il se leva. Albert l'engagea froidement à rester; il refusa, et sortit.

De retour chez lui il s'enferma dans sa chambre, marcha quelque temps avec agitation, parlant seul d'une voix animée, et pleurant à chaudes larmes. Il se jeta ensuite tout habillé sur son lit. A onze heures son domestique vint lui demander ses ordres : il le renvoya, et lui défendit d'entrer le lendemain avant qu'il ne l'appelât.

Le lundi matin, 21 décembre, il commença la lettre suivante qui fut trouvée cachetée sur son bureau, et qu'on ne remit à Charlotte qu'après sa mort. Je l'insérerai par fragmens comme il l'écrivit.

Le 21 décembre.

« C'est une chose résolue, Charlotte,
« je veux mourir! et je te l'écris sans une
« romanesque exaltation, de sang-froid,
« le matin du jour où je te verrai pour la
« dernière fois. Quand tu liras ces lignes,
« ô mon amie! la tombe enfermera les
« restes glacés du malheureux qui, près
« de terminer sa vie, ne connoît pas de

« volupté plus grande que celle de s'en-
« tretenir avec toi. J'ai passé une nuit ter-
« rible !... que dis-je ? une nuit bienfai-
« sante. Elle a fortifié, affermi ma réso-
« lution : Je veux mourir ! Hier quand je
« m'arrachai d'auprès de toi, après avoir
« perdu tout espoir de bonheur, quel
« froid mortel se répandit dans mes vei-
« nes ! comme tout mon sang se retira
« vers mon cœur ! Je gagnai ma chambre
« avec peine ; je me précipitai à genoux.
« Ciel ! ô ciel ! tu m'accordas le dernier
« soulagement des malheureux, celui des
« larmes. Mille projets, mille desseins
« furieux s'entrechoquèrent dans mon
« ame. Ils se terminèrent tous à cette
« seule, à cette dernière pensée : Je
« veux mourir ! Je me couchai ; et le len-
« demain, dans le calme du réveil, je la
« retrouvai inébranlable au fond de mon
« cœur : Je veux mourir ! Et ne crois pas
« que ce soit désespoir. Non. C'est la cer-
« titude que j'ai rempli ma carrière, et
« que je me dévoue pour toi. Oui, Char-
« lotte, pourquoi te le cacher ? Il falloit

« qu'un de nous trois pérît. J'ai voulu « que ce fût moi. O mon amie ! souvent « ce cœur égaré a conçu le projet affreux, « barbare, d'assassiner ton mari !... toi !... « moi ! Quand tu monteras la colline sur « la fin d'un beau jour d'été, ô pense « à moi ! rappelle-toi combien de fois « nous parcourûmes ces lieux ensemble. « Abaisse ta vue sur le cimetière, et vois « comme aux rayons mourans du soleil, « le vent balance l'herbe touffue qui croît « sur ma tombe. J'étois calme en com« mençant ; maintenant je pleure comme « un enfant. »

Vers dix heures il appela son domestique. Il lui dit qu'il comptoit faire un voyage sous peu de jours. Il le chargea d'emballer ses effets, de demander le compte de tout ce qu'il devoit, et d'avancer deux mois à des pauvres auxquels il avoit coutume de donner quelque aumône toutes les semaines.

Après son dîner il monta à cheval, et se rendit chez le bailli. Ne l'ayant pas

trouvé il se promena dans le jardin triste et rêveur, et sembla vouloir s'abreuver pour la dernière fois de toute la mélancolie de ses souvenirs.

Les enfans ne le laissèrent pas longtemps en repos. Ils coururent à lui, sautèrent dans ses bras, et lui racontèrent que quand demain, et encore demain, et puis un jour seroient passés, ils iroient demander leurs étrennes à Charlotte, et ils lui peignirent avec transport les merveilles que se figuroient leurs petites imaginations. *Demain!* répéta-t-il, *et encore demain! et puis un jour!* et il les embrassa tendrement. Il se disposoit à partir, lorsque le plus jeune lui fit signe qu'il vouloit lui parler à l'oreille. Il se baissa. Alors l'enfant lui confia que ses grands frères avoient composé de beaux complimens pour leur papa, pour Charlotte, pour Albert, et pour monsieur Werther, et qu'ils comptoient les présenter le jour de l'an de grand matin. Cette circonstance pensa triompher de sa résolution. Il les embrassa encore une fois, les chargea de

ses respects pour le bailli, et s'éloigna les larmes aux yeux.

Il rentra sur les cinq heures, ordonna qu'on lui allumât du feu, et qu'on l'entretînt toute la nuit. Ce fut probablement alors qu'il écrivit ce paragraphe de sa dernière lettre à Charlotte.

« Tu ne m'attends pas. Tu crois que « j'obéirai, que je ne te reverrai que la « veille de Noël. O Charlotte ! aujour« d'hui, ou jamais. La veille de Noël tu « tiendras ce papier dans tes mains, tu « frémiras, et l'arroseras de tes pleurs. « Je veux, je dois... O que je suis con« tent d'être décidé ! »

Cependant Charlotte se trouvoit dans une étrange perplexité. Sa dernière conversation avec Werther lui avoit appris toute la force de leur mutuel amour, et combien une séparation seroit affreuse pour tous deux.

Elle dit sans dessein, en présence de

son mari, que Werther ne reviendroit pas avant la veille de Noël, et Albert partit aussitôt pour la campagne, où ses affaires devoient le retenir pendant deux jours.

Charlotte demeura seule. Aucun des enfans n'étoit auprès d'elle. Elle s'abandonna tristement à ses pensées, qui roulèrent toutes sur un même objet. Elle se voyoit liée pour la vie à un homme dont elle connoissoit l'amour et la fidélité, qu'elle ne pouvoit se défendre d'estimer, et qui, doué d'un caractère doux et tranquille, sembloit choisi par le ciel pour le bonheur d'une femme honnête et fidèle à ses devoirs. Elle respectoit d'ailleurs la sainteté des nœuds qui l'attachoient à elle en qualité de père et d'époux. D'un autre côté, elle aimoit si tendrement Werther. La sympathie qui s'étoit déclarée en eux dès leur première entrevue avoit reçu tant de force d'une longue intimité, de mille rapports communs, de mille souvenirs conservés ensemble, qu'elle eût en vain essayé de détruire des impressions devenues ineffaçables. Tout ce qui

intéressoit son cœur ou son esprit, elle avoit coutume de lui en faire part. Son éloignement laisseroit dans son existence un vuide que rien ne sauroit remplir. O que ne pouvoit-elle changer en frère cet ami si cher et si dangereux! que n'avoit-elle l'espoir de le réconcilier avec Albert, de le fixer près d'elle par un heureux mariage! Elle cherchoit parmi toutes ses amies. Aucune n'étoit exempte de défauts. Elle n'en voyoit point à qui elle eût voulu confier sa destinée.

Le résultat de ces réflexions fut de lui faire sentir, sans qu'elle osât toutefois se l'avouer, que son vœu le plus ardent, le plus intime étoit de le garder pour elle, et en même temps elle connoissoit l'impossibilité de le satisfaire. Son ame jadis si calme et si pure devint la proie d'une sombre tristesse. Tremblante sur le présent, l'avenir lui paroissoit encore plus à craindre. Toute perspective de bonheur s'évanouit pour elle. Un nuage épais de douleur obscurcit ses yeux.

Il étoit sept heures et demie quand

elle entendit quelqu'un monter l'escalier. Aussitôt elle reconnut la démarche et le son de voix de Werther. Comme son cœur palpita! comme elle eût souhaité d'être anéantie! Lorsqu'il entra, elle courut au-devant de lui dans un trouble inexprimable. « Vous m'avez manqué de parole, « s'écria-t-elle ». Je n'ai rien promis, fut sa réponse. « Du moins deviez-vous avoir « quelque égard à ma prière ; je vous l'a-« vois faite au nom de notre mutuel repos. »

Elle ne savoit ce qu'elle disoit, ni ce qu'elle faisoit. Elle envoya prier deux de ses amies de venir passer la soirée chez elle, afin de ne point rester seule avec Werther. Tantôt elle desiroit, et tantôt elle craignoit leur arrivée. Sa femme-de-chambre revint lui dire qu'elles étoient engagées.

Alors elle voulut faire travailler cette fille dans la chambre voisine. Un moment après elle changea de pensée. Elle se mit à son clavecin, et commença un air qu'elle ne put achever. Enfin rappelant son courage et sa présence d'esprit, elle alla s'as-

seoir sur le canapé où Werther avoit pris sa place accoutumée.

« N'avez-vous rien à lire? lui dit-elle. « Voici sur mon secrétaire votre traduc- « tion des chants de Selma. Je ne l'ai point « encore lue. J'espérois toujours l'enten- « dre de votre bouche; mais depuis quel- « que temps vous n'êtes bon à rien. »

Il prit le cahier en souriant. Un léger frisson parcourut ses veines. Il s'assit, et lut.

CHANTS DE SELMA[1].

« Étoile, compagne étincelante de la nuit, l'occident brille de tes feux. Ton

[1] Ces chants sont pleins d'un charme mélancolique qui repose le lecteur des émotions violentes qu'il vient d'éprouver, et lui donne le temps et la force de se préparer à la terrible catastrophe. Goethe a sans doute voulu ménager ainsi sa sensibilité; mais on ne peut nier que ce morceau, un peu long et tout-à-fait étranger au sujet, ne réfroidisse l'intérêt en le partageant. Il me semble qu'il eût mieux valu supposer la lecture et ne rapporter que le dernier paragraphe, *Pourquoi me ranimes-tu, etc...* dont l'application frappante à la destinée

front radieux a percé l'obscurité des nuages. Tu t'avances avec majesté vers la colline. Que regardes-tu sur la bruyère? Les vents furieux se sont appaisés. On n'entend plus dans le lointain que le murmure des ruisseaux, et le frémissement des vagues qui battent en se jouant le pied des rochers. L'insecte ailé du soir remplit l'air de son sourd bourdonnement. Astre paisible, que regardes-tu? Mais tu souris et passes. Les vagues bondissantes s'entr'ouvrent pour te recevoir, et baignent ton aimable chevelure. Astre charmant, adieu! Et toi, parois lumière éclatante de l'ame d'Ossian.

« Elle paroît dans toute sa splendeur. Je revois mes amis après une longue absence. Ils se rassemblent à Lora comme aux temps passés. Voici Fingal, semblable à une humide colonne de vapeurs. Autour de lui sont les héros et les Bardes

du héros fait frémir. Au reste, peut-être me trompé-je: dans le doute, le respect pour mon auteur m'a décidé, et j'ai conservé les chants de Selma.

(*Note du traducteur.*)

enfans de l'harmonie, Ullin aux cheveux gris, le superbe Ryno, Alpin l'aimable chanteur, et toi douce et plaintive Minona. O mes amis, que vous êtes changés depuis ces jours de fêtes où nos voix, telles qu'un léger zéphyr agitant l'herbe des prairies, disputoient à Selma le prix des vers.

« La belle Minona s'avançoit alors le regard baissé, les yeux remplis de larmes, son épaisse chevelure flottant au gré des vents. Elle élevoit sa voix touchante, et la douleur pénétroit dans l'ame des héros; car ils avoient tous vu le tombeau de Salgar, et la sombre demeure de la blanche Colma. L'harmonieuse Colma abandonnée sur la colline attend Salgar qui lui a promis de venir; mais déja la nuit a déroulé ses voiles noirs. Écoutez la voix de Colma assise sur la colline solitaire. »

COLMA.

« Il est nuit. Je suis seule, délaissée

sur la colline, séjour des orages. Le vent gémit dans les cavernes, le torrent se précipite avec fracas du haut du rocher, aucun abri ne s'offre pour me garantir de la pluie, malheureuse délaissée sur la colline, séjour des orages.

« Sors, ô lune, du sein des nuages. Étoile de la nuit, brille au firmament. Que votre clarté favorable me conduise à l'endroit où mon amant se repose des fatigues de la chasse, son arc détendu près de lui, ses chiens haletans à ses côtés. Mais, hélas ! il faut que je reste seule sur ce rocher couvert de mousse. Le torrent et la tempête mugissent. Je n'entends pas la voix de mon amant. Qui peut retenir mon Salgar? a-t-il oublié sa parole? Voici le rocher, l'arbre, et le torrent. Tu m'avois promis de venir à l'approche de la nuit. Ah! où s'est égaré mon Salgar? Je voulois fuir avec toi, quitter pour toi mon père, mon frère. Les insensés! la haine divise depuis long-temps nos familles; mais nous ne sommes point ennemis l'un de l'autre, Salgar.

« Faites un moment silence, ô vents! Torrent suspendez un peu votre fureur! Que ma voix retentisse dans la vallée, qu'elle parvienne à l'oreille de mon infidèle. Salgar, c'est Colma qui t'appelle. Voici l'arbre et le rocher. Salgar! mon amant! je suis ici, pourquoi tardes-tu de venir? La lune paroît. Les flots argentés resplendissent dans la prairie. Le faîte des rochers commence à blanchir: cependant je ne le découvre pas sur la hauteur. Ses chiens courant devant lui ne m'annoncent pas sa venue. Il faudra donc que je passe ici la nuit!

« Mais qu'apperçois-je sur la bruyère? Est-ce mon amant? est-ce mon frère? Parlez, ô mes amis. Ils ne répondent pas. Parlez-moi, je suis seule. La terreur s'empare de mon ame... Ah! ils sont morts. Leurs glaives dégouttent de sang. O mon frère, mon frère! pourquoi as-tu tué mon Salgar? O mon Salgar! pourquoi as-tu tué mon frère? Vous m'étiez tous deux si chers! Tu brillois par ta beauté entre tous tes rivaux. Il étoit terrible dans les

combats. Répondez-moi, enfans de mon amour, écoutez ma voix. Ah! ils sont muets, muets pour toujours. Leur sein est froid comme la terre. O du rocher de la colline, du sommet de la montagne séjour des orages, répondez, esprits des morts, répondez; ne craignez pas de m'épouvanter. Quel est l'asile où vous reposez? dans quelle caverne puis-je vous trouver? Les vents ne me transmettent aucun son, la tempête ne m'apporte point de réponse.

« Je m'assieds accablée de douleur. J'attends le jour dans les larmes. Creusez leur tombe, amis des morts; mais attendez pour la fermer que Colma soit venue. Ma vie passe comme un songe. O mes amis, que ferois-je loin de vous? je veux habiter avec vous, au pied du rocher, sur le bord du torrent. Quand la nuit descendra sur la colline, et que les vents agiteront la bruyère, mon esprit porté sur leurs ailes déplorera votre perte. Le voyageur m'entendra sous son toit de feuillage: si ma voix lui cause d'abord quelque frayeur, il en aimera bientôt les

accens ; car ma voix sera douce en pleurant mes amis. Ils m'étoient tous deux si chers !

« Tel fut ton chant, ô Minona, aimable fille de Thorman. Ton front se couvrit en achevant d'une rougeur modeste. Nous versâmes des larmes sur la destinée de Colma, et une profonde douleur descendit dans nos ames. »

« Ullin lui succéda, sa harpe à la main, et nous donna les chants d'Alpin. La voix d'Alpin étoit mélodieuse. Un rayon de feu avoit formé l'ame de Ryno ; mais déja tous deux habitoient l'étroite, la dernière demeure, et l'écho de Selma ne répétoit plus leurs accens. Un jour Ullin revenoit de la chasse (c'étoit avant la chûte des héros) ; il entendit leurs chants rivaux retentir sur la colline. Ces chants étoient doux et tristes. Ils retraçoient les exploits et la chûte de Morars, du premier des héros. Morars avoit l'ame de Fingal, son épée répandoit la terreur comme celle d'Oscar. Il succomba. Son

père en poussa des cris de douleur, et les yeux de sa sœur se remplirent de larmes, les yeux de Minona, la sœur du superbe Morars. Elle se retira lorsqu'Alpin fut prêt à commencer, comme la lune à l'approche de la tempête fuit vers l'occident, et dérobe sa tête sous un nuage. Je pris ma harpe, et me joignis à Ullin pour accompagner les chants de la douleur. »

RYNO.

« L'orage est dissipé, le soleil éclaire en fuyant la colline, et le torrent de la montagne roule dans le vallon ses flots couleur de pourpre. Ton murmure est doux, ô torrent, mais plus doux encore celui de la voix qui gémit sur les morts: c'est la voix d'Alpin. Sa tête est courbée par l'âge, les larmes ont rougi ses yeux. Alpin, chanteur sublime, que fais-tu seul sur la colline silencieuse? Pourquoi gémis-tu comme le vent dans la forêt, comme la vague sur la rive solitaire? »

ALPIN.

« Mes larmes, Ryno, sont pour les morts. Mes chants pour les habitans du tombeau. Tu parcours encore d'un pas léger la colline. Tu surpasses en beauté tous les enfans de la bruyère; mais tu tomberas comme Morars, et nous irons aussi pleurer sur ta tombe. Les collines oublieront ta voix. Ton arc détendu sera couché sur la terre.

« O Morars! tu étois léger comme le chevreuil de la montagne, terrible comme le météore enflammé. Ta colère ressembloit à un torrent, ton épée aux éclairs qui sillonnent la nue. On eût pris ta voix pour un torrent enflé par l'orage, ou pour le bruit d'un tonnerre lointain. Le feu de ton courroux consumoit les ennemis qu'avoit abattus ton bras; mais quand tu revenois des combats, ô que ta voix étoit harmonieuse! Tel que le soleil après la tempête, ou que la lune au sein des nuits paisibles, ton visage brilloit d'un

doux éclat. Ton sein étoit calme comme le lac qu'ont cessé d'agiter les vents.

« Maintenant que ta demeure est étroite et sombre ! O toi, naguère si grand, en trois pas je mesure ta tombe. Quatre pierres couvertes de mousse sont l'unique souvenir qui reste de toi. Un arbre funèbre, une herbe touffue que balance le zéphyr, indiquent au chasseur le tombeau du puissant Morars. Tu n'as point de mère pour te pleurer, point d'amante pour arroser ta cendre des larmes de l'amour; car elle est morte celle qui te porta dans son sein. La fille de Morglan n'est plus.

« Quel mortel s'avance appuyé sur un bâton noueux? La vieillesse a blanchi sa tête vénérable, et les pleurs ont fatigué ses yeux. C'est ton père, ô Morars! ton père qui n'avoit d'enfans que toi. La renommée lui a transmis ta gloire, tes exploits, le nombre des ennemis que ton bras a vaincus; mais il ne sait rien, hélas! de ta blessure. Gémis, ô père de Morars, gémis; mais ton fils ne t'entendra pas. Le sommeil

des morts est trop profond, leur demeure est trop avant dans la terre. Il n'entendra point ta voix, il ne répondra point à tes cris. O quand fera-t-il jour dans la tombe pour dire à ceux qui dorment : Réveillez-vous ! Adieu, le plus brave des hommes ! adieu, le conquérant du monde, que le monde ne reverra plus. La sombre forêt ne sera plus éclairée des brillans reflets de ton armure. Tu ne laisses point d'enfans ; mais nos chants perpétueront ta mémoire. Les siècles futurs rediront ton nom. Ils rediront le nom de Morars moissonné dans les combats.

« Les héros font éclater de tristes gémissemens ; mais rien n'égale la douleur d'Armin. Ces chants lui rappellent la mort de son fils moissonné à la fleur de la jeunesse. Carmor, prince de Galmal fertile en échos, étoit assis près de lui. Pourquoi soupire Armin ? dit-il ; quel peut être le sujet de ses pleurs ? Le charme de l'harmonie en pénétrant dans les ames, n'a-t-il pas adouci toutes les peines ? Ainsi l'humide vapeur qui s'élève du lac

se répand sur la prairie et baigne le calice des fleurs; mais le soleil reparoît et la vapeur est dissipée. Pourquoi cette profonde tristesse à laquelle ton ame s'abandonne, heureux prince de Gorma qu'environnent les flots?

« Il est vrai, je suis triste, et la source de mes larmes ne tarira jamais. Carmor, tu n'as point perdu de fils, point de fille au printemps de leur âge. Le brave Colgar respire, ainsi qu'Annira, la plus belle des vierges. Tous les rejetons de ta race fleurissent; mais Armin reste seul de son sang. O Daura! que ta couche est obscure! qu'il est long le sommeil dont tu dors dans la tombe! Quand te réveilleras-tu? quand ta voix mélodieuse frappera-t-elle mon oreille?

« Vents de l'automne, levez-vous, exercez vos fureurs sur la noire bruyère; torrens, précipitez vos flots écumans; tempête, mugis dans les cimes des arbres; et toi, lune, laboure péniblement le sein déchiré des nuages, et que ton disque sanglant se montre et se cache

tour-à-tour à nos yeux. Je vais raconter la nuit terrible où j'ai perdu mes enfans, où périt le brave Arindal, où Daura, l'objet de mon amour me fut ravie. Daura, ma fille, tu étois belle comme la lune sur les collines de Fura, blanche comme la neige récemment tombée, douce comme le zéphyr du matin. Arindal, ton arc étoit formidable ; ta lance portoit dans les combats des coups rapides et sûrs ; ton regard ressembloit à la sombre vapeur qui couvre les flots, ton bouclier à une nue enflammée au sein de la tempête. Armar, renommé dans les combats, brigua la tendresse de Daura. Elle ne résista pas long-temps à ses vœux ; l'espoir brilloit au front de leurs amis.

« Errath, le fils d'Ogdal, s'en indigna. Armar avoit tué son frère. Il prend les habits d'un pêcheur. Sa barque fend les flots élégamment ornée ; sa chevelure semble blanchie par l'âge, et son visage vénérable respire la paix. O la plus belle des vierges! dit-il, aimable fille d'Armin, non loin du rivage, sur les flancs d'un

rocher s'élève un arbre dont les fruits paroissent rouges. Armar attend Daura sous son ombrage. Je viens la chercher et la conduire à son amant. Elle le suit, appelle Armar. L'écho seul du rocher lui répond. Armar, cher amant, pourquoi te plaire à tourmenter mon cœur? Écoute, fils d'Arnart, écoute Daura qui t'appelle. Le traître Errath regagne le bord en riant. Les cris de Daura redoublent; ils s'adressent tantôt à son père, tantôt à son frère. Arindal! Armin! quoi! personne pour sauver votre Daura?

« Sa voix traverse la mer. Arindal, mon fils, passionné pour la chasse, descendoit la colline; ses flèches retentissoient à son côté. Il tenoit son arc à la main; cinq dogues d'un gris noirâtre suivoient ses pas. Il apperçoit sur le rivage le féroce Errath, le saisit, l'attache à un chêne, et l'entoure de solides liens. Errath remplit l'air de ses cris. Arindal s'élance dans la nacelle pour ramener Daura. Armar, furieux, accourt; il saisit une flèche et la décoche d'une main sûre.

La flèche siffle et se plonge dans ton cœur, ô Arindal! ô mon fils! tu meurs au lieu du traître Errath. A peine la nacelle touche au rocher, il tombe, il expire. Quel est ton désespoir, ô Daura! en voyant couler à tes pieds le sang de ton frère! La nacelle brisée s'entr'ouvre. Armar se précipite dans la mer pour sauver Daura, ou périr. Un coup de vent terrible soulève les flots; Armar s'enfonce et ne reparoît plus.

« Seule sur le rocher battu par les vagues, ma fille poussoit de tristes et longs gémissemens. Que pouvoit son malheureux père? Toute la nuit je restai sur le rivage. Je la distinguai à la pâle clarté des étoiles. Toute la nuit j'entendis les cris de son désespoir. Le vent souffloit avec force, et une pluie violente lavoit les flancs de la colline. Au point du jour sa voix devint plus foible, elle s'éteignit comme le souffle du soir dans l'herbe des rochers. Tu expiras, ô ma fille! et me laissas seul sur la terre. J'ai perdu celui qui soutenoit l'honneur de mon nom

dans les combats, celle qui faisoit mon orgueil entre toutes ses compagnes. Quand la tempête est déchaînée, quand les autans bouleversent les flots, je m'assieds au bord de la mer, les yeux fixés sur le fatal rocher. Souvent au déclin de la lune je crois distinguer les ombres de mes enfans, tristement unies, errant et gémissant ensemble. »

Un torrent de larmes soulagea le cœur oppressé de Charlotte, et interrompit la lecture. Werther saisit une de ses mains; elle avoit la tête appuyée sur l'autre, et tenoit son visage caché dans son mouchoir. Leur agitation étoit terrible. Ils sentoient leur propre malheur dans celui des nobles héros, ils le sentoient ensemble, et leurs pleurs se confondoient. Werther imprima sur son bras un baiser de feu. Elle tressaillit, et voulut fuir; la douleur, comme un poids pesant, la retint immobile. Elle essaya de se remettre, et le pria en sanglottant de continuer; elle l'en conjura d'une voix céleste. Wer-

ther trembloit. Son cœur étoit prêt à se fendre. Il reprit le cahier, et lut ces mots d'une voix à peine articulée :

« Pourquoi me ranimes-tu, doux zéphyr du printemps? Tu me caresses et me dis : Je répands sur toi la rosée du ciel; mais le temps approche où je vais me flétrir. Voici l'orage qui va briser ma tige et disperser mes fleurs. Demain le voyageur passera. Il passera celui qui m'a vu dans tout mon éclat. Son œil me cherchera dans la campagne, et ne m'y trouvera plus! »

Chacune de ces expressions est un coup de poignard pour l'infortuné. Égaré, hors de lui, il se jette aux pieds de Charlotte, il prend ses mains, il les porte à ses yeux, à son front; le désespoir est empreint dans tous ses traits. Charlotte, éclairée par un horrible pressentiment, le regarde avec effroi; ses sens se troublent, elle saisit ses mains, les presse

sur son sein, et se penche vers lui dans une douloureuse émotion. Leurs joues brûlantes se rencontrent; le monde entier s'anéantit pour eux. Il entrelace ses bras autour d'elle; il la serre étroitement, et couvre de baisers ses lèvres pâles et tremblantes. Werther! dit-elle d'une voix étouffée en détournant son visage et le repoussant d'une main foible, Werther! s'écria-t-elle avec l'accent d'une généreuse indignation. Il obéit, la laissa s'échapper de ses bras, et tomba sans connoissance à ses pieds. Alors, saisie d'un trouble mortel, le cœur déchiré entre l'amour et le ressentiment : « C'est pour « la dernière fois, Werther, dit-elle; vous « ne me reverrez jamais »! Et, jetant encore sur cet infortuné un regard plein de tendresse, elle se précipita dans un cabinet voisin, et s'y enferma. Werther étendit les bras sans oser la retenir. Il étoit couché par terre, la tête appuyée contre le canapé, et il resta dans cette attitude jusqu'à l'arrivée d'une servante qui venoit mettre le couvert. Il se leva

image
not
available

image
not
available



au bruit, et fit quelques tours dans la chambre. Dès qu'il fut seul, il courut à la porte du cabinet : « Charlotte ! Char-« lotte ! dit-il à voix basse, encore un mot « seulement ! un adieu » ! Elle ne répondit rien. Il attendit un instant, lui réitéra sa prière ; puis, s'élançant avec impétuosité : « Adieu, s'écria-t-il, Char-« lotte ! adieu pour jamais ! »

Il tomboit une pluie fine mêlée de neige. La garde, qui le connoissoit, le laissa passer aux portes de la ville. Il rentra chez lui, se coucha, et dormit long-temps. Le lendemain son domestique le trouva occupé à écrire le passage suivant de sa lettre à Charlotte.

« C'est donc pour la dernière fois que « j'ouvre les yeux. Ils ne reverront plus « la lumière. La nuit du tombeau va les « couvrir de son ombre. O Nature ! gé-« mis ; ton fils, ton ami, ton amant, ap-« proche de sa fin. Charlotte, cette pen-« sée tient presque du songe : c'est mon

« dernier jour... Le dernier! Je ne com-
« prends pas ce mot. Aujourd'hui debout,
« dans toute ma force... et demain inani-
« mé, étendu dans la terre!... Aujour-
« d'hui à moi, à toi, ô mon amie!... et
« demain séparé de toi, peut-être pour
« jamais; car la nature, impénétrable à
« l'homme, a jeté un voile obscur sur
« son commencement et sur sa fin.

« J'avois une amie, ah! une amie bien
« chère; elle fut le soutien de ma jeu-
« nesse abandonnée. Elle mourut. Je sui-
« vis son convoi; je m'avançai sur le bord
« de la fosse; j'y vis descendre son cer-
« cueil. J'entendis crier les cordes qui
« l'entouroient. Dieu! quel son lugubre
« lorsqu'on y jeta la première terre! Le
« son devint de plus en plus sourd, jus-
« qu'à ce que le cercueil fût entièrement
« recouvert. Je tombai à côté sans force,
« sans connoissance. Je ne sais ce qui
« m'arriva alors, ce qui va m'arriver. La
« mort! le tombeau! Je ne comprends
« pas ces mots.

« Pardonne! ô pardonne-moi! Pour-

« quoi le jour d'hier n'a-t-il pas été le der-
« nier de ma vie? Ange du Ciel! j'ai joui
« sans aucun nuage de la ravissante cer-
« titude de ton amour. Ah! il brûle en-
« core sur mes lèvres ce feu sacré que je
« respirai sur les tiennes; il embrase, il
« consume mon cœur. Pardonne, par-
« donne-moi!

« Je savois bien que tu m'aimois. Le
« premier regard où se peignit ton ame
« m'instruisit de mon bonheur; et cepen-
« dant quand je m'éloignois de toi, quand
« je laissois Albert à tes côtés, je retom-
« bois en proie à toutes les horreurs du
« doute. »

« Te souviens-tu des fleurs que tu m'en-
« voyas en sortant de cette fatale assemblée
« où nous ne pûmes nous dire un mot, nous
« faire un signe d'intelligence? Je passai
« la moitié de la nuit à genoux devant ce
« gage chéri de ta tendresse. Hélas! ces
« douces émotions ont fui, ainsi que s'ef-
« face insensiblement de l'ame du chré-
« tien le sentiment des graces qu'il a re-
« çues de son Dieu.

« Tout périt ; mais rien ne sauroit « anéantir cette vie brûlante qu'hier j'ai « puisée dans ton sein. Elle m'aime ! mes « bras l'ont entourée ; mes lèvres ont « tremblé sur ses lèvres ; ma bouche a « murmuré sur sa bouche. Elle est à moi. « Tu es à moi, oui, Charlotte, pour ja- « mais !

« Qu'importe qu'Albert soit ton époux? « ce titre est bon pour le monde, et ce « monde seul aussi pourroit me faire un « crime de mon amour. Si cet amour est « criminel, eh bien, je vais m'en punir ; « je n'en aurai pas moins goûté ses eni- « vrantes délices. Un baume consolateur « a pénétré toute ma substance ; une force « inconnue m'anime. Dès ce moment, ô « ma Charlotte, tu es à moi. Je vais te « précéder dans les célestes demeures ; je « vais trouver mon père, ton père ; je me « plaindrai à lui, et il me consolera jus- « qu'à ce que tu viennes, et que réunis « tous deux en sa présence nous confon- « dions nos êtres dans l'ineffable volupté « d'un embrassement éternel.

« Je ne rêve point, je n'extravague « point. Près du tombeau un jour plus « pur m'éclaire. Nous ne cesserons point « d'être! nous nous reverrons! je verrai « ta mère, ta parfaite image! »

Vers onze heures ayant su qu'Albert étoit de retour, il lui envoya ce billet décacheté.

« Voulez-vous bien me prêter vos pis- « tolets pour un voyage que j'ai le projet « de faire? Adieu. »

Charlotte avoit peu dormi la nuit précédente. Toutes ses craintes, tous ses pressentimens se trouvoient remplis et surpassés par l'évènement de la veille. Son sang qui circuloit jadis dans ses veines avec tant de calme et d'égalité y couloit maintenant à flots pressés et tumultueux. Mille sensations douloureuses déchiroient son sein, sans qu'elle en pût

démêler distinctement la cause. Étoit-ce le feu des embrassemens de Werther, le ressentiment de sa témérité, la comparaison pénible de son état actuel avec ces jours d'innocence et de bonheur, où son cœur exempt de reproches se reposoit en paix dans la confiance de sa vertu? Comment se présenter devant son mari? Comment lui révéler une aventure sur laquelle elle n'osoit ouvrir ni les yeux ni la bouche? Habituée depuis si long-temps au silence, le romproit-elle pour faire un si étrange aveu? Devoit-elle sur-tout choisir le moment où la seule nouvelle de la visite de Werther indisposeroit son époux contre elle, et mettre, par cette indiscrète confidence, le comble à son mécontentement? Pouvoit-elle se flatter qu'il jugeroit les choses sans prévention, qu'il ajouteroit foi à son récit? Étoit-il à souhaiter pour elle qu'il connût ses véritables sentimens? Et cependant quel moyen d'échapper à la pénétration d'un homme aux regards duquel son ame avoit

toujours été exposée sans voile, et à qui elle n'avoit jamais su cacher une seule de ses impressions? Ces réflexions la jetoient dans un cruel embarras; et toujours ses pensées se reportoient sur Werther qui étoit perdu pour elle, qu'elle devoit, qu'elle ne pouvoit éloigner, et à qui il ne resteroit rien dans l'univers entier lorsqu'il l'auroit perdue.

Combien elle se reprochoit d'avoir contribué, sans le vouloir, à cette fâcheuse réserve qui s'étoit établie entre Albert et lui? Ces hommes si bons, si estimables, refroidis d'abord par quelques légers sujets de plaintes, évitèrent une explication avec autant de soin qu'ils en auroient dû mettre à la rechercher. Chacun d'eux s'aigrit en secret du sentiment des torts de l'autre, et leur liaison finit par se rompre au point que rien ne put la renouer dans le moment décisif. Si au contraire une douce intimité eût pris la place de cette méfiance réciproque; si l'amitié se ranimant dans leurs cœurs les eût dis-

posés à une mutuelle indulgence, peut-être notre malheureux ami existeroit-il encore aujourd'hui.

Une circonstance particulière affligeoit Charlotte. Werther, comme il paroît par ses lettres, n'avoit jamais dissimulé son dessein de quitter la vie. Albert s'étoit souvent efforcé de le combattre; il faisoit profession de la plus grande horreur pour le suicide. Plusieurs fois il laissa entendre avec une ironie amère, tout-à-fait opposée à son caractère, qu'il n'ajoutoit point de foi à la sincérité d'une pareille résolution; et Charlotte, ébranlée par ses raisonnemens et par ses plaisanteries, avoit presque fini par adopter son incrédulité. Si d'un côté cette opinion servoit à la rassurer contre l'affreuse image de la mort de son amant; de l'autre elle lui ôtoit la consolation de confier à son mari l'inquiétude dont elle ne pouvoit entièrement se défendre.

Lorsqu'il revint de la campagne, elle courut au-devant de lui avec un empressement affecté. Il avoit l'air sombre et

chagrin. Il demanda s'il ne s'étoit rien passé de nouveau pendant son absence. Charlotte se hâta de parler de la visite de Werther. On lui remit des lettres ; il monta dans sa chambre pour les lire, et laissa sa femme seule. La présence d'un époux qu'elle aimoit et respectoit fit sur elle une impression extraordinaire. Le sentiment de son affection, de sa générosité calma l'agitation de son ame. Elle se sentit doucement attirée vers lui; elle prit son ouvrage et le suivit dans sa chambre, comme elle avoit coutume de faire. Il étoit occupé à décacheter et à lire ses lettres : quelques unes sembloient l'affecter désagréablement. Elle lui fit plusieurs questions; il y répondit d'un ton brusque, et se mit à écrire.

Une heure se passa de la sorte. Chaque instant augmentoit la tristesse de Charlotte : elle sentoit combien il étoit difficile de révéler à son mari le secret qui pesoit sur son cœur, et elle tomba dans une mélancolie d'autant plus profonde

qu'elle s'efforçoit de la dissimuler et de dévorer ses larmes.

L'apparition du domestique de Werther vint mettre le comble à son trouble. Albert lut le billet, et se tournant froidement vers elle : « Donne-lui mes « pistolets », dit-il ; puis s'adressant au domestique : « Vous lui souhaiterez un « bon voyage », ajouta-t-il. Ces mots frappèrent Charlotte comme un coup de foudre. Elle se leva en hésitant, s'approcha de la muraille d'un pas chancelant, en détacha les armes, les essuya d'une main tremblante, et auroit encore tardé davantage si un regard d'Albert n'eût accusé sa lenteur. Elle remit les armes au domestique, sans avoir la force de proférer une seule parole, et courut s'enfermer dans sa chambre pour y donner un libre cours à ses larmes. Elle forma mille projets sans s'arrêter à aucun : tantôt elle vouloit se jeter aux genoux d'Albert, lui tout avouer, la scène de la veille, sa faute, et ses terreurs ; tantôt convaincue de l'inutilité de cette démarche, elle se

bornoit à desirer qu'il allât trouver Werther. Une de ses amies vint la voir : elle la retint à dîner. Sa présence rendit le repas supportable. On se contraignit, on causa, on s'oublia un moment.

Quand Werther sut que Charlotte avoit remis elle-même les pistolets à son domestique, il les baisa avec transport.

« Je les tiens de ta main ; tu les as tou-
« chés, tu en as nettoyé la poussière. Ange
« du ciel, vous approuvez mon dessein.
« Charlotte, c'est toi qui m'envoies l'in-
« strument fatal ; toi de qui j'ai toujours
« souhaité de recevoir la mort, hélas ! et
« de qui je la reçois. J'ai fait mille ques-
« tions à mon domestique : tu tremblois
« en lui confiant ces armes ; tu ne le char-
« geas pour moi d'aucun adieu, d'aucun,
« Charlotte ! ah ! devois-tu me fermer ton
« cœur dans ce dernier moment ? Char-
« lotte, pourrois-tu haïr celui qui t'aime
« jusqu'à mourir pour toi ? »

Il sortit malgré la pluie, et se pro-

mena long-temps. De retour chez lui, à l'entrée de la nuit, il écrivit ces deux billets.

« O mon cher William! j'ai vu pour la « dernière fois le ciel, la campagne, les « bois; reçois mes adieux. Et toi, ma « tendre mère, pardonne-moi. Cher ami, « c'est à toi de la consoler. Que Dieu vous « bénisse! j'ai mis ordre à tout. Adieu, « nous nous reverrons dans un monde « plus heureux! »

« Je t'ai mal récompensé, Albert; mais « tu me pardonnes. J'ai troublé la paix « de ton ménage, j'ai semé la méfiance « dans ton cœur. Il est temps qu'elle en « soit bannie. O puisses-tu jouir du fruit « de ma mort! Albert, Albert, fais le bon-« heur de ton ange, et le ciel répandra « sur toi toutes ses bénédictions. »

Il fit dans la soirée la revue de ses pa-

piers, en brûla plusieurs, et adressa à William quelques paquets renfermant des essais sur diverses matières. A dix heures il envoya coucher son domestique qui logeoit dans une chambre éloignée de la sienne, et lui donna ordre de tenir des chevaux de poste prêts pour le lendemain de grand matin.

A onze heures.

« Tout est paisible autour de moi. Je « suis calme. Je te remercie, ô ciel! de « m'accorder dans mes derniers momens « cette force d'ame et cette sécurité.

« Je vois briller, à travers les nuages « qu'emporte un vent rapide, quelques « étoiles solitaires. Astres charmans, vous « ne périrez pas, l'Éternel veille sur vous « et sur moi. J'apperçois Arcture, la plus « belle des constellations : la nuit, quand « je sortois de chez toi, elle brilloit tou- « jours au-dessus de ma tête. Avec quelle « ivresse je m'arrêtois à la contempler! « combien de fois les mains jointes je l'ai

« prise à témoin de ma félicité! O Char-
« lotte, ces lieux sont pleins de toi; tout
« m'y retrace ton image. Comme j'ai re-
« cueilli avidement jusqu'aux moindres
« objets consacrés par tes mains!

« Portrait chéri! je te le lègue; garde-
« le précieusement. Mille fois mes lèvres
« y ont imprimé d'ardens baisers. Tou-
« jours en sortant, en rentrant il recevoit
« ma dernière pensée, mon premier re-
« gard.

« J'ai écrit à ton père pour le prier de
« prendre soin de mon enterrement. Dans
« un coin du cimetière, du côté de la cam-
« pagne, sont deux tilleuls; je souhaite
« de reposer sous leur ombrage. Ton père
« peut accorder, il accordera cette der-
« nière grace à ton ami: demande-la lui
« pour moi. Je n'ose prétendre que de
« pieux chrétiens daignent mêler leurs
« cendres aux miennes... Ah! je voudrois
« que tu gravasses mon nom sur une
« simple pierre, au bord du chemin, ou
« dans une vallée solitaire. Si le prêtre
« et le lévite passoient outre, du moins

« le samaritain y répandroit une larme!

« Le calice de la mort est devant moi. « Je le boirai sans frémir. Présenté par « toi, puis-je le refuser? Ah! tout! tout! « Ainsi donc mes vœux, mes espérances « sont accomplis! j'arrive aux portes d'ai- « rain de la mort, déja froid et insen- « sible comme elle.

« Trop heureux, ô ma Charlotte, si je « mourois pour toi! si mon trépas pou- « voit te rendre le repos et le bonheur. « Mais, hélas! ils n'ont existé que dans « la fable ces êtres favorisés des dieux, « qui furent doués de la vertu suprême « de faire à leurs amis un sacrifice utile de « leurs jours, et d'allumer par leur mort « une nouvelle vie dans leur sein.

« J'ai demandé à ton père d'être en- « terré dans mes habits. Tu les as touchés, « tu les as consacrés. Que ce nœud d'un « rose pâle, que tu portois la première « fois que je te vis, soit enfermé dans ma « tombe : tu m'en fis présent le jour de « ma naissance. Embrasse pour moi nos « enfans, et raconte-leur le destin de leur

« malheureux ami. Ces chers enfans! ils « sont tous présens à mes yeux. Oh! « comme je me suis attaché à toi, et à « tout ce qui t'appartenoit! Hélas! je ne « pensois guère alors à ce fatal dénoue- « ment. Sois tranquille! je t'en conjure, « sois tranquille!.. Ils sont chargés. Minuit « sonne. Adieu, Charlotte! adieu! »

Un voisin vit la lumière, et entendit le coup; mais comme il ne se fit ensuite aucun mouvement, il ne s'en inquiéta point.

Le lendemain à six heures, le domestique de Werther en entrant chez lui le trouve étendu par terre, baigné dans son sang, et les pistolets près de lui. Il l'appelle, le prend dans ses bras. Point de réponse. Il court chez le médecin, chez Albert. Charlotte frémit au bruit de la sonnette. Elle éveille son mari; ils se lèvent à la hâte. Le domestique leur annonce en sanglottant l'affreuse nouvelle. Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva, il n'y avoit plus d'espérance. L'infortuné respiroit encore, mais ses membres étoient déja roides. On lui ouvrit une veine à tout hasard; le sang coula : celui dont le dos de la chaise étoit teint fit présumer qu'il étoit assis lorsqu'il se donna le coup fatal, et que la violence de la commotion l'avoit renversé par terre.

Les gens de la maison, ceux du voisinage se rassemblèrent en foule. On le posa sur son lit, la tête enveloppée. Son visage étoit couvert des ombres de la mort. Un râle affreux, tantôt foible et tantôt plus fort annonçoit sa fin prochaine.

L'Émilie Galotti de Lessing étoit ouverte sur son bureau.

Je n'essayerai point de peindre la consternation d'Albert, ni l'état de Charlotte.

Le vieux bailli accourut au bruit de ce funeste évènement, et baigna le mourant de ses larmes. Les enfans désespérés se précipitèrent sur lui : l'aîné qu'il avoit

toujours le plus aimé se pendit à son cou, et l'on fut obligé d'employer la force pour l'en arracher. A midi il n'existoit plus. On l'enterra à onze heures du soir dans le lieu qu'il avoit désigné. La présence et les ordres du bailli prévinrent le tumulte. Des ouvriers portoient le corps : le vieillard et les enfans formoient le cortège. Albert n'eut pas la force de s'y joindre : on craignoit pour les jours de Charlotte.

FIN.

